liliane et fred funcken

L'UNIFORME ET LES ARMES DES SOLDATS DES ÉTATS-UNIS

Les guerres d'Indépendance, de Sécession, du Mexique. L'épopée du Far-West.

1

L'infanterie et la marine

casterman

L.-F. FUNCKEN

l'uniforme et les armes des soldats des États-Unis

1

CASTERMAN

NESCIT PERICULA
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
L.A.F. FUNCKEN

DES MÊMES AUTEURS, DANS LA MÊME COLLECTION :

Le Costume et les Armes des soldats de tous les temps

Tome 1 : Des Pharaons à Louis XV
Tome 2 : De Frédéric II à nos jours

L'Uniforme et les Armes des soldats du premier Empire

Tome 1 : Des régiments de ligne français aux troupes britanniques, prussiennes et espagnoles
Tome 2 : De la Garde impériale aux troupes alliées, suédoises, autrichiennes et russes

L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre 1914-1918

Tome 1 : Infanterie - Blindés - Aviation
Tome 2 : Cavalerie - Artillerie - Génie - Marine

L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre 1939-1945

Tome 1 : France, Allemagne, Autriche, U.R.S.S., Tchécoslovaquie, Pologne, Belgique, 1933-1941
Infanterie - Cavalerie - Blindés - Aviation

Tome 2 : Grande-Bretagne, Allemagne, France, Italie, Finlande, Norvège, Croatie, Slovaquie, Bohême-Moravie, légions russes, 1939-1943
Infanterie - Cavalerie - Blindés - Aviation - Marine

Tome 3 : États-Unis, Japon, Chine - Évolution des grandes armées 1943-1945
France libre, Milice, volontaires en Grande-Bretagne
Danemark, Pays-Bas, États balkaniques et danubiens
Parachutistes, commandos, artillerie, engins balistiques, sous-marins

L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre en dentelle

Tome 1 : France : maison du roi et infanterie sous Louis XV et Louis XVI
Grande-Bretagne et Prusse : infanterie (1700 à 1800)

Tome 2 : 1700-1800 - France, Grande-Bretagne et Prusse : cavalerie et artillerie
Autres pays : infanterie, cavalerie, artillerie

Le Costume, l'Armure et les Armes au temps de la chevalerie

Tome 1 : Du huitième au quinzième siècle

Tome 2 : Le siècle de la Renaissance

À paraître :

L'Uniforme et les Armes des soldats des États-Unis

Les guerres d'Indépendance, de Sécession, du Mexique. L'épopée du Far-West
Tome 2 : La cavalerie et l'artillerie

ISBN 2-203-14321-5
© CASTERMAN 1979. — *Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.*

liliane et fred funcken

L'UNIFORME ET LES ARMES DES SOLDATS DES ÉTATS-UNIS

Les guerres d'Indépendance,
de Sécession, du Mexique.
L'épopée du Far-West.

1

L'infanterie et la marine

casterman

AVANT-PROPOS

Il y a treize ans, nous avions effleuré l'uniforme des soldats des États-Unis dans le second tome de notre ouvrage Le Costume et les Armes des soldats de tous les temps *: nous y donnions une place relativement importante —deux pages — à la période de la guerre de Sécession. C'est presque instinctivement que nous avions choisi de représenter les héros de cette « Iliade américaine » dont Hollywood a exploité tant de fois les péripéties, peuplant nos esprits d'images indécises où, en guise de leit-motiv, le trompette du 7e de cavalerie lance son appel roboratif autant qu'anachronique.*

L'Amérique n'a pas d'histoire, prétend-on parfois non sans une ombre de dédain, ou alors elle est si courte... C'est peut-être la raison pour laquelle tant d'Américains la connaissent si bien! Et quand même ils ignoreraient leur passé, pourrions-nous leur jeter la pierre, nous dont les cités natales, à notre insu, il y a à peine plus d'un siècle, s'enrichirent en livrant aux deux camps de la guerre de Sécession des rouleaux de drap gris ou bleu et des godillots par centaines de milliers?

L'histoire américaine, qui couvre moins de quatre siècles, pouvait de prime abord sembler effectivement assez mince et, à part quelques temps forts, n'offrir aux passionnés d'uniformes et d'armes qu'une fresque un peu terne. Mais déjà, à l'époque, les planches d'Ogden nous avaient donné un avant-goût prometteur, bien que l'absence du contexte historique les rendît peu intelligibles au néophyte.

Depuis, nous avons largement accueilli les forces expéditionnaires américaines et l'U.S. Army dans les cinq volumes de cette collection consacrés à la guerre de 1914-1918 et à celle de 1939-1945. Notre curiosité ne nous a pas pour autant laissés en repos et, ces derniers mois, nous nous sommes plongés dans une partie des ouvrages innombrables qui étudient en détail l'histoire du Nouveau Monde, depuis la période coloniale jusqu'en 1900. Et nous découvrions, avec un même enthousiasme, les uniformes que montrent les documents d'époque et, à partir d'un certain moment, les photographies.

Les voyages à travers les États-Unis achevèrent de nous mettre en contact avec les décors et les sources de ce riche passé. Puissions-nous ainsi être à l'abri des interprétations trop « européennes »!

Une fois de plus, de fidèles amis nous ont épaulés : le grand peintre de l'Armée française Eugène Leliepvre, à l'inlassable patience, nous a fourni les réponses à maintes questions épineuses, tandis que J. Deconinck, Pierre Simon, Jacques Lekeu et Jacques Lesellier mettaient à notre disposition documents rares et précisions. Nous les en remercions chaleureusement.

Liliane et Fred Funcken.

PREMIÈRE PARTIE

LES SOLDATS DE L'AMÉRIQUE COLONIALE

Indiens et colons

Au début du XVIIe siècle, après deux tentatives infructueuses faites par Gilbert et Raleigh, les premiers colons britanniques du capitaine John Smith avaient fondé Jamestown en 1607, en l'honneur du roi Jacques Ier de qui ils avaient reçu la charte les autorisant à fonder la colonie de Virginie.

Après avoir tout d'abord entretenu d'assez bons rapports avec les aborigènes Algonkins, confédérés sous l'autorité de l'illustre chef Powhatan, les nouveaux venus durent, à la mort de ce dernier, faire face à de furieuses attaques. La guerre dura de 1622 à 1637, ponctuée chaque année, méthodiquement, par trois expéditions d'extermination contre les guerriers du vieux chef Opecancanough[1]. La reprise des hostilités, en 1641, provoqua une riposte encore plus impitoyable, et en 1669 la confédération de Powhatan ne comptait plus que le quart de ses effectifs. Ailleurs, comme dans la Nouvelle-Angleterre[2] reconnue et baptisée ainsi par l'infatigable capitaine Smith, le flot ininterrompu des émigrants, parmi lesquels les fameux Pères Pèlerins du *Mayflower,* se heurta aux légitimes occupants du sol avec la même fureur aveugle.

Nul n'aurait songé un seul instant à considérer le meurtre d'un Indien comme un crime et les innombrables raids d'extermination donnaient lieu à des actions de grâces dans les églises, afin de remercier Dieu d'avoir permis la destruction d'infâmes païens ! Sauvagerie en accord avec les

1. Ce dernier avait attaqué Jamestown en 1622, après avoir antérieurement capturé et relâché le capitaine John Smith en personne. Fait prisonnier lui-même en 1644, malade et âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, il fut abattu par un de ses geôliers.
2. La Nouvelle-Angleterre comprenait les colonies du Maine, du New Hampshire, du Vermont, du Massachusetts, de Rhode Island et du Connecticut. Smith reconnut ses rivages en 1614.

GUERRES INDIENNES, 1675-1748

1. Milicien, vers 1630, avec la demi-armure. — 2. Guerre du Roi Philippe, 1675-1677 : auxiliaire indien. Les Iroquois, utilisés contre les Français du Canada, perdirent dans cette guerre 50 % de leurs guerriers et tout le prestige dont ils jouissaient jusque-là. — 3. Id., milicien. — 4. Guerre de la Reine Anne, 1701-1713 : milicien. La milice n'eut pas d'uniforme à proprement parler avant 1754. — 5. Guerre du Roi George, 1744-1748 : auxiliaire seneca. Ces guerres dites Indiennes — y compris la guerre du roi Guillaume (1689-1697) — étaient toutes officiellement déclarées entre Français et Anglais, mais les Indiens en furent les principales victimes. — 6. Soldat du régiment d'Oglethorpe, le 42e régiment d'infanterie britannique, 1742. — 7. Soldat du régiment de Spotswood, puis de Gooch en 1740. Il sera numéroté 43e régiment d'infanterie et nommé « American Regiment ».

1
2
3
4
5
6
7
L. & F. FUNCKEN

mœurs européennes du temps, lesquelles s'accommodaient en parfaite bonne conscience des bûchers et des supplices atroces appliqués sur les places publiques.

En 1646, quelque vingt-sept mille colons anglais peuplaient les côtes américaines, du Maine à la Géorgie, et aucune confédération indienne n'aurait plus été capable de les rejeter à la mer. Les petites colonies hollandaises et suédoises une fois absorbées, les velléités des tribus atlantiques de s'opposer à leurs envahisseurs furent châtiées plus durement encore.

Les tribus algonkines — Mahicans, Narrangansets, Mohegans ou Mohicans, Poktumtuks, Massachusetts... — furent décimées avec d'autant plus d'ardeur que le montant de la prime payée pour chaque scalp augmentait. À titre d'information, un scalp d'enfant était coté au même prix que celui d'un adulte !

Mais le pire était encore à venir. Bientôt, la frontière mouvante se heurta à un nouvel ennemi : le colon français, ami des Indiens avec lesquels il chassait et pêchait, souvent attaché à eux par les liens du sang.

La dernière guerre entre colons et Indiens avait été celle dite « du Roi Philippe », un chef wamponoag, et avait duré de 1675 à 1676. Les « guerres indiennes » qui suivirent, officiellement déclarées entre la France et l'Angleterre, furent :

la guerre du Roi Guillaume ..... 1689-1697 ;
la guerre de la Reine Anne ..... 1701-1713 ;
la guerre du Roi George ..... 1744-1748 ;
la guerre franco-indienne ..... 1754-1763.

Tous ces conflits se déroulèrent le plus souvent sous la forme de raids surprises contre les fermes isolées, détruites par centaines, contre quelques villes comme Springfield et Providence. Certaines cités se virent ainsi pillées plusieurs fois et la riposte frappait invariablement les villages des Indiens excités par les Français.

Exploitant à leur tour la vieille inimitié des Iroquois envers les Delawares[1], les colons britanniques fournirent des fusils aux guerriers des Cinq Nations, confédération

1. Les Delawares faisaient partie de la confédération des Algonkins comme les Shawnees, les Miamis, les Sauks, les Fox, les Ottawas, etc. La famille iroquoise se composait de six nations : Senecas, Cayugas, Onondagas, Oneidas, Mohawks et Tuscaroras, toutes de l'État de New York, mais les Hurons, les Eriés, les Neutrals et les Cherokees, parmi d'autres, appartenaient au même groupe.

GUERRE FRANCO-INDIENNE, 1754-1763

1. Officier du régiment du Béarn. — 2. Rgt du Berry. — 3. Rgt Royal-Roussillon, tenue de marche. — 4. Rgt de Bourgogne, tenue de marche d'été. — 5. Sergent du rgt La Reine. — 6. Tambour du rgt La Reine. — 7. Tambour du rgt du Languedoc, tenue de route. On trouvera les galons de livrée dans notre *Guerre en dentelle*. — 8. Rgt d'Artois. — 9. Rgt d'Artois, tenue de route d'hiver. — 10. Coureur des bois. — 11. Rgt Royal-Roussillon. — 12. Rgt La Reine.

Les uniformes sont conformes à l'ordonnance de 1757 dont notre tome 1er de *L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre en dentelle* donne tous les détails. Les fusils sont du modèle 1746 avec la typique bretelle à gauche (voir le texte général et les planches suivantes). Les divers harnachements s'inspirent des superbes illustrations d'Eugène Leliepvre pour son *Lys sous les érables*.

13-18. Peaux-Rouges alliés aux Français. La fig. 13 est un Indien catéchisé. Une pratique largement répandue consistait à étirer le lobe des oreilles et à y suspendre de lourds anneaux.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
L. & F. FONCKEN

fondée par le chef Hiawatha au début du XVIe siècle et devenue la ligue des Six Nations en 1715 par l'adhésion des Tuscaroras.

En face, en 1763, le fameux Pontiac s'empara avec ses Algonkins de presque tous les forts importants, à l'exception de Detroit et de Pittsburgh. On eût dit qu'il tentait de gagner à lui seul une guerre que ses maîtres avaient déjà perdue.

La Milice et les compagnies indépendantes

Le vêtement des milices fut longtemps laissé au caprice de chacun de leurs membres et ne consista qu'en vêtements civils portés avec des éléments d'antiques cuirasses, des brigandines et même des cottes de mailles, ceci au moins jusqu'en 1640. Piques, arcs et arbalètes étaient encore importés d'Angleterre en 1625 !

Ce n'est qu'au milieu du siècle suivant qu'une première ébauche d'uniforme apparut sous la forme de culottes blanches, puis d'habits d'une teinte imposée et de chapeaux galonnés. La tenue adoptée le plus souvent consista en une « chemise de chasse » et en leggings.

Quoique issues d'une population quinze fois supérieure à celle des colons français, les milices des différentes colonies se préoccupaient de la défense de leur propre territoire et répugnaient à combattre pour ce qui n'intéressait pas leur communauté. La valeur combative variait énormément d'une unité à l'autre, l'entraînement allant d'un jour par semaine aux frontières à un jour par an sur la côte !

Certaines villes et certains comtés préservèrent leurs traditions militaires en favorisant la mise sur pied de compagnies de volontaires beaucoup mieux organisées et mieux

GUERRE FRANCO-INDIENNE, 1754-1763,
TROUPES BRITANNIQUES

Parmi les régiments britanniques combattant en Amérique, le 62e des « Royal Americans », recruté en 1755 parmi les colons suisses et allemands, nous a semblé particulièrement intéressant. Renuméroté 60e en 1757, ce régiment se distingua en maints endroits et mérita la devise CELER ET AUDAX (Rapide et audacieux) qui lui fut accordée en 1759 par le célèbre Wolfe, devant Québec.

Les drapeaux :
1. Drapeau « colonel » ou *king's colour* du 1er bataillon, d'après le *Royal Warrant* (ordonnance royale) de 1768. Paré du titre de *royal*, le régiment avait droit à l'emblème de la Jarretière. — 2. Drapeau d'ordonnance ou *regimental colour* du 1er bataillon (même source). — 3. *King's colour* du 4e bataillon. Il porte en haut et à gauche l'ancien numéro du régiment : 62e, ce qui semble indiquer qu'il s'agit du drapeau arboré depuis 1755. — 4. *Regimental colour* du 4e bataillon. Cet emblème et le précédent ont été conservés jusqu'à nos jours. — La hampe des drapeaux britanniques mesurait 3 mètres, la soie avait 1,98 m x 1,82 m environ.

5. Soldat en tenue réglementaire, 1755-1763. La culotte bleue était un privilège des régiments royaux. Le galonnage habituel des boutonnières était réservé aux officiers. — 6. Soldat en tenue de campagne, 1755-1763. Les leggings à l'indienne, ici de couleur bleue « royale », furent confectionnées, faute de tissu adéquat, en drap vert. L'habit est porté ici avec les revers croisés sur la poitrine. — 7. Grenadier. Contrairement aux rares reconstitutions modernes qui lui donnent l'ornementation de la mitre prévue par le *Royal Warrant* de 1751 pour les régiments non royaux, nous lui avons donné l'emblème de la Jarretière accordé aux régiments royaux au lieu du banal G.R. (Georgius Rex) par la même ordonnance. — 8. À titre de comparaison, nous avons représenté un grenadier du même régiment à l'époque prérévolutionnaire (1768) avec la mitre nouveau style. On trouvera le détail du galon dans notre tome 1er de *La Guerre en dentelle*, p. 121. — 9. Pour éviter toute confusion, voici un soldat de la compagnie légère du « nouveau » 62e régiment d'infanterie, en 1775. Créé en 1756, ce régiment fut numéroté 62e en 1758 *à la place* de notre « Royal American », renuméroté lui-même 60e à la suite de la disparition des 50e et 51e régiments éliminés par les Français en 1757. Le détail du galon se trouve dans l'ouvrage cité plus haut.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
L. A. F. FUNCKEN

disciplinées que la Milice, à laquelle elles étaient pourtant nominalement assimilées. Ces compagnies indépendantes jouissaient de privilèges particuliers.

Les troupes régulières

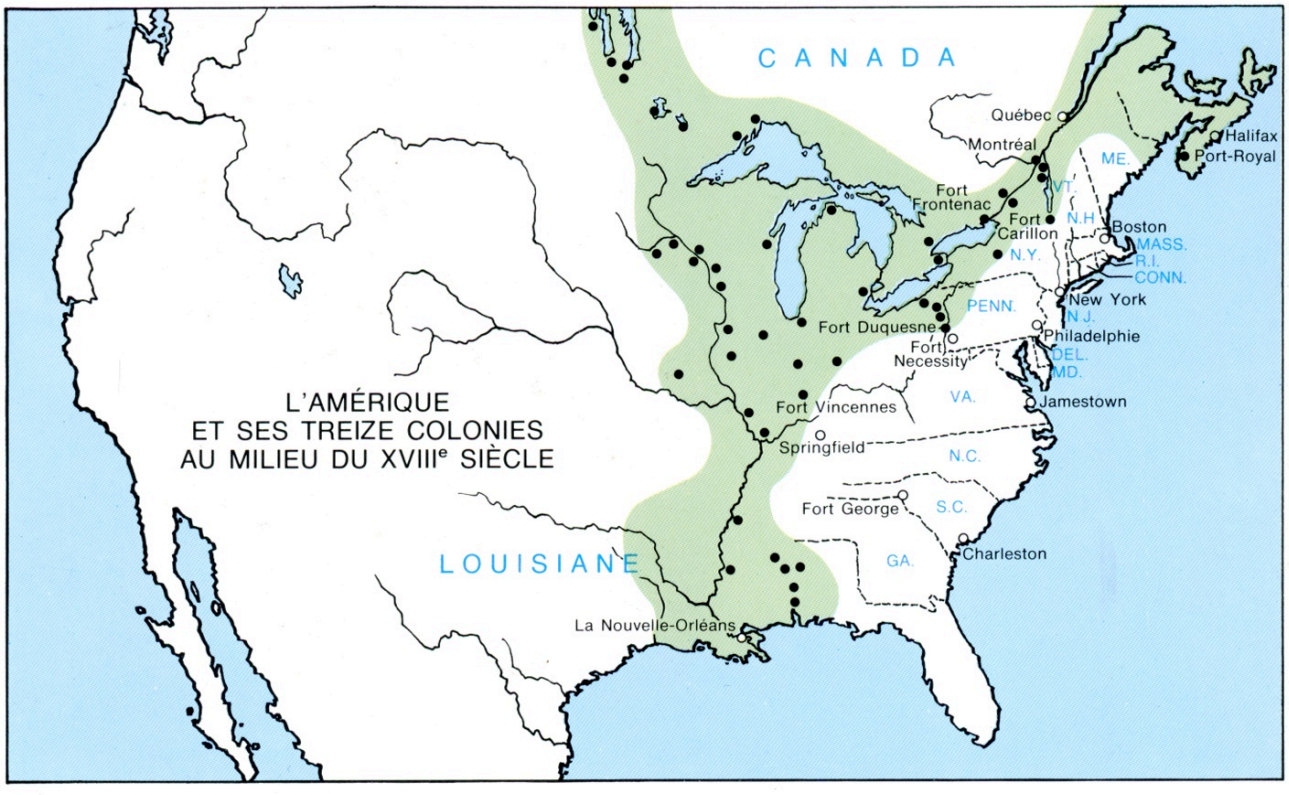
Les toutes premières forces régulières véritablement américaines, c'est-à-dire levées sur place, apparurent vers 1740 avec les régiments d'Oglethorpe et de Spotswood. Ce dernier régiment mit plusieurs mois à se former en raison du manque d'enthousiasme des populations sollicitées[1].

1. Aversion universelle d'ailleurs, que nous avons soulignée dans notre ouvrage *L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre en dentelle*.

MINUTEMEN ET MILICES RÉVOLUTIONNAIRES

1. *Minuteman* du « Minute Battalion » du Culpeper County de Virginie. Son nom venait du fait qu'il pouvait répondre immédiatement à tout appel aux armes. Il porte une carabine rayée précise et puissante de type austro-allemand, du début du XVIIIe s. Le semblant d'uniforme montré ici était exceptionnel et la plupart des *minutemen* des « Alarm Companies » combattaient en civil. Comme il fallait bien se distinguer des milices « loyalistes » antirévolutionnaires, on portait une branche de laurier au chapeau pendant la journée et un morceau de papier blanc la nuit. — 2. Dépourvus de toute espèce d'uniforme comme de toute véritable discipline, les premiers miliciens excellaient dans les escarmouches et faisaient preuve de

(suite page 16)



la présence française en 1762

● forts français

○ forts anglais

Les treize colonies anglaises : N.H. = New Hampshire, N.Y. = New York, MASS. = Massachusetts, R.I. = Rhode Island, CONN. = Connecticut, PENN. = Pennsylvanie, N.J. = New Jersey, DEL. = Delaware, MD. = Maryland, VA. = Virginie, N.C. = Caroline du Nord, S.C. = Caroline du Sud, GA. = Géorgie. En outre, ME. = Maine (rattaché au Massachusetts) et VT. = Vermont (disputé entre New York et New Hampshire).

LIBERTY
LIBERT
VINCERE AUT MORIRE
1
2
3
4
5
6
L. & F. FONCKEN

Mais le plus fameux de tous fut le « Royal American », plus chanceux que le 50e de Shirley et le 51e de Pepperell, capturés par les Français. Le célèbre 60e, qui combinait la tactique des *rangers* et la discipline des réguliers, eut l'honneur de participer à la campagne victorieuse de Wolfe contre la Nouvelle-France et à l'élimination définitive de la menace française[1].

DEUXIÈME PARTIE

LE SOLDAT DE LA RÉVOLUTION AMÉRICAINE (GUERRE D'INDÉPENDANCE)

Les patriotes

Délivrées de la menace française, enrichies par leurs fournitures aux armées en même temps que par un fructueux commerce de contrebande avec les Antilles, les colonies anglaises d'Amérique avaient manifesté une aversion croissante pour les « dos de homards » de Sa Gracieuse Majesté George III.

Ce n'est pas du tout par idéalisme, mais bien par opposition aux taxes et aux impôts votés par le Parlement de Londres, que la révolte commença à gronder.

Plus grave encore, l'interdiction de toute nouvelle émigration vers l'Ouest désormais libre de l'ennemi français fut ressentie comme une intolérable contrainte et les colons passèrent de la résistance à la révolution.

Arrêtant tout commerce avec l'Angleterre, le Congrès continental de 1774 posa le premier jalon de la rupture avec la mère patrie. Rejetant tous les conseils de modération, George III ordonna l'envoi de troupes supplémentaires vers le Nouveau Monde.

1. G. A. Embleton a magistralement illustré le volume de R. May sur l'armée de Wolfe, dans la série « Men-at-Arms » d'Osprey.

l'agressivité téméraire qui caractérisa toujours les premiers sursauts des patriotes de tous les pays et de tous les temps. Le fusil est un Stainville « pesant » du modèle 1763 de l'infanterie française, aisément reconnaissable à sa crosse au busc très marqué.

3. Drapeau relevé sur une gravure d'époque. C'est un drapeau britannique « surchargé » qui pourrait très bien avoir été le premier emblème révolutionnaire. — 4. Autre drapeau britannique « surchargé » par les miliciens de Taunton. — 5. Le drapeau de Newbury, fait quasi unique, utilisa le vert. — 6. Drapeau des *minutemen* de Bedford. C'était un antique étendard anglais du XVIIe s. Miraculeusement conservé, il est le plus ancien drapeau américain connu. Il mesure 60 cm x 60 cm.

RIFLEMEN RÉVOLUTIONNAIRES

1. Membre des « Morgan's Rifles ». On voit ici un Kentucky datant de 1780 avec tout son fourniment : la corne à poudre d'amorce (la plus petite) et le sac à balles. La planchette suspendue à la main droite recèle trois balles entourées de leur calepin, prêtes à être glissées dans la bouche du fusil. — 2. Certains coureurs de piste avaient adopté les coutumes indiennes au point de ressembler aux Peaux-Rouges. L'arme date de 1760 et présente une boîte à calepins au décor compliqué, rare pour l'époque. — 3. Membre des « Thompson's Pennsylvania Rifles ». Le Kentucky est du type dit « pennsylvanien » fabriqué en 1770. — 4. L'arme est un modèle de transition entre la carabine européenne et le Kentucky, datant de 1750.

5. L'enseigne rouge britannique modifiée par des bandes blanches fut le premier emblème national non officiel de 1775 à 1777. On le nommait « Grand Union Flag » ou « Continental Flag ». — 6. Drapeau de Bennington, 1777. Il constituait une première forme du célèbre « Stars and Stripes » moderne. — 7. Le premier « Stars and Stripes » officiel de juin 1777. — 8. La loi du 14 juin 1777, ayant mentionné les étoiles comme « une nouvelle constellation », oublia d'en fixer la disposition et les fabricants confectionnèrent ce nouveau drapeau de différentes façons plus ingénieuses, sinon plus heureuses, les unes que les autres.

8
7
6
5
76
4
3
2
1

Les « minutemen » et la Milice

Face à la menace, les colons s'étaient empressés de constituer des stocks d'armes et de ravitaillement disséminés dans de petites villes de province et dans des fermes isolées. La riposte ne se fit pas attendre : le gouverneur civil et militaire du Massachusetts, le général Thomas Gage, décida en avril 1775 d'en finir avec les agitateurs John Hancock et Samuel Adams, réfugiés à Lexington, tout en confisquant un peu plus loin le dépôt d'armes de Concord.

Ici se situe une des pages les plus populaires de l'histoire américaine : un membre de la société des Fils de la Liberté, Paul Revere, bondit sur son cheval et prévint les patriotes du danger imminent.

Aussitôt miliciens et *minutemen* (« hommes-minute », immédiatement disponibles) établirent un barrage, affrontant ainsi, le 19 avril 1775, les Anglais pour la première fois. Ceux-ci forcèrent le passage après un meurtrier échange de coups de feu, mais arrivés à Concord, les armes s'étaient volatilisées.

Au retour, les quelques dizaines de patriotes s'étaient considérablement renforcés et ils abattirent deux cents des sept cents hommes de la colonne britannique. La Révolution américaine venait de commencer.

La guerre devait s'installer définitivement quelques mois plus tard, lors de la bataille de Bunker Hill, une crête proche du port de Boston hâtivement fortifiée par les insurgés. Les miliciens y repoussèrent deux assauts successifs des excellentes troupes du général Howe, en leur infligeant le double de leurs propres pertes. La colline fut perdue mais les insurgés avaient tenu bon devant les redoutables *redcoats* (habits rouges), une prouesse quasi miraculeuse dont le retentissement sur le moral des colons fut extraordinaire.

Miliciens et *minutemen* de cette période ne possédaient pas d'uniformes et partaient au combat avec leurs vêtements usuels. Seules quelques compagnies dites « régulières » teignaient leurs chemises de chasse en vert ou en bleu, obtenant ainsi une certaine uniformité sans que l'on puisse parler d'un véritable uniforme.

RÉVOLUTION AMÉRICAINE
1775 et 1776

En novembre 1775, le Congrès décida l'adoption générale du drap brun, facile à obtenir, chacun des régiments se distinguant par une couleur tranchante particulière. La mesure ne fut jamais totalement observée. Certaines unités gardèrent leurs habits bleus, trop heureuses d'en avoir à leur disposition. Les difficultés croissantes de l'approvisionnement en tissu feront adopter la *hunting shirt* (chemise de chasse) dite *buckskin* ou *deerskin*, en peau de daim ou de cerf, ou encore en tissu solide, teinte en toutes sortes de tons, avec des franges de couleur tranchante.

Officiers jusqu'en 1779 : 1. Commandant en chef. Le ruban-écharpe indiquait le grade ; celui du major général fut rose d'abord, puis carmin pour le différencier du brigadier général. — 2. Brigadier général. — 3. Major de brigade. — 4. Colonel. Les revers sont ici en partie déboutonnés et croisés sur la poitrine. — 5. Capitaine. La cocarde jaune devint chamois ou blanche en 1776. — 6. Lieutenant. Son esponton à lame élaborée est d'une forme ancienne.

Plumets : a. Major général. Il sera entièrement blanc en 1780. — b. Aide-de-camp du commandant en chef. — c. Aide-de-camp des majors et brigadiers généraux. — d. Aide-de-camp d'un major de brigade.

Sous-officiers et soldats : 7. Sergent avec hallebarde. — 8. Caporal. Les épaulettes n'étaient souvent qu'une simple patte de tissu. — 9. La cartouchière n'est ici qu'un bloc de bois brut recouvert d'une plaque de cuir clouée formant pattelette. — 10. La pique moyenâgeuse fut largement utilisée comme arme de fortune d'abord, puis pour l'attaque ou la défense des redoutes. — 11. Les troupes de Pennsylvanie et de certains États du Sud furent autorisées à porter leurs uniformes bleus. — 12. Fantassin en tunique de chasse. Ce vêtement constitua l'« uniforme » le plus répandu parmi les combattants de la Révolution. — 13. Fifre. La terrible période de 1777-1778 vit la plupart des soldats réduits à l'état de loqueteux, souvent plus pitoyables encore que notre personnage. — 14. Tambour.

15. Type de havresac porté par les fig. 8 et 9. — 16. Type de havresac porté par

(suite page 20)

a
b
c
d
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19

Le « rifleman »

Le siège de Boston avait imposé au Congrès la levée de nouvelles troupes. Les volontaires les plus prompts à se présenter accoururent des frontières de l'ouest.

On les nommait les *riflemen* à cause de leur long *rifle*, un fusil rayé qui était leur arme de prédilection.

Vêtus de *hunting shirts*, des chemises de chasse en *buckskin* — peau de daim ou de chevreuil — ou en *deerskin* — peau de cerf commun ou d'élan —, le *rifleman* s'affublait volontiers d'éléments vestimentaires empruntés à la garde-robe des Peaux-Rouges. Certains n'hésitaient pas à se peindre la peau des couleurs de la guerre et à marcher pieds nus.

On imagine la stupeur des paisibles citadins de la Nouvelle-Angleterre à la vue de cette troupe braillarde et bigarrée, réglant ses comptes à coups de couteau ou organisant des concours de tir en pleine rue !

Que dire alors des Britanniques qui durent, eux, les affronter... Une seule petite phrase dans un journal anglais nous fixe à ce sujet : « Tout *rifleman* est systématiquement tué, car en tant que tel il ne peut prétendre à aucun quartier. »[1]

Le « rifle »

L'arme du *rifleman* était le Kentucky, ainsi nommé d'après la contrée où on l'utilisait — non pas l'État que nous connaissons aujourd'hui, mais bien la vaste et mouvante frontière sauvage du sud-ouest de la Pennsylvanie. Quoique fabriqué en Pennsylvanie, le redoutable fusil avait pris le nom du théâtre de ses exploits déjà légendaires. Rappelons-nous Daniel Boone...

La réputation du « faiseur de veuves et d'orphelins » n'était pas surfaite, et sans être « le fusil qui gagna la Révolution », il est évident que le Kentucky était l'arme de laquelle dépendait souvent la survie du coureur des bois.

Ce furent des armuriers allemands émigrés qui fournirent les premières armes dignes des *frontiersmen* et qui leur inculquèrent la pratique du *patching*. Ce procédé consistait

1. *The Middlesex Journal*, 31 décembre 1776.

la fig. 11. — 17. Havresac porté par la fig. 10. — 18 et 19. Sacs-musettes. — Tous ces objets ont été quelque peu agrandis par rapport à l'échelle des personnages (un quart environ).

LE CHARGEMENT DU MOUSQUET
(méthode de von Steuben)

1. « The Commander in chief's Guard » dite aussi « Life Guard » de George Washington, 1777-1783. Une première Garde, formée en 1776, avait été dissoute après la découverte d'un complot dirigé contre le commandant en chef. (La position est ici celle par laquelle le soldat commençait les opérations de chargement, le chien relevé sur sa sûreté, à mi-course, et la batterie relevée, découvrant le bassinet.) — 2. Infanterie légère de la Garde de G. Washington, 1777-1783. (On prend la cartouche et on la déchire avec les dents.) — 2a. Profil de la coiffure. — 3. 2e régiment de Virginie, 1775-78. (On amorce le bassinet.) — 4. Bataillon des « Green Mountains Boys » du colonel Warner, 1775. (On rabat la batterie sur le bassinet en fermant la cartouche avec le pouce.) — 5. 2e régiment du New Hampshire, 1776-78. (On introduit la poudre dans le canon, puis la balle et son enveloppe.) — 6. « Governor's Foot Guards » du Connecticut, 1775. Les uniformes rouges (voir aussi la fig. 12) n'étaient pas exceptionnels au début de la Révolution américaine, mais on les abandonna pour éviter de tragiques méprises. (On dégage la baguette.) — 7. 1er bataillon de Pennsylvanie, 1777. (On tasse la balle et le papier de l'enveloppe sur la poudre.) — 8. Régiment additionnel du colonel Lee, 1777. Les *additional regiments* furent au nombre de seize et levés à partir de 1776. On y incorporait des volontaires venus d'un peu partout et non d'une seule province comme il en était dans les autres régiments. (Le soldat remet la baguette en place.) — 9. Régiment additionnel de Sherburne, 1779. (On replace l'arme au côté gauche.) — 10. Infanterie légère continentale, 1783. (On attend l'ordre d'épauler.) — 10a. Profil de la coiffure. — 11. Infanterie légère de Lafayette, 1781. (À l'ordre, on saisit le mousquet et on tire le chien à fond.) — 11a. Profil de la coiffure. — 12. Régiment additionnel de Webb, 1777-81. (À l'ordre, on épaule, ajuste et tire.)

2a
2
3
4
5
6
1
7
8
9
10
10a
11
11a
12
L. & F. Funcken

à faire épouser les rayures du canon par le *patch* — le calepin — enduit de graisse, en évitant la laborieuse opération du forçage de la balle à coups de maillet[1].

Le trappeur chargé de tout son équipement et de ses vivres ne pouvait emporter une arme de calibre normal nécessitant un poids de balles et de poudre intransportable. On s'ingénia donc à satisfaire ce qui semblait être une gageure, et vers 1735 naissait le Kentucky de .40 à .50 (10 à 12,7 mm) avec sa crosse svelte compensant le poids du long canon. La longueur totale de ce type d'arme allait de 1,37 m à 1,52 m[2].

Le bois utilisé était de l'érable fortement flammé d'un effet très décoratif, souligné par le couvercle en cuivre joliment découpé de la boîte à calepins. Ce couvercle était à charnière et on ne risquait pas de le perdre comme celui, à glissière, des modèles européens.

La précision du Kentucky était impressionnante, avec une trajectoire pratiquement rectiligne entre 50 et 150 mètres. On touchait une tête à 200 mètres et un corps immobile à 300 et même, selon certains témoignages, jusqu'à 400 mètres !

Le plus humble *rifleman* devait être capable de toucher une cible de 12 centimètres sur 18 à 230 mètres, mais la chronique conte l'exploit d'un Virginien qui réussit un jour huit coups au but successifs sur une cible un peu plus petite, placée il est vrai à 55 mètres seulement !

À la période révolutionnaire, les calibres s'échelonnaient entre 11,5 et 16,5 mm, mais on alla parfois jusqu'à 19 millimètres.

Les défauts de ce type d'arme étaient l'absence de baïonnette et la lenteur du chargement. Lenteur due à l'emploi du calepin qu'il fallait poser avec précision sur la bouche du canon avant d'y placer la balle et de faire pénétrer l'ensemble jusque sur la charge de poudre préalablement mesurée et déposée au fond. Comme pour les autres fusils à silex, il fallait encore amorcer la batterie avec le pulvérin, opération sans laquelle le choc du chien ne pouvait déterminer l'explosion de la charge principale.

1. On avait cru longtemps que plus serrée était la balle, plus précis et puissant était le tir. Le calepin (ou calpin) est un simple morceau de peau ou d'étoffe graissé dont on enveloppait la balle que l'on introduisait dans le fusil.
2. Les Kentucky de 6 pieds (1,83 m) ne sont que des outrances littéraires.

INFANTERIE LÉGÈRE
DES FORCES RÉVOLUTIONNAIRES

1. Drapeau du 3e régiment de New York. — 2. Drapeau du 2e régiment du New Hampshire. Chacun des anneaux entrelacés portait le nom d'un des treize États révoltés.

3. 2e régiment canadien dit aussi « Congress's Own » (régiment du Congrès), 1776. La couleur distinctive blanche se mua en rouge en 1779. — 4. Type caractéristique des premiers fantassins légers levés par le Congrès en 1776. La cartouchière porte les initiales de *Continental Congress*. — 5. Régiment du colonel Haslet, de l'infanterie du Delaware, 1777. Le fusil est le modèle 1728 de l'infanterie française, à crosse en pied de vache. Ce fut le premier modèle à posséder les trois bracelets de fixation du canon : l'embouchoir, la grenadière (au milieu) et la capucine. Les modèles 1717, 1728, 1746 et 1754 mesuraient 1,593 m de long. — 6. Compagnie légère d'un régiment de Rhode Island. Au début, les troupes levées dans cet État l'étaient encore au nom de « His Majesty's service... for the preservation of the Liberties of America ». — 7. Régiment de Pennsylvanie, 1775. — 8. Compagnie légère du 4e régiment du Massachusetts, 1781-82. L'arme est le fusil de l'infanterie française de 1,53 m de long, modèle 1766 dit aussi 1763 « léger » (il pesait 850 grammes de moins que le modèle 1763 « pesant »). Le modèle 1766 fut de loin le plus utilisé en Amérique par les forces révolutionnaires. — Cette fig. 8 est un exemple de reconstitution d'après un texte descriptif. Le texte, ici, est un extrait de la biographie d'une étonnante femme-soldat, Deborah Sampson. Les auteurs modernes placent néanmoins le plumet à gauche et suppriment les jarretières et les demi-bottes. Les fig. 4 et 6, par contre, sont reproduites d'après une gravure et une aquarelle de l'époque, sans y ajouter le moindre détail.

1
2
3
4
5
6
7
8
CC
LIBERTY
WE ARE ONE

Ces manipulations étaient cependant effectuées avec des cartouches toutes prêtes destinées à des fusils ordinaires, et sans les poires à poudre par conséquent. Le lecteur se rendra compte que même en utilisant ce système simplifié, les gestes précis et l'attention requise n'avaient que de lointains rapports avec ce que nous montre souvent le cinéma où ces opérations se résument en gestes furtifs ou distraits, l'acteur montrant autant de concentration qu'un pique-niqueur salant un radis.

Dans la réalité, le *rifleman* n'avait pas le temps de recharger et devait battre en retraite sous peine d'être atteint par les baïonnettes des « habits rouges ».

Les thuriféraires du Kentucky oublient ce détail essentiel, qui apaisa très vite les craintes des Anglais sur le terrain. La notion selon laquelle les Américains décimèrent de loin les bataillons serrés des Britanniques est issue des mêmes exagérations. Tout au contraire, Washington et ses officiers s'exténuèrent à former des régiments disciplinés, capables de combattre « à l'européenne », et c'est d'ailleurs de cette façon que furent livrées la grande majorité des batailles importantes de la Révolution.

Déduire de ce qui précède que le Kentucky n'eut qu'un rôle négligeable serait commettre l'erreur inverse. Après avoir organisé et discipliné la masse des baroudeurs brouillons accourue des frontières, le *rifleman* prit une place précise au sein des régiments dont les bataillons classiques soutenaient ses actions de fantassin léger. Le *rifleman* excella dans les rôles d'éclaireur, de tireur d'élite et d'escarmoucheur. Familiarisé avec la technique des combats en forêt, il constitua la parade idéale envers les Indiens alliés des Anglais.

RÉVOLUTION AMÉRICAINE, ORDONNANCE DE 1779

En 1779, Washington avait proposé l'adoption d'une couleur distinctive particulière pour chacun des treize États révoltés. Le Congrès réduisit à quatre les couleurs projetées en répartissant les troupes en quatre groupes.

A. États de la Nouvelle-Angleterre (New Hampshire, Massachusetts, Rhode Island, Connecticut) : distinctive blanche. 1. Lieutenant avec son esponton. — 2. Sergent. — 3. Caporal avec un havresac capturé, en mouton. — 4. Soldat avec le havresac en cuir et la gourde en bois. — 5 et 6. Fifre et tambour avec les couleurs inversées de leur groupe.

B. New York et New Jersey : distinctive chamois. Elle s'étendit peut-être parfois aux retroussis. 1. Capitaine avec son esponton. — 2. Soldat avec le havresac imperméabilisé à la couleur à l'huile de la teinte distinctive et la gourde en bois. — 3. Sergent avec deux cartouchières supplémentaires en tôle, introduites dès 1777; hautes de 16 cm, elles contenaient 9 épaisseurs de 4 cartouches.

C. Pennsylvanie, Delaware, Maryland et Virginie : distinctive rouge. 1. Soldat avec le havresac *new model* imperméabilisé à la couleur distinctive rouge. — 2. La rareté du tissu faisait souvent omettre les revers de la couleur distinctive. — 3. Tambour. Il porte les couleurs inversées de son groupe.

D. Caroline du Nord et du Sud, Géorgie : distinctive bleu foncé avec un galonnage blanc aux boutonnières. Certains auteurs veulent y voir un bleu distinctif plus clair, mais le galonnage blanc nous semble avoir été choisi précisément pour relever l'aspect trop sévère, ton sur ton, de la couleur distinctive identique à celle du fond. Les difficultés d'approvisionnement en tissu « distinctif » firent prescrire en 1782 l'adoption de la couleur rouge pour tous les groupes, mais en 1783, une partie seulement des régiments avaient pu en être équipés, le reste n'y parvint jamais. 1. Capitaine avec son esponton. — 2. Lieutenant. Le manque de galon argenté l'a empêché de garnir ses boutonnières réglementairement. — 3. Soldat avec la gourde incurvée en haricot. — 4. Caporal avec les chevrons de bonne conduite et de service (un pour 3 ans). Le sabre est du modèle français dit briquet. — 5. Le manque de tissu faisait souvent raccourcir un habit dont les basques avaient été abîmées. — 6. Soldat avec la gourde métallique semi-cylindrique. Le sabre est d'un modèle sommaire à garde en tôle découpée.

Baïonnettes : Outre les modèles américains longs de 35, 43 et même 45 cm copiés sur les types anglais et français, les insurgés utilisèrent tous les types réglementaires de ces deux nations. a. Française, modèle 1746. Longueur de la lame : 35,56 cm. — b. Anglaise, standard depuis le début du siècle. Longueur de la lame : 40,64 cm. Ces deux baïonnettes sont représentées de profil et montrant leur face interne. La face externe avait une arête centrale. — c. Modèle 1717 (France). — d. Modèle 1763 (France). — e. Modèle 1774 (France). — f. Modèle 1779 (France).

La cocarde noir et blanc de certaines figures fut adoptée en juin 1780 comme le symbole de l'union franco-américaine.

A
1
2
3
4
5
6
B
1
1·NY
2
1·NY
3
c
d
a
b
e
f
C
1
2
3
D
1
2
3
4
2SC
5
2SC
6

Un instant égalé par la carabine Ferguson évoquée plus loin[1], le Kentucky demeura le meilleur fusil du monde jusqu'en 1840.

Le soldat continental[2]

C'est en avril 1775, peu de jours après les affrontements de Lexington et de Concord, que le Congrès continental avait décidé la création des premières troupes régulières révolutionnaires, 1.300 hommes commandés par Artemas Ward.

Le 15 juin suivant, Ward, gloire fugitive, cédait la place à George Washington, nommé « général et commandant en chef de l'armée des colonies unies », l'armée en question n'étant autre que l'ensemble hétéroclite des patriotes assiégeant Boston.

Le nouveau général en chef n'ignorait pas les difficultés de la tâche qui l'attendait à la tête de 17.000 hommes inégalement répartis en 41 régiments ou bataillons de composition variable, manquant de discipline, d'expérience et même d'équipement.

Juillet 1775

Lorsque Washington prit effectivement la direction de la « Continental Army », il disposait des forces suivantes :
Massachusetts : 26 bataillons à 10 compagnies de 59 hommes — au lieu des 100 hommes prévus : les absents avaient refusé catégoriquement de servir sous les ordres d'officiers n'habitant pas les environs de leur domicile campagnard !
Connecticut : 8 bataillons dont 6 à 10 compagnies de 100 hommes et 2 à 10 compagnies de 70 hommes.
Rhode Island : 3 bataillons à 8 ou 10 compagnies de 60 hommes.

1. Page 70.
2. Continental : nous l'appelons ainsi parce qu'il était au service de l'assemblée des « Insurgents », qui portait le nom de Congrès continental, et faisait partie de la « Continental Army ».

INFANTERIE RÉVOLUTIONNAIRE

1. 14e régiment du Massachusetts, 1776. — 2. 1er régiment de la Caroline du Sud, 1778. Le croissant du casque portait la devise ULTIMA RATIO (Le dernier recours), tandis que celle du 2e régiment, identique pour l'uniforme, était LIBERTY ou encore LIBERTY OR DEATH (La liberté ou la mort). — 3-5. 2e régiment de Pennsylvanie, 1776. Les variantes des uniformes d'une compagnie à l'autre, telles qu'on les voit ici, ne sont qu'un exemple parmi cent autres de la grande difficulté rencontrée dans l'habillement des troupes du Congrès. Le fusil de la fig. 3 est le modèle 1746, long de 1,59 m, fabriqué en France ; on le reconnaît à sa crosse en pied de vache et à ses battants de bretelle fixés sur le côté gauche du fût. L'arme de la fig. 4 est du modèle réglementaire français de 1754 ; il était le premier à posséder des battants de bretelle en dessous du fût. La fig. 5 porte un « Committee of Safety Musket » imité du Brown Bess britannique. On fabriqua aussi des copies du Charleville modèle 1766 à côté d'innombrables vrais « Committee of Safety » fabriqués selon les normes qu'avait fixées le Congrès. — 6. Légion du comte Pulaski.

7. Drapeau du bataillon indépendant du Westmoreland County de Pennsylvanie. — 8. Drapeau du 3e régiment d'infanterie du Connecticut. Agrandi ici pour une meilleure lisibilité, il ne mesurait que 0,90 m x 1 m. — 9. Drapeau du 1er régiment d'infanterie de ligne de Pennsylvanie.

7
8
9
6
1
2
3
4
5
L. A. F. FUNCKEN

New Hampshire : 3 bataillons organisés comme ceux du Massachusetts.

Le corps des officiers présentait toute la gamme des valeurs, de l'excellent à l'exécrable, les uns ayant servi dans les guerres contre les Indiens et les Français, les autres n'ayant été nommés que selon leur degré de fortune ou de popularité ! On imagine l'autorité que pouvaient avoir de tels officiers.

Washington s'attacha à mieux marquer le rang de ses officiers et sous-officiers, jusque-là pratiquement indiscernable :

Commandant en chef : ruban bleu clair[1], cocarde noire.
Major général : ruban rose, puis pourpre, cocarde noire.
Brigadier général : ruban rose, cocarde noire.
Major de brigade : ruban vert, cocarde noire.
Aide-de-camp : ruban vert, cocarde noire.
Colonel, lieutenant-colonel et major : cocarde rose ou rouge.
Capitaine : cocarde jaune, puis chamois ou blanche en 1776.
Lieutenant et enseigne : cocarde verte.

Le ruban fut porté au moins jusqu'en 1780. Les cocardes devinrent noires pour tous en 1779, puis noir et blanc à partir de juin 1780, pour symboliser l'union franco-américaine[2].

Les sous-officiers adoptèrent l'épaulette : le sergent en avait une rouge, sur l'épaule droite seulement, le caporal une verte au même endroit, cela jusqu'en 1779.

Les épaulettes se rencontraient aussi chez les officiers supérieurs, en supplément des marques officielles de grade. En or ou en argent, elles prenaient les formes les plus variées. Elles furent officiellement autorisées et codifiées par l'ordonnance de 1779[3].

L'uniforme

À part les uniformes de certaines compagnies indépendantes existant avant la Révolution au sein des treize colonies, la nouvelle armée était dépourvue du moindre vête-

1. Ce ruban barrait le torse de l'épaule droite à la hanche gauche.
2. Le blanc était, faut-il le rappeler, la couleur de la France monarchique.
3. Voir pages 40 et 44.

LOYALISTES : RANGERS

1. Le major Patrick Ferguson dans son uniforme des « Fraser's Highlanders » (71e régiment) auxquels il avait appartenu. Son bonnet est orné du plumet rouge adopté en Amérique par bravade (voir le texte général). Il porte la carabine de son invention dans sa version « de luxe » pour officier, avec la baïonnette escamotable coulissant sous le canon et dont on voit le poussoir en a. En b, le galon du 71e régiment. Il ne faut pas confondre ce 71e régiment avec l'ancien « Fraser's Highlanders » numéroté 78e, qui servit en Amérique de 1757 à 1763. — 2. Milicien des « American Volunteers » de Ferguson. Son arme est un Ferguson long doté d'une baïonnette standard britannique. — 3. Milicien des « American Volunteers » chargeant son Ferguson. Les armuriers Newton, Wilson, Egg, Turner and White, De Peyster, etc., fabriquèrent quelque trois cents Ferguson dont une douzaine seulement subsistent aujourd'hui. — 4. « Butler's Rangers ». — 5. Inventé cinquante-cinq ans avant le Ferguson, le Hadley se chargeait par la culasse, mais le chargement ne se faisait pas à l'arrière de la chambre et nécessitait le dévissage complet de l'obturateur, opération bien difficile en plein combat. En a, opération de chargement avec le fusil obligatoirement retourné. — 6. Le Ferguson s'ouvrait sur le fond de la chambre et permettait un nettoyage aisé. En outre, un tour de vis suffisait à dégager l'orifice de chargement et le pontet restait en place, sans risque de perte. On pouvait tirer sept ou huit coups à la minute. En a, le chargement, qui s'opérait aisément par le haut. On voit clairement les immenses avantages de cette arme sur ses concurrentes les plus anciennes. — 7. Le Foster des environs de 1750 fonctionnait comme le Warsop, mais l'obturateur se dévissait en trois tours et demi seulement. En a, le chargement. Cette arme constitue la transition entre le Hadley et le Ferguson.

Ces armes nécessitaient évidemment toutes les trois l'amorçage du bassinet de la batterie à silex qui déterminait la mise à feu de la charge principale et l'expulsion de la balle.

4
a
b
1
3
2
L. & F. FUNCKEN
5
a
6
a
7
a

ment militaire : on y voyait tous les modèles imaginables de la garde-robe civile.

Dès le mois de juillet, quelques-uns des États commencèrent à fabriquer des uniformes... dont le coût était retenu sur la solde des volontaires. Les États les plus industrialisés développèrent rapidement leur production. Le Massachusetts et le Connecticut avaient choisi des uniformes bruns, tandis que la Pennsylvanie donnait la préférence au bleu et New York au vert.

En octobre de la même année, le Congrès continental ordonna d'utiliser uniquement un drap de couleur brune, parce qu'il était le moins cher et le plus facile à trouver. Chaque régiment devrait se distinguer des autres par des revers et des parements d'une couleur particulière. Les plus heureux parvinrent à un résultat à peu près satisfaisant, quoiqu'on rencontrât bien souvent une étonnante gamme du brun prescrit. Quant à la couleur « distinctive », bien chanceux était le régiment qui réussissait à se distinguer de son voisin.

Finalement, on se décida à indiquer le numéro du régiment sur les boutons d'étain : ce fut en fait la seule mesure capable d'assurer une certaine standardisation.

D'innombrables régiments se vêtirent avec ce qu'ils trouvèrent et apparurent en gris, en vert, en bleu — et même en rouge, au risque de passer pour des Anglais. Les couleurs distinctives, si l'on ose employer ce terme ici, furent le plus souvent le blanc, le chamois et le rouge.

Beaucoup de combattants en revinrent à un vêtement d'usage fort ancien, la chemise de chasse, en cuir ou en forte toile. On teignait souvent les franges afin de se distinguer du corps voisin.

1776 : de la retraite à la victoire

Certes, depuis l'été précédent, des contingents originaires de New York, de Pennsylvanie, du Maryland et de Virginie étaient venus grossir l'armée. Mais comme de nombreux engagements arrivaient à leur terme, il fallut prendre des mesures énergiques pour reconstituer les effectifs.

LOYALISTES : MILICIENS ET RANGERS

1. « Pennsylvania Loyalists », 1777. — 2. Le Mohawk Joseph Brant, un des plus actifs parmi les chefs iroquois au service de la cause loyaliste. Ses raids terroristes aux confins de l'État de New York, au cours desquels il massacra plus de quinze cents personnes, lui valurent le surnom de Brant le Monstre. La chemise de toile fine est le seul élément européen de son costume, reproduit fidèlement d'après une peinture du temps. — 3. Guerrier iroquois. Son fusil est une arme de traite des plus médiocres, datant des environs de 1750. — 4. « Royal Greens » du colonel John Johnson, dits aussi « Johnson's Royal Regiment of New York » ou « King's Royal Regiment of New York », 1776. L'uniforme devint ensuite rouge à distinctive blanche. — 5. « Queen's Rangers », 1780, grenadier. — 6. Id., fusilier. — 7. Id., fantassin léger. Ce corps fut le plus célèbre en son genre. Avant 1778, l'uniforme était celui du porte-drapeau de la fig. 9. — 8. Devant la tente du modèle réservé aux officiers supérieurs, un soldat de la compagnie écossaise des « Queen's Rangers » monte la garde.

9. Drapeau régimentaire des « Queen's Rangers ». — 10. Drapeau royal, id. Tous deux mesuraient 1,82 m x 1,97 m.

9
10
QUEEN'S RANGERS 1ST AMERICA
QUEEN'S RANGERS 1ST AMERICA
8
4
5
6
7
2
1
3
L. & F. Funcken

LOYALISTES

A : La fabrication d'une cartouche (d'après le manuel de Timothy Pickering, datant de cette époque) : 1-3. Types de moules à balles. — 4. Feuille de papier et cylindre de bois. — 5. Enroulement. — 6. Ligature. — 7. Introduction de la balle. — 8. Introduction de la charge de poudre. — 9. Torsion de l'extrémité à ouvrir. — 10. Balles déformées. Cette méthode barbare fut employée dans les deux camps en dépit des interdictions. — 11. Cartouche française.

B : 1. « De Lancey's Refugees ». Ce régiment, levé en 1776, adopta le nom de son colonel James De Lancey en 1777. — 2-4. 1er, 2e et 3e bataillons du régiment d'Oliver de Lancey, en 1776. Ils se distinguaient l'un de l'autre par la disposition des boutons sur les revers. La fig. 4 appartient à la compagnie légère du 3e bataillon. Le premier uniforme de ce régiment était de couleur verte.

Le fusil Brown Bess : La fig. 1 a un Brown Bess du premier modèle dit « Long Land Musket », avec une baguette en bois, une plaque de couche (a) et un pontet (b) dotés de prolongements décoratifs de grandes dimensions ainsi qu'une « pièce de pouce » (c). La fig. 2 a un Brown Bess du deuxième modèle dit « Short Land Musket », avec un canon plus court de 10 centimètres. La fig. 3 est armée du troisième modèle, plus court encore de 7 centimètres, à plaque de couche et à pontet moins importants et moins ornementés ; il n'y a pas de « pièce de pouce » et les viroles maintenant la baguette en acier sont réduites à trois. Enfin, la fig. 4 possède un Brown Bess du quatrième modèle, identique au précédent, si ce n'est le chien dont le « cou de cygne » est renforcé par un espalet dit *throat hole* (trou de gorge). Fabriquée à partir de 1777-1778, selon les spécialistes américains, cette arme ressemble curieusement au Brown Bess du type « Indian Pattern Musket » adopté par l'armée britannique vers 1793 et qui ne fut doté d'un chien d'espalet qu'en 1809, selon le grand expert britannique F. Wilkinson.

Toutes ces armes sont à l'échelle d'un homme de 1,70 m. La première mesurait 1,52 m mais les modèles les plus anciens pouvaient atteindre 1,58 m ; les deux dernières mesuraient 1,37 m. Notons que le terme « modèle » n'était pas appliqué à l'époque dans le sens précis qu'on lui donne quand on parle des différents modèles du fusil français, et il sert simplement ici à classer les principaux types de Brown Bess.

A
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
B
1
2
3
4
DELANCEY
a
b
c
LT. FUNCKEN

En février, Washington se trouva ainsi à la tête de 18.000 hommes sur les 20.732 que devaient compter les 27 régiments levés par le Congrès en Nouvelle-Angleterre. Le régiment se composait alors de 8 compagnies de 90 hommes, enrôlés pour la durée d'un an.

En réalité, les maladies et les désertions ne permirent jamais de présenter un seul régiment avec son effectif au complet, d'autant que les efforts du recrutement se heurtaient à un évident manque d'enthousiasme de la jeunesse sollicitée.

Sur le plan des opérations militaires, Boston avait été évacué par l'ennemi et Charleston avait repoussé les troupes anglaises de Cornwallis. Mais à New York, les 17.000 soldats novices de Washington avaient été balayés en tentant d'arrêter les 30.000 hommes des excellentes troupes anglo-allemandes de Howe.

Les 13.000 rescapés, qui avaient retraité jusqu'à White Plains, firent front à leurs poursuivants le 28 octobre. Mal conduite, contrariée par le mauvais temps, l'attaque anglaise échoua et l'ennemi abandonna la poursuite.

Fort Washington et Fort Lee étant tombés aux mains des Anglais, le commandant en chef dut se résoudre à battre en retraite. L'armée marcha vers le nord-ouest à travers le New Jersey, talonnée par l'ennemi, pour s'arrêter enfin à Valley Forge.

Les rebelles, dépourvus de tout, transis et affamés, n'étaient plus que trois mille. Le reste s'était évaporé : désertion ou « démobilisation spontanée » des soldats arrivés au terme de leur engagement ?

Prodigieux de courage et de résolution, Washington rameuta les débris des régiments de ses adjoints, reformant ainsi une force de 7.000 hommes pour Noël 1776.

Insufflant une nouvelle énergie à ses troupes, il décida de frapper au plus vite un coup susceptible de galvaniser les patriotes et de restaurer leur confiance en leur armée et en son chef. Imaginatif autant qu'audacieux, il fit traverser la rivière Delaware à sa légion de loqueteux et surprit le 26 décembre la garnison hessoise de Trenton, forte de 1.400 soldats. Le coup de main réussit et seuls 400 Hessois s'échappèrent. Les pertes américaines n'étaient que de quatre morts (dont deux de froid !) et de quatre blessés.

TROUPES BRITANNIQUES

1. Officier du 42e régiment, le « Royal Highland Regiment » dit « Black Watch » (Garde noire). Le simple soldat avait le pantalon blanc et les boutonnières « en bastion » (voir tome 1er de *L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre en dentelle*, p. 121, fig. 42). Le fusil est un exemple, parmi beaucoup d'autres, d'une arme raccourcie employée par les officiers. — 2. Soldat du 34e régiment, le « Royal Highland Emigrants ». Il est armé du Brown Bess ancien, reconnaissable à sa volumineuse batterie à silex. Le tartan est celui dénommé *government tartan*, semblable à celui des 42e et 71e régiments. Le kilt fut remplacé par la culotte plus pratique, les chaussures à boucles par des mocassins. — 3. Guerrier iroquois, d'après un dessin d'époque de Saint-Sauveur. La massue pouvait tuer un homme à cinquante mètres. Le tomahawk de fabrication européenne est passé dans la ceinture. — 4. Grenadier du 33e régiment. — 5. Porte-drapeau du 33e régiment. L'emblème est celui dit *king* ou *first colour*, c'est-à-dire notre drapeau colonel. — 6. Fantassin léger du 40e régiment. D'autres types de fantassins légers ont été représentés dans le tome 1er de la *Guerre en dentelle*, p. 129. Les uniformes des autres régiments en service en Amérique peuvent être aisément reconstitués à l'aide du même ouvrage.

4
6
5
1
2
3

1777

Le 2 janvier, les Anglais firent mouvement sur Trenton, ce qui coupait toute retraite aux rebelles, mais ceux-ci s'échappèrent durant la nuit, trompant l'ennemi en laissant brûler les feux de leur camp déserté. Tandis qu'ils fuyaient vers Princeton, Washington et ses braves tombèrent sur deux régiments anglais en marche vers Trenton. Ils leur infligèrent des pertes sévères avant de disparaître dans l'épaisseur des montagnes boisées du nord du New Jersey, où les quartiers d'hiver furent établis.

Le bruit que firent ces deux exploits favorisa le recrutement de troupes fraîches. C'était bien nécessaire! Le Congrès avait certes ordonné dès l'année précédente la levée de 88 régiments pour une durée de trois ans, mais les désastres de la guerre avaient fait échouer jusque-là ce mirifique projet.

En mai 1777, les 76.000 hommes prévus se résumaient encore à 8.000! Le total des enrôlements de l'année n'excéda pas 35.000, et les pertes au combat, la maladie et la désertion ne permirent jamais à Washington d'aligner plus de 11.000 combattants à la fois![1]

La campagne de 1777 fut marquée par la capture de l'armée de Burgoyne, qui s'était imprudemment aventurée en direction d'Albany après la prise du fort Ticonderoga[2].

Privés de ressources, 5.700 Anglo-Allemands furent obligés de capituler le 17 octobre, à Saratoga.

Cette victoire eut un retentissement considérable et enflamma l'opinion française en faveur des « Insurgents », dont Benjamin Franklin plaidait la juste cause à Paris depuis 1776.

Washington, assisté d'un Français de vingt et un ans, le marquis de La Fayette, avait hélas été battu à la Brandywine comme à Germantown et la capitale rebelle, Philadelphie, était tombée aux mains de l'ennemi.

La nouvelle de la victoire de Saratoga parvint au commandant en chef dans son camp retranché de Valley Forge, sans résoudre hélas les écrasants problèmes auxquels il se trouvait confronté.

1. Sans compter l'armée du Nord forte de 3.000 hommes.
2. Ancien fort Carillon pris jadis aux Français, et qui reçut un nom indien.

TROUPES FRANÇAISES ALLIÉES AUX INSURGÉS

1. Drapeaux colonel (1a) et d'ordonnance (1b) du régiment Royal-Deux-Ponts, un régiment allemand au service du roi de France, dit aussi régiment palatin de Deux-Ponts. Le drapeau colonel (rarement drapeau a été autant « martyrisé » : on se borne généralement à le représenter avec ses blasons « vides ») montre ici les détails précis des armoiries de Veldenz : lion d'azur sur fond argent; de Hohenstein : échiqueté d'argent et de gueules; du Palatinat du Rhin : lion d'or sur fond de sable (noir); de Bavière : fuselé en bandes d'azur et d'argent; de Hohenbach : trois têtes d'aigle sur fond argent; de Ribaupierre : trois écussons de gueules sur fond argent. Ce sont ces mêmes armoiries que l'on retrouve en plus petit sur le drapeau d'ordonnance.

2. Fusilier du régiment de Saintonge. — 3. Tambour du rgt de Bourbonnais. — 4. Chasseur du rgt d'Armagnac. — 5. Grenadier du rgt de Walsh. — 6. Fusilier du rgt de Champagne. — 7. Grenadier du rgt de Soissonnais. — 8. Officier du Royal-Deux-Ponts. — Le terme français de fusilier correspondait au terme allemand de *Musketier*, celui de *Füsilier* constituant chez les Allemands une promotion.

En dépit des ordonnances, le chapeau galonné de noir n'était pas toujours porté, pas plus que les cravates blanches, obligatoires. Les grenadiers conservèrent souvent leur bonnet à poil et leurs épaulettes à franges, pourtant proscrits. Notre premier tome de la *Guerre en dentelle* donne tous les détails des ordonnances et de l'uniforme des troupes françaises du temps. La cocarde blanche était surchargée d'une cocarde noire en l'honneur de l'alliance franco-américaine conclue en 1778 (cf. p. 25).

Dès 1780, le sabre fut retiré aux compagnies de fusiliers qui, dès lors, portèrent la baïonnette sur la banderole de giberne (fig. 2). Les chasseurs (fig. 4) formaient une compagnie d'élite, toutefois moins prestigieuse que celle des grenadiers (fig. 7).

1a
1b
NEC PLURIBUS IM
8
7
2
3
4
5
6

1778

L'armée des « Insurgents » était dans un état lamentable, en haillons et quasiment sans vivres ni munitions. Elle dut attendre janvier 1778 et la fin des travaux de fortification dirigés par Louis Duportail, un ingénieur militaire français, avant de songer à se construire des abris contre un hiver heureusement clément.

En février, l'arrivée à Valley Forge du baron von Steuben permit à Washington de prendre les mesures nécessaires à la réorganisation et à l'entraînement de ses troupes.

Ancien capitaine du grand Frédéric de Prusse, von Steuben mit sur pied une compagnie modèle et lui enseigna une version simplifiée du drill européen[1]. Peu à peu, l'ensemble des troupes, imitant les démonstrations de la compagnie-modèle, apprit à marcher au pas, à évoluer en rangs serrés, à tirer par salves au commandement après avoir chargé ses armes selon une méthode plus simple, etc.

L'infatigable von Steuben forma un solide corps d'officiers, leur inculquant l'autorité mais aussi le respect et la sollicitude envers leurs soldats. Fait extraordinaire, ce jovial Prussien dont l'anglais se limitait à quelques blasphèmes réussit à fléchir le farouche individualisme du soldat américain. Le *Blue Book* concernant l'ordre et la discipline des troupes des États-Unis, une compilation simplifiée de divers manuels d'instruction européens, devint le manuel officiel de toute l'armée. Il influence encore l'armée américaine d'aujourd'hui.

En mai 1778, le Congrès adopta un nouveau type de bataillon à 8 compagnies de 53 hommes et décida l'adjonction d'une compagnie légère à chaque régiment.

Entre 1777 et 1778, les efforts pour vêtir le soldat s'étaient avérés vains, et bien heureux celui qui avait pu se procurer un *buckskin,* le costume de chasseur recommandé par Washington depuis 1776, qui conférait à son porteur « l'apparence d'un tireur d'élite »[2]. Quelques envois de vêtements et de fournitures militaires étaient bien parvenus

1. Drill (de l'ancien allemand *drillen,* faire tourner) : méthode prussienne de dressage intensif des recrues.
2. Ordonnance du 24 juillet 1776 : « *... it is a dress justly supposed to carry no small terror to the enemy who think every such person a complete marksman* ».

CONTINGENTS ALLEMANDS AU SERVICE DE L'ANGLETERRE, ANSBACH-BAYREUTH, ANHALT-ZERBST, WALDECK

1. Grenadier du 1er régiment de Brandenburg-Ansbach du contingent d'Ansbach-Bayreuth. — 2. Mousquetaire du 2e régiment de Brandenburg-Ansbach du contingent d'Ansbach-Bayreuth. — 3. Revers et avers des drapeaux communs aux deux régiments d'Ansbach-Bayreuth. La distinctive de l'uniforme était rouge pour le 1er et noire pour le 2e. — 4. Fantassins d'Anhalt-Zerbst, premier contingent. En dépit de leur présence dans cette scène épique, ces mercenaires ne participèrent jamais à d'autres tâches que celles des troupes de garnison. — 5. Fantassin du second contingent d'Anhalt-Zerbst de 1783, équipé « à la hongroise » dans un style très proche de celui des gardes-frontières autrichiens (voir notre *Guerre en dentelle*, tome II, p. 99). — 6. Régiment d'infanterie du contingent du Waldeck.

1
2
3
4
5
6
L.V.F. FUNCKEN

de France — en échange de ballots de tabac qui n'arrivèrent jamais et provoquèrent la faillite de l'étonnant Beaumarchais[1] —, mais il est évident que cela ne pouvait suffire et que l'ensemble des troupes révolutionnaires continua d'offrir une allure déconcertante.

Sur le plan des opérations, l'entrée en guerre de la France obligea les Anglais à abandonner Philadelphie et Washington tenta de contrarier la retraite ennemie. Les enseignements de von Steuben permirent aux Américains de livrer honorablement leurs premiers combats à la baïonnette, mais l'ennemi s'échappa après le dur engagement de Monmouth.

C'est encore à la baïonnette que les troupes légères du général Wayne[2], surnommé « Mad Anthony » — Antoine le fou —, enlevèrent Stony Point, illustrant l'excellence des enseignements de von Steuben.

1779 — l'uniforme

À cette époque fut publiée une ordonnance importante relative à l'uniforme des officiers généraux, lequel serait désormais bleu foncé avec la distinctive chamois aux revers et aux parements. Ces couleurs avaient avant tout une signification politique : elles reproduisaient celles du parti whig d'Angleterre, par opposition au bleu et rouge de leur adversaire tory.

Les officiers de grades inférieurs portaient l'uniforme de leur corps.

Déjà adoptées avant 1779, les épaulettes furent nettement définies pour chaque grade :
Commandant en chef : 2 épaulettes dorées avec 3 étoiles argent.
Major général : 2 épaulettes dorées avec 2 étoiles argent.
Brigadier général : 2 épaulettes dorées avec 1 étoile argent.
Colonel, lieutenant-colonel et major : 2 épaulettes argent, nues.
Capitaine : 1 épaulette argent à droite.

1. Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, 1732-1799. Auteur du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*.
2. On retrouvera plus loin le général Wayne face aux Indiens, p. 98.

CONTINGENTS ALLEMANDS AU SERVICE DE L'ANGLETERRE, BRUNSWICK (I)

Drapeaux colonels : 1. Régiment von Specht. — 2. Rgt Prinz Friedrich. — 3. Rgt von Rhetz. — Les sous-officiers porte-drapeaux avaient droit à la canne ; ils avaient les galons dorés ou argentés (assortis au bouton) au chapeau et aux parements, le pompon et la dragonne jaune et blanc. Les caporaux étaient dotés du pompon régimentaire. L'étui protecteur du drapeau se portait souvent noué autour de la taille (fig. 1 et 2). Les drapeaux d'ordonnance renversaient, dit-on, les couleurs de l'emblème principal, mais en fait, chacune des quatre compagnies possédait son emblème propre ainsi qu'en témoigne le rapatriement (dans un matelas) des quatre drapeaux du rgt von Riedesel.

4. Mousquetaire du rgt von Specht. Les guêtres-culottes en toile à matelas remplacèrent les vêtements classiques très vite usés. — 5. Compagnie légère du rgt von Riedesel. — 6. Mousquetaire du rgt von Riedesel. — 7. Officier du rgt von Riedesel. Toutes les marques particulières du grade : esponton, écharpe et galons, disparurent dès les premiers combats afin d'échapper au tir dévastateur des excellents tireurs américains. — 8. Grenadier du rgt Prinz Friedrich. La coiffe est jaune avec des galons blancs. — 9. Grenadier du rgt von Rhetz. La coiffe est blanche avec des galons jaunes. Le raton laveur ne doit pas surprendre car les troupes allemandes montrèrent un très vif engouement pour les animaux mascottes.

On trouvera d'autres uniformes du Brunswick p. 49.

CONTINGENTS ALLEMANDS AU SERVICE DE L'ANGLETERRE, HESSE-CASSEL (I)
(pages 42-43)

Drapeaux : La devise, généralement estropiée, était NESCIT PERICULA (Il ignore les dangers). Le motif central ainsi que le décor sont basés sur des aquarelles du temps. Sauf mention spéciale, tous les drapeaux représentés sont « colonels », c'est-à-dire de la *Leibkompanie*, la compagnie d'élite commandée par le colonel en personne. La dénomination de chaque

(suite page 44)

1
2
3
4
5
6
7
8
9

NESCIT PERICULA
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
L.A.F. FONCKEN

Lieutenant : 1 épaulette argent à gauche.
Sergent : 2 épaulettes blanches.
Caporal : 1 épaulette blanche à gauche.

Des plumets variés apparurent pour les officiers généraux et leurs aides-de-camp, mais il est peu probable que ces signes distinctifs particulièrement tape-à-l'œil aient été beaucoup portés... eu égard aux tireurs d'élite ennemis auxquels ils indiquaient une cible de choix.

Les autres marques de rang des officiers subalternes, en contact direct avec l'ennemi, se firent le plus souvent extrêmement discrètes pour les mêmes raisons.

Les cocardes et les rubans de couleurs variées allaient disparaître au milieu de 1780. On adopta, mais inégalement, la ceinture-écharpe cramoisie des officiers britanniques.

Quant à l'ordonnance de 1779 relative à l'habit de l'infanterie continentale, elle est illustrée par les planches détaillées que nous consacrons aux quatre groupes.

Quoique parfaitement conscient des difficultés, Washington avait inlassablement cherché à vêtir ses troupes d'un uniforme digne de ce nom. L'ordonnance de 1781[1] précisera les caractéristiques de l'habit, notamment les proportions de ses revers et de ses basques.

C'est le modèle classique du temps avec, pour particularité, des revers très longs, rabattus du col aux hanches par deux rangées de onze boutons. Ces revers devaient atteindre les cinq huitièmes de la hauteur totale de l'habit, les trois huitièmes restants constituaient la longueur des basques.

Appliquées à l'habit européen dont les basques descendaient jusqu'au pliant du genou, ces proportions donnent des basques très courtes et placent les boutons de la taille pratiquement sur les fesses. Quoique aujourd'hui très largement adoptée, cette interprétation nous paraît difficilement soutenable, car on aurait eu bien du mal à s'asseoir sans faire sauter les coutures du bas du dos. Par contre, si l'on admet un vêtement plus court — et la rareté chronique du tissu plaide en faveur d'une version « économique » —, on obtient un équilibre de proportions tout à fait harmonieux, avec des boutons de taille bien à leur place sur les fossettes lombaires, à la base du ceinturon.

1. Ordonnance relative de toute évidence aux officiers, mais qui reflète l'allure générale de l'habit de la troupe.

régiment est celle de l'entrée en activité en Amérique, le plus souvent le nom de son « chef » ou colonel propriétaire. Contrairement à ce qu'on affirme encore souvent, ces « chefs » commandaient rarement leur régiment mais déléguaient cette tâche à un officier expérimenté de haut rang : le Kommandeur, faisant office de colonel.

1. Drapeau colonel du « Leibinfanterieregiment ». — 2. Drapeau de compagnie du « Leibinfanterieregiment ». Chaque compagnie possédait son drapeau particulier. — 3. Représentation classique moderne du même drapeau avec ses nombreuses lacunes et sa légende erronée. — 4. Wutginau. — 5. Prinz Carl. — 6. Erbprinz (Prince héritier). Erbprinz était fusilier avant 1780, avec la distinctive rose. Comparer avec la fig. 24 en tenue de mousquetaire. — 7. Losberg ou Lossberg. — 8. Donop. — 9. Trümbach. — 10. Mirbach. — 11. Ditfurth. — 12. Bünau, drapeau de compagnie. — 13. Huyn, drapeau de compagnie. — 14. Stein, drapeau de compagnie. — Le système utilisé pour les variations des drapeaux attribués à chaque régiment est resté obscur.

Uniformes : Les régiments d'infanterie hessoise étaient soit de grenadiers, soit de fusiliers ou encore de mousquetaires. Sans atteindre le prestige du titre de grenadier, le titre de fusilier constituait néanmoins une promotion par rapport à celui de simple *Musketier*.

15. Sergent porte-drapeau du « Leibinfanterieregiment ». Il porte en sautoir l'étui imperméable de l'étendard. — 16. Officier du même régiment. — 17. Officier du 2e Bataillon-Garde. — 18. Officier du 3e Bataillon-Garde. Les officiers 17 et 18 appartenaient l'un et l'autre au régiment de grenadiers von Linsingen, créé pour combattre en Amérique (voir la fig. 1 de la planche suivante). Le 1er bataillon resta en Allemagne, il y portait le nom de « Erste Garde » (1er Garde) depuis 1760. Les deux autres unités s'appelaient « Zweites Bataillon-Garde » et « Drittes Bataillon-Garde » depuis 1763 et 1765 respectivement. — 19. Wutginau, officier. — 20. Idem, mousquetaire. — 21. Prinz Carl, officier. — 22. Idem, mousquetaire. — 23. Erbprinz, officier. — 24. Idem, mousquetaire. — 25. Losberg, fusilier. L'officier avait un uniforme identique avec une écharpe ar-

gent et rouge ainsi qu'un chapeau largement bordé d'or (voir la fig. 29 pour l'aspect général). — 26. Donop, fusilier. Officier identique avec le chapeau galonné d'argent. — 27. Trümbach, mousquetaire. Officier identique avec mince galon au chapeau. — 28. Ditfurth, fusilier. Officier identique avec large galon d'argent au chapeau. — 29. Mirbach, officier. — 30. Idem, mousquetaire. — 31. Knyphausen, officier. — 32. Idem, mousquetaire. — 33. Rall, grenadier. — 34. Idem, officier. — 35. Stein, mousquetaire. Officier identique avec un chapeau à galon étroit argent. — 36. Wissenbach, mousquetaire. Officier identique avec un chapeau à galon étroit argent. — 37. Huyn, mousquetaire. Officier identique, chapeau à mince galon d'argent. — 38. Bünau, mousquetaire. Officier identique avec le chapeau à mince galon d'argent. — 39. Tambour du régiment de Trümbach. — 40. Mitre du fusilier du régiment de Knyphausen. — 41. Chasseur du « Feldjägerkorps ».

Certaines de nos illustrations montrent des officiers aux revers déboutonnés en partie et croisant sur le sternum : il s'agissait d'une mode, d'une affectation de négligé élégant, plutôt que d'une règle.

L'habit se fermait normalement à l'aide de quatre agrafes qui joignaient les revers bord à bord jusqu'à la distance réglementaire du quatrième bouton, à partir duquel ils s'ouvraient sur la veste avec un *genteel and military air*, ainsi que le précisait l'ordonnance. Il est évident que l'habit ne pouvait plus, comme jadis, se boutonner jusque sur le ventre en déboutonnant entièrement les revers et en les croisant, retournés, pour couvrir cette partie du corps. Les vieilles terreurs de la mort par le « froid du ventre » s'étaient dissipées.

Mais entre les belles ordonnances et leur réalisation, il a toujours existé une marge, et dans ce cas-ci elle était énorme. La France avait fourni au moins trente mille uni-

formes entre 1776 et 1778[1], mais combien étaient parvenus aux intéressés ? Comme partout ailleurs, les profiteurs de guerre avaient surgi, détournant les arrivages de drap étranger pour ne le revendre qu'à des prix astronomiques. Les agents intègres, de leur côté, manquaient la plupart du temps des moyens de transport nécessaires, tandis que le patriote faisait le coup de feu et mourait en loques et pieds nus. Éternel et révoltant contraste entre le patriotisme à l'état pur et le mercantilisme le plus sordide ! Les marchands de Boston, libérés depuis les premiers combats, appliquèrent des hausses de mille à mille huit cents pour cent sur les tissus que réclamaient les héroïques clochards du camp de Valley Forge !

Toute la guerre s'écoula sans que cesse cet état de choses et l'on vit même des fortunes s'écrouler à l'heure de la victoire, certains profiteurs trop avides ayant stocké des denrées dont subitement nul ne voulait plus.

Comme toujours aussi, paradoxalement, l'adresse et les circonstances permirent à certains chefs de corps de pourvoir leurs hommes de tout le nécessaire ; mais ils ne furent, hélas, que des exceptions.

Dans un article récent[2], Gregory J.W. Urwil a excellemment dépeint le combattant américain et sa misère profonde, non sans susciter d'inévitables réactions. Mais les témoignages émanant de témoins dignes de foi sont trop nombreux et trop éloquents pour pouvoir être écartés ; même si l'on en retire une part d'exagération toujours possible, voire probable, il est évident que jusqu'à la fin de la guerre, en 1783, de nombreux combattants manquèrent du strict nécessaire.

1780

Ce fut une année terrible, les désastres s'accumulèrent. Il y eut la trahison de Benedict Arnold, l'un des premiers généraux rebelles. Aigri de ne pas se voir récompensé selon ses mérites par le Congrès, Arnold avait tenté de livrer à l'ennemi la forteresse de West Point sur l'Hudson avant de

1. Les descendants de Beaumarchais n'allaient recouvrer qu'une partie de la facture en 1835 !
2. « The Continental Army », dans la revue *Campaigns* n° 16, Marengo Publications à Los Angeles.

CONTINGENTS ALLEMANDS AU SERVICE DE L'ANGLETERRE, HESSE-CASSEL (II), GRENADIERS

Créés pour combattre en Amérique, les régiments de grenadiers de Hesse-Cassel furent composés en extrayant la compagnie de grenadiers des régiments d'infanterie disponibles. On eut alors le spectacle étonnant de régiments habillés de quatre uniformes différents. Après le nom du nouveau régiment figure l'origine de chaque compagnie, c'est-à-dire un des régiments que nous avons représentés sur la planche précédente. Les chiffres 1, 2, 3 et 4 indiquent bien entendu les 1re, 2e, 3e et 4e compagnies du régiment qui était en fait un bataillon.

A. « Grenadierregiment von Linsingen » : 1. 2e Bataillon-Garde. — 2. 3e Bataillon-Garde. — 3. « Leibinfanterieregiment ». — 4. Régiment von Mirbach (Jung-Losberg).
B. « Grenadierregiment von Block », puis von Lengerke en 1777 : 1. Rgt Wutginau. — 2. Rgt von Donop. — 3. Rgt von Trümbach. — 4. Rgt Prinz Carl.
C. « Grenadierregiment von Minnigerode », puis von Löwenstein en 1779 : 1. Rgt Erbprinz (Prince héritier). — 2. Rgt von Ditfurth. — 3. Rgt von Losberg (Alt-Losberg). — 4. Rgt von Knyphausen.
D. « Grenadierregiment Köhler », puis Graf en 1777 et Platte en 1782 : 1. Rgt Rall. — 2. Rgt de garnison von Wissenbach. — 3. Rgt de garnison von Stein. — 4. Rgt de garnison von Bünau.

Les figures montrent le plus souvent la tenue portée à l'arrivée en Amérique. Il est évident que, très vite, ces splendides grenadiers adoptèrent des vêtements moins pimpants mais plus pratiques et bien des mitres durent être remplacées par le vulgaire tricorne. Les vestes sont toujours accompagnées d'une culotte assortie sur les représentations modernes, lesquelles accordent parfois une cravate rouge à Trümbach, Losberg (Alt-Losberg), Prinz Carl et Wutginau. Erbprinz (C1) avait la distinctive rose jusqu'en 1780 ; von Rall (D1) avait la patte d'épaule écarlate ; von Stein (D3) n'avait pas de revers à l'instar de D1, D2 et D4 ; von Bünau (D4) eut tout d'abord la distinctive écarlate, jusqu'en 1783. Pour les officiers, il suffit de consulter la double planche qui précède en se référant au régiment d'origine de chaque compagnie citée ici.

A
1
2
3
4
B
1
2
3
4
C
1
2
3
4
D
1
2
3
4

passer au service de l'Angleterre. Le complot échoua mais on imagine le retentissement qu'eut ce scandale. Sur le champ de bataille, les généraux Lincoln et Gates se faisaient battre : l'un capitulait à Charleston[1] tandis que l'autre, le héros de Saratoga, était malmené à Camden.

Dans le Nord, l'ardeur patriotique fléchissait et le Congrès ne trouvait même plus de quoi payer la solde des troupes. Les États furent chargés de recruter et d'équiper des volontaires. Ils alléchèrent les amateurs réticents par des primes d'engagement de plus en plus élevées. Ce dont profitèrent aussitôt les innombrables *bounty jumpers* — chasseurs de primes — qui coururent s'enrôler... pour déserter une fois la prime empochée et répéter l'opération dans les États voisins !

La même année, le Congrès émit 242 millions de dollars en billets de banque. Un pactole dont la dépréciation rapide réduisit la paie annuelle du soldat de 80 à... 2 dollars 64 cents, soit 22 cents par mois ! La répugnance des fermiers à accepter le moindre billet en échange de leurs produits ne fit qu'augmenter le mécontentement. Des mutineries éclatèrent, qui se poursuivirent, malgré de sévères sanctions, jusqu'en 1781.

Le fait que Washington ait pu conserver une armée à travers tant de vicissitudes témoigne éloquemment du sens du devoir et du patriotisme de la plupart des combattants.

1781-1783

Dès janvier 1781, il fut décidé de réduire l'infanterie de 80 à 60 régiments ; puis leur nombre descendit jusqu'à 50 en octobre. Comme chaque régiment alignait 699 hommes, avec ses officiers, cela donnait un total de 34.950 fantassins[2]... sur le papier tout au moins, car les effectifs réels restaient très au-dessous de ce chiffre. Le général Greene, remplaçant de l'infortuné Gates dans le Sud, commandait une armée qui était censée compter 3.500 hommes mais se résumait en réalité à 1.500 soldats dont 949 seulement étaient des « continentaux » réguliers.

1. Ce fut la plus lourde défaite américaine avec la perte de 5.466 hommes capturés.
2. La cavalerie et l'artillerie représentant, en principe, environ 5.000 hommes.

CONTINGENTS ALLEMANDS AU SERVICE DE L'ANGLETERRE, BRUNSWICK (II) et HESSE-HANAU

Brunswick : 1. Sapeur du régiment von Riedesel. — 2. Grenadier du régiment von Specht. — 3. Infanterie légère de Barner. — 4. Officier des chasseurs. Le simple chasseur portait des guêtres en cuir brun clair et l'aiguillette en fil blanc.

Hesse-Hanau : 5. Drapeau colonel du régiment Erbprinz (Prince héritier) de Hesse-Hanau. Si le drapeau d'ordonnance (fig. 6) est bien connu, le drapeau colonel n'est que laconiquement décrit comme portant les grandes armoiries de Hesse-Hanau. Notre recherche a été orientée par une représentation partielle du célèbre dessinateur allemand Knötel père. Pour les amateurs de « vexillologie », précisons que la croix d'Anjou (ou de Lorraine), représentée jusqu'ici sur fond d'azur, était sur fond argent (ainsi que l'exigeaient les règles de l'héraldique interdisant le métal sur le métal comme l'émail sur l'émail). Les étoiles jumelles de Nidda et l'étoile unique de Ziegenheim étaient d'argent sur fond de sable (noir) et non sur fond d'azur comme les rarissimes représentations pourraient le faire croire. — 6. Drapeau d'ordonnance du régiment Erbprinz. Nous y avons ajouté une devise plausible empruntée à un ancien drapeau hessois. Le porte-drapeau est un grenadier dont la compagnie fut jointe, au combat, à d'autres compagnies de grenadiers appartenant au contingent du Brunswick. La coiffe de la mitre est jaune galonnée de blanc.

Un corps franc d'infanterie légère dépourvu de consistance fit une pâle prestation entre 1781 et 1783. Il était vêtu d'une façon identique à celle des chasseurs des autres contingents allemands.

5
6
HAS GLORIA GLORIA
1
2
3
4

Les troupes françaises de Rochambeau, qui avaient débarqué en septembre l'année précédente, reçurent des renforts en mai et se joignirent aux Américains sous le commandement de George Washington. Les 10.000 soldats alliés[1], dont 4.000 Français, attaquèrent dans le Sud, obligeant le général Cornwallis à chercher refuge dans la ville de Yorktown avec 7.000 soldats et à capituler après une résistance vigoureuse.

Le 19 octobre, les troupes britanniques défilèrent entre les rangs franco-américains tandis que la musique jouait « Le Monde sens dessus dessous ».

La guerre d'Indépendance était virtuellement terminée. Deux années s'écoulèrent encore, sans autres heurts sérieux. À Londres, la Chambre des communes imposa à George III la cessation d'un conflit auquel le peuple était profondément hostile, et l'Angleterre, élégamment, ne marchanda pas la victoire à ces rustiques et enthousiastes soldats américains.

L'uniforme

Des 88.840 uniformes commandés en 1779, 10.000 seulement parvinrent de France entre la fin de 1780 et le début de 1781.

Les difficultés d'approvisionnement en drap des différentes couleurs distinctives s'avérant insurmontables, il fut décidé de n'employer qu'une seule couleur tranchante : le rouge.

En 1783, les premiers arrivages de tissu permirent d'appliquer cette mesure à quelques régiments, mais jamais l'infanterie tout entière n'apparut vêtue de la façon uniforme tant souhaitée. L'uniforme à distinctive blanche du premier groupe de l'ordonnance de 1779 fut, un exemple entre cent, porté jusqu'en 1784 ! Le drap bleu foncé du fond de l'uniforme devint lui-même tellement rare qu'en 1783, Washington recommanda de retourner les habits trop usagés.

Les premiers régiments qui foulèrent les pavés de New York derrière leur glorieux commandant en chef ont été décrits par une jeune spectatrice : « Ils étaient mal vêtus,

1. Bientôt grossis de renforts, ils seront plus de 16.000 devant Yorktown : 8.845 Américains et 7.800 Français.

PÉRIODE POSTRÉVOLUTIONNAIRE, 1784 à 1810

1. Légion de Wayne, 1re sous-légion, 1794. — 2. Infanterie légère. Ce sont ces soldats qui vainquirent les guerriers de Tecumseh à la bataille des Fallen Timbers. — 3. 1783. L'armée américaine compte alors... 87 hommes ! — 4. 1784. L'armée s'est augmentée et aligne, en principe, 700 hommes répartis en 8 compagnies, mais ces « myrmidons de la tyrannie », méprisés et suspectés par tous, ne seront que 595 en 1785. — 5. Tenue ordinaire, 1784. — 6. Tenue ordinaire de 1784 confectionnée à l'aide des anciens uniformes à distinctive rouge de la Révolution américaine. Elle est reconnaissable aux parements, qui ont été conservés. — 7. Officier et soldat de la « Provisional Army » de 1799-1800. Le tricorne est devenu un bicorne presque parfait et le soldat le porte avec la corne au-dessus de l'œil droit. — 8. 1802-1810. — 9. 1810. Le chapeau haut de forme fut porté un court moment, avant l'apparition du shako en 1812.

Coiffures de la Légion de 1794 (2e, 3e et 4e sous-légions) : 10. La première coiffure de cette légion fut de l'un ou l'autre type porté par l'infanterie légère révolutionnaire. Les crinières furent souvent de vulgaires queues de mouton. En 1800, l'aigle remplaça l'ancienne cocarde blanc et noir de l'alliance. — 11. La Légion adopta le haut-de-forme (pour ses bataillons de fusiliers) entre 1792 et 1794, ne conservant l'ancienne coiffure (10) que pour son infanterie légère.

3
4
1
2
5
6
11
10
7
8
9
L. & F. FUNCKEN

écrivit-elle, mais c'étaient nos troupes et, tandis que je les regardais en songeant à tout ce qu'ils avaient accompli et souffert pour nous, mon cœur et mes yeux pleuraient, et je les admirais et les glorifiais pour avoir été malmenés par les intempéries et abandonnés. »

La coiffure et l'équipement du soldat continental

La coiffure

Le tricorne était la coiffure réglementaire, garnie, en principe, d'un galon de fil blanc pour la troupe. Sa hauteur était de 12,7 cm pour l'aile postérieure et de 9 à 10 centimètres sur le devant, une silhouette par conséquent extrêmement basse.

Une théorie largement accréditée soutient que le tricorne était porté en travers, à quarante-cinq degrés par rapport au nez, afin d'effacer la corne de gauche, gênante pour les mouvements du mousquet. Nous avons déjà évoqué cette pratique supposée au sujet du tricorne des troupes britanniques dans le premier tome de notre *Guerre en dentelle*.

Au cours de nos recherches, une preuve unique mais apparemment évidente du bien-fondé de cette théorie s'était présentée sous la forme d'une affiche de recrutement américaine réputée appartenir à la période révolutionnaire[1]. L'examen attentif du texte et des détails de l'uniforme fait toutefois reconnaître une affiche de 1788-89, époque à laquelle, par une de ces volte-face dont l'histoire est coutumière, la jeune Amérique se préparait à se défendre contre son alliée de la veille, la France. Ici, le tricorne extrêmement « retapé », c'est-à-dire doté de bords relevés et pressés contre la coiffe et de généreuses cornes latérales, représente la dernière étape avant le bicorne universellement adopté à la fin du XVIIIe siècle, qui nécessitera bien évidemment l'orientation « nord-sud »[2].

1. *Les Grandes Batailles terrestres, Encyclopaedia britannica,* etc.
2. Voir page 51, figure 7.

GUERRE ANGLO-AMÉRICAINE, 1812-1815

1. Uniforme de 1812. — 2. Uniforme simplifié de 1813. Il fut également confectionné en drap gris (fig. 4), noir, beige ou brun. Le shako est du nouveau type, le modèle 1813. Les culottes à sous-pieds existèrent en une douzaine de tons de gris ou de beige, puis firent place au pantalon à partir de mars 1813. — 3. Uniforme simplifié de 1813 avec le détail du havresac et de l'équipement. — 4. Uniforme de fortune, 1813. La pénurie de tissu conduisit à utiliser le tissu gris pour les régiments nouvellement formés. — 5. Uniforme d'été, 1814-1815. En hiver, on portait le pantalon long bleu foncé. — 6. Chasseur d'un régiment de *rifles* (infanterie légère). Il est armé d'une carabine modèle 1803. Dans ce cas également, la pénurie de tissu imposa l'usage du drap gris. Pantalons et shakos nouveaux modèles furent portés par la suite. — 7. Drapeau national de l'infanterie, du type adopté en 1796. Le drapeau régimentaire était jaune ou blanc avec une banderole indiquant le numéro du régiment. Le fameux « Stars and Stripes » ne devait être adopté qu'en 1841, reléguant alors le drapeau représenté ici au rang de drapeau régimentaire. — 8. Le chef shawnee Tecumseh, général de brigade des volontaires indiens, titre accordé par les Britanniques. Ce remarquable combattant, aussi brave que généreux, rassembla sous ses ordres 3.500 guerriers, le plus grand nombre de Peaux-Rouges jamais réunis dans l'histoire militaire des États-Unis. — 9. Type de fantassin britannique.

Le tome II de cet ouvrage traitera également cette époque où la cavalerie joua un rôle extrêmement important.

8
1
7
5
4
6
2
3
9
U.S.
U.S.
U.S.

1
2
3
4
5
6
6
7
L & F FUNCKEN

Il est donc probable que le tricorne classique se contentait du « retapage » de son aile gauche et ne nécessitait nullement la torsion de toute la coiffure sur le crâne du soldat.

Le tricorne fut porté dans toutes les dimensions possibles, et parfois ses bords endommagés étaient rognés jusqu'à le faire ressembler à un chapeau melon. Le chapeau à larges bords des paysans coiffa bien des patriotes venus des confins du territoire.

L'infanterie légère eut ses coiffures propres, allant de la mitre basse à la casquette de style jockey, faites de cuir ou tout simplement de tissu empesé. Comme la plupart des « nouveautés » répandues en Europe par une curieuse sorte d'épidémie à partir de 1760, ces couvre-chefs étaient généralement fort laids; on s'empressa d'ailleurs de les abandonner après quelques années.

La culotte et les guêtres

Compléments classiques de l'habit d'uniforme, ces pièces d'équipement comportaient une grande quantité de boutons et s'abîmaient vite. Washington recommanda dès 1776 l'usage d'une espèce de pantalon fuseau à sous-pieds beaucoup plus pratique, en toile blanche pour l'été et en drap blanc pour l'hiver. Les recrues des bourgades des frontières de l'Ouest le confectionnèrent en *buckskin* du plus bel effet. La culotte classique ne disparut pas pour autant : on la porta avec des leggings ou avec de courtes guêtres. Nos illustrations montrent toute la gamme des variantes utilisées.

L'équipement

Il consistait essentiellement en une cartouchière, un havresac[1], une musette et une gourde.

Le havresac

Il y eut de multiples formes de havresacs, en cuir, en grosse toile, en peau de chèvre ou de vache avec les poils à

1. De l'allemand *Habersack*, en anglais *knapsack*, le terme *haversack* désignant la musette. À l'époque, les deux termes étaient d'ailleurs interchangeables.

GUERRE DU MEXIQUE, 1846-1848
(pages 54-55)

Drapeaux : 1. Régimentaire. — 2. National. Chaque régiment d'infanterie en était pourvu. Autorisé dans l'artillerie en 1834 et dans l'infanterie en 1841, le « Stars and Stripes » fut arboré pour la première fois sur un champ de bataille à l'occasion de la guerre du Mexique. Trois types au moins de drapeau national se succèdèrent au fur et à mesure du rattachement de nouveaux États. Le dernier modèle alignait vingt-neuf étoiles, néanmoins maints anciens drapeaux firent la campagne avec un nombre d'étoiles inférieur à celui reconnu officiellement.

3. Les officiers généraux avaient le col et les parements en velours. Tout différent des uniformes de grande tenue montrés

plus loin, les uniformes de campagne avaient été distribués dès 1846. — 4. Sergent. Il avait droit au port de l'épée. — 5. Ce voltigeur est doté d'une carabine modèle 1841. C'est une arme à percussion dite Windsor ou Jäger Rifle, calibre .54 (13,7 mm). En l'absence d'une pochette à capsules fulminantes, le soldat les portait dans une pochette à patelette pratiquée dans sa jaquette. La baïonnette-sabre mesurait 57 centimètres de long. — 6. Les chevrons bleu foncé sur les manches indiquaient cinq ans de service. On ne les avait plus portés entre la fin de la Révolution et 1835. Le fusil est le Springfield modèle 1835, calibre .69 (17,52 mm), de loin le plus largement utilisé. — 7. Les casquettes molles de ce type existaient depuis 1839 et furent portées jusqu'en 1851. On voit ici les rabats relevés et rabattus pour les temps froids. On portait alors également un manteau droit sans insignes.

l'extérieur. Ce dernier modèle avait souvent été pris aux Anglais.

Le havresac était destiné, en principe, à transporter les effets de rechange. Mais leur rareté de plus en plus évidente au cours de la guerre permit de les placer dans la musette et les réserves alimentaires comme le matériel de cuisine vinrent occuper le havresac.

Il exista aussi un « combiné » porté à l'aide d'une seule courroie en sautoir. Il était fait en coutil léger imperméabilisé à l'aide d'une couleur à l'huile au minium. On le nomma *new-invented* (nouvellement inventé).

Un sac beaucoup plus simple était obtenu en enroulant les effets dans une couverture qu'on ligaturait avec une longue lanière. On le nommait *tumpline* et il se portait la partie la plus large de la lanière barrant horizontalement la poitrine.

La musette

Ce petit sac porté sur la hanche gauche contint tout d'abord la nourriture, puis il reçut les vêtements de rechange comme on vient de le voir.

La musette varia plus encore de style que le sac et se présenta souvent sous la forme d'une pochette de fabrication indienne.

La cartouchière

Cette pièce de l'équipement était de loin la plus importante, car elle devait contenir et garder en bon état les fragiles cartouches de papier et les soustraire aux atteintes catastrophiques de l'humidité.

Washington lui-même insista auprès du Congrès continental afin d'obtenir des cartouchières répondant aux impératifs cités ci-dessus. Une bonne cartouchière devait avoir un épais et solide couvercle, et si possible une patelette intérieure en cuir souple reposant sur le bloc de bois percé d'alvéoles qui maintenait les cartouches en position verticale.

Le nombre de cartouches variait autour d'une moyenne de 20 à 30, ce dernier chiffre représentant un poids de 3 kilos.

Le bloc de bois perforé était ordinairement amovible et retenait au fond de la poche bien ajustée une provision d'une douzaine de silex de rechange pour le chien de la platine du fusil. Parfois, ces pierres étaient entreposées dans une petite poche fixée sur le devant du boîtier.

Les silex anglais et français étaient utilisés. Les premiers se reconnaissaient à leur teinte noirâtre, les seconds présentaient une couleur grisâtre ou blonde, ces trois tons étant, en fait, ceux du silex pyromaque.

Un modèle de cartouchière oblong, conçu pour l'infanterie légère, s'attachait sur le devant du ceinturon afin de faciliter les mouvements rapides de ce corps spécial.

Un troisième type en tôle, nommé *canister* — boîte métallique —, fit son apparition en 1777. Il offrait l'apparence des boîtes à denrées de nos cuisines. Ses dimensions avaient été définitivement fixées par le ministère de la Guerre en 1778 : 16,5 cm de haut, 9,24 cm de large et 7,3 cm de profondeur, ce qui permettait de recevoir 36 cartouches en 9 couches de 4 cartouches disposées horizontalement.

Étanche à l'eau comme au feu, légère, facile à fabriquer et peu coûteuse, cette boîte devait, à l'origine, être portée par les sous-officiers comme une réserve de munitions. La rareté et la cherté croissante du cuir, matière exploitée par les impitoyables profiteurs de guerre, jointes aux qualités du *canister,* répandirent son usage comme cartouchière classique sur une vaste échelle.

On la portait en bandoulière à l'aide d'une courroie qui se glissait dans trois brides soudées sur le dessous et les côtés. Le couvercle, dont la charnière se plaçait du côté du corps, retombait de lui-même lorsque le soldat avait extrait une cartouche.

Il n'existe plus qu'un seul exemplaire connu de cet ingénieux récipient, il est conservé au musée de West Point.

La gourde

Ce récipient indispensable en tout temps exista sous de nombreuses formes, mais, fait quasi incroyable, pas toujours en quantité suffisante, ainsi que le souligne Harold L. Peterson[1], car l'impéritie, voire la plus sordide parcimonie,

1. Voir la bibliographie.

1813-1835

1-3. Officier supérieur, officier subalterne et fantassin, 1821. — 4. Le *rifleman* (tirailleur) en uniforme gris apparut en 1825 en même temps qu'un autre type de fantassin léger, vêtu, lui, comme le fantassin ordinaire, à part un plumet blanc à sommet rouge. Le shako devint cylindrique en 1832 (voir la planche suivante). — 5. Grenadier. Ce type de fantassin fut introduit en 1825.

Grades : 6. Capitaine (sur chaque bras). — 7. Lieutenant (sur chaque bras). — 8. Sergent-major et quartermaster sergeant (sur chaque bras). — 9. Sergent et musicien de première classe (sur chaque bras). — 10. Caporal (sur le bras gauche).

ACADÉMIE MILITAIRE DE WEST POINT (I)

11. 1802. — 12. 1813. — 13. 1815. — 14. 1816-1817. Le drap gris, symbole de bravoure depuis la guerre de 1812, fut désormais, dit-on, celui de l'uniforme de la fameuse école. Mais, plus prosaïquement, le choix de ce tissu avait été dicté par de vulgaires raisons d'économie. — 15. 1821-1832. — 16. 1832-1835.

6
7
1
2
3
4
5
8
9
10
11
12
13
14
15
16
L. & F. FUNCKEN

contraignit parfois six ou huit malheureux à se disputer le contenu d'une seule gourde d'un litre !

Le modèle le plus courant était fait en bois de chêne ou de cèdre et avait la forme d'un tambourin. Le bois avait la propriété de permettre une certaine évaporation grâce à laquelle le liquide restait frais.

La Milice affectionnait la gourde en forme de tonnelet, également en bois. Les récipients en tôle furent largement utilisés et même les flacons en verre épais et en faïence servirent à contenir l'indispensable liquide.

Les armes de la guerre d'Indépendance

Avant de présenter l'outil primordial du fantassin, le fusil, il n'est pas sans intérêt de passer en revue quelques armes accessoires mais néanmoins très répandues parmi les combattants.

La pique

Il est surprenant d'apprendre — et ce fut notre cas — que l'antique pique fut, au moins pendant les premiers mois de la guerre, distribuée aux volontaires démunis de fusils. On utilisa cette arme dans les sièges, aussi bien pour l'attaque que pour la défense, et les *riflemen,* dépourvus on le sait[1] de baïonnettes, s'en munirent également.

En 1777, un modèle pliant fut même conçu à l'usage des fameux « Morgan's Riflemen ».

Le tomahawk

Ce type d'arme connaissait une grande faveur depuis le début du siècle.

Arme et outil à la fois, le tomahawk fut fabriqué en une multitude de formes souvent très proches de nos hachettes modernes. Les pièces les mieux étudiées, véritables haches de guerre, pouvaient être lancées avec précision à plusieurs mètres de distance.

1. Voir page 22, « Le rifle ».

1841-1851

1. Sergent-major. Il était le seul à porter le plumet bleu ciel. — 2. Sergent. — 3. Soldat. Le shako est représenté ici tel qu'il apparaît dans le manuel de l'infanterie de l'époque. Il a une forme nettement tronconique. Les sous-officiers des plus hauts grades avaient le plumet de 30,5 cm de haut, le sergent, le caporal et le simple soldat en avaient un de 20,5 cm seulement (nous montrons les proportions pour des hommes mesurant 1,70 m). Le fusil est le Springfield modèle 1835, copié sur le modèle français de 1822 et fabriqué de 1840 à 1844. Long de 1,47 m, il est du calibre .69 (17,52 mm). — 4. Officier. — 5. West Point, 1848.

Insignes de grade : 6. Colonel. L'aigle apparaît ici pour la première fois. — 7. Capitaine. — 8. Lieutenant. — 9. Sergent-major. — 10. Quartermaster sergeant. — 11. Orderly sergeant. — 12. Sergent. — 13. Caporal. — 14. Les trois galons sur les pattes de parements étaient réservés au sergents. — 15. Les pattes à deux galons désignaient les caporaux et les soldats. Des chevrons identiques, portés « pointe en bas », firent leur apparition vers 1848, pour devenir réglementaires en 1851.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15

Le tomahawk disparut peu à peu de l'arsenal du soldat régulier, mais les miliciens, les *riflemen* et les fantassins légers le conservèrent jusqu'à la fin des hostilités.

Le couteau

Outil et arme absolument indispensable, le couteau eut toutes les formes imaginables, mais on peut le classer en trois types distincts :

1° Le modèle court, utilitaire, logé dans le fourniment du soldat, faisait office de canif pour mener à bien mille besognes, en particulier découper les calepins nécessaires à l'usage du fusil rayé.

2° Le modèle du genre poignard, aigu et à deux tranchants, beaucoup plus rare, provenait de la panoplie des citadins.

3° Le modèle lourd et large, à un seul tranchant, de chasse, de combat ou à scalper, était extrêmement prisé. Il remplit son horrible fonction aux mains des farouches *rangers* et *raiders,* lors de leurs coups de main.

L'épée et le sabre

Il existait également une panoplie très variée de ces deux armes. Le sabre d'infanterie qui nous intéresse ici était représenté par des modèles britanniques ou français, mais on en monta beaucoup à partir de lames disponibles, en y adaptant une poignée et une garde sommairement façonnées.

Le fusil

Dès 1774, des « comités de sécurité » avaient cherché à rassembler les fusils nécessaires à l'insurrection. Les stocks constitués à Concord et dont il a été question plus haut[1], avaient été pris aux troupes anglaises du fort William and Mary de Portsmouth.

En 1775, le fort Ticonderoga, regorgeant d'armes et de munitions, fut le second objectif choisi qu'attaquèrent par

1. Voir page 18, « Les minutemen et la Milice ».

1851-1858

1. Soldat, 1851-1854. Le bleu de Saxe se transformera en bleu ciel plus clair en 1852 (voir la fig. 3). — 2. *Rifleman*, 1851-1854. Durant cette période de 1851 à 1858, les pantalons avaient une fine rayure à la couleur de l'arme, de la même épaisseur pour tous, du simple soldat au colonel. — 3. Premier sergent avec l'habit « à la chasseur » de style français, 1855-1858. Le bandeau de la couleur distinctive est remplacé par un simple passepoil. — 4 et 5. Officiers. Le premier est un officier général, reconnaissable à son insigne de shako et à sa ceinture-écharpe chamois. — 6. Emblème du shako.

ACADÉMIE MILITAIRE
DE WEST POINT (II)

7. 1858. — 8. Adjudant, 1888. — 9. Adjudant, 1902-1907. C'est l'uniforme encore porté de nos jours, peut-être le plus réussi de tous avec celui de Saint-Cyr.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
L. & F. FUNCKEN

surprise les fameux « Green Mountain Boys ». L'opération réussit et, joint à celui capturé à Crown Point, le butin permit d'armer convenablement les premières troupes organisées.

Le Congrès continental fixa la même année les normes d'après lesquelles devraient être fabriqués les premiers mousquets américains. On les nomma « Committee of Safety Muskets ».

Basé sur le modèle anglais, le nouveau fusil avait un canon à âme lisse de 19,05 mm de calibre, long de 1,11 m. Il était doté d'une baguette en fer et d'une baïonnette de 45,7 cm. Son prix fut fixé à trois livres.

Les comités de sécurité des différentes colonies définirent leurs propres normes, dictées par les circonstances. On importa des canons de fusil et des batteries là où manquaient les forgerons armuriers. Il en résultat une quantité de modèles qui différaient par l'un ou l'autre détail[1]. On exécuta aussi des copies pures et simples du Brown Bess britannique et du Charleville français; dûment marquées par l'arsenal ou l'armurier, elles peuvent être assimilées à de véritables Committee of Safety Muskets.

L'usure, le manque de pièces de rechange, l'abandon en faveur de fusils français arrivés plus tard, la liquidation enfin, après la victoire, des stocks d'armes déclassées, tout cela fit disparaître presque totalement le mousquet américain. Bien rares sont aujourd'hui les heureux possesseurs d'un authentique survivant de cette époque héroïque.

Le fusil français

Dès le début des hostilités, les vieux modèles pris aux Français au cours des guerres coloniales furent ôtés des râteliers en même temps que les *fowlers*[2] semi-militaires des miliciens.

Les armes françaises, jusqu'au modèle 1754 inclus, avaient toutes la même longueur — 1,59 m — et le même calibre : 17,5 mm.

Les fusils importés à partir de 1776 appartenaient principalement au modèle 1766, dit 1763 « léger » par opposi-

1. Plus de deux cents armuriers du Massachusetts, de Rhode Island, du Maryland et de Pennsylvanie fabriquèrent des mousquets dont le calibre variait de .72 à .80 (18,2 à 20,3 mm).
2. Fusils de chasse. De *fowling*, chasse aux oiseaux.

ARMÉE NORDISTE, GRADES (I)

1 : a. Lieutenant général; b. major général. La tunique comporte deux rangées de boutons disposés par trois groupes de trois. La ceinture-écharpe des officiers généraux était en soie chamois. L'épée montrée ici était commune aux officiers généraux. — 2. Brigadier général. Les boutons sont disposés sur deux rangées, en quatre paires. — 3 : a. Colonel; b. lieutenant-colonel; c. major. Les deux rangs comportent chacun sept boutons régulièrement espacés. d. Médaillon de l'épaulette. L'épée représentée était commune aux trois grades. — 4 : a. Capitaine; b. premier lieutenant; c. second lieutenant. Un seul rang de neuf boutons régulièrement espacés. La ceinture-écharpe des officiers supérieurs et subalternes était en soie cramoisie. — 5. Chirurgien-major du service de santé. a. Épaulette; b. chapeau du corps de santé dit « Medical Staff »; c. insigne des épaulettes. — 6. Patte d'épaule de medical cadet.

7. Chapeau Hardee des officiers généraux. Le cordon est or. Trois plumes. — 8. Insigne des généraux (U.S : United States, États-Unis). — 9. Chapeau Hardee des officiers avec le cordon noir et or. Trois plumes pour les officiers supérieurs, deux pour le major et les lieutenants. — 10. Insigne brodé des officiers. Le fond bleu, à la couleur de l'arme, était facultatif, l'infanterie étant déjà désignée par l'insigne. — 11. Insigne en métal doré des officiers d'infanterie. — 12. Képi « à la française » des officiers. — 13. Détail du cordon des officiers supérieurs (à gauche) et subalternes (à droite). — 14. Galons portés sur le manteau des officiers, du lieutenant général au lieutenant en second.

Le pantalon bleu clair fut admis en 1861 excepté pour les officiers généraux, lesquels continuèrent à porter l'ancien pantalon bleu foncé. Les officiers attachés à l'état-major avaient sur le pantalon un galon doré de la même épaisseur — 1/8 de pouce : 3,175 mm — que le galon des officiers, du colonel au lieutenant en second.

a
b
2
8
7
11
10
12
1
9
13
d
a
a
a
b
b
b
6
c
3
c
4
c
5
L. & F. FUNCKEN
14

tion au véritable 1763 « pesant ». Mais on trouvait aussi de vieux modèles étrangers, dont certains avaient été achetés à bas prix en Belgique par les trafiquants.

Le fusil anglais

Affectueusement surnommé Brown Bess — Lisette la brune —, le fusil standard britannique se distinguait du fusil français par les viroles dans lesquelles coulissait sa baguette, en cuivre comme sa garniture.

La précision n'était pas la qualité la plus marquante de cette arme, mais ce défaut apparent n'avait jamais eu la moindre incidence sur le déroulement des batailles innombrables livrées par l'Angleterre depuis le début du XVIIIe siècle.

L'infanterie tirait ses salves successives au rythme de cinq ou six à la minute depuis la glorieuse époque de Marlborough, lequel — peu de généraux peuvent en dire autant — n'avait jamais perdu une seule bataille. Certes, la géniale stratégie du « Bel Anglais »[1] y était pour beaucoup, mais la « brune Lise » et ses décharges meurtrières jusqu'au-delà de 70 mètres représentaient une puissance de feu de 10.000 balles à la minute pour 2.000 hommes[2].

Le soldat anglais ne visait pas à proprement parler et la petite protubérance au bout du canon de son arme n'était pas une mire mais un simple arrêt pour la douille de sa baïonnette. On chargeait, épaulait et braquait le Brown Bess « dans la direction générale » de l'ennemi. Comme on dit dans le langage populaire, on tirait dans le tas.

Les batailles classiques, livrées en rangs serrés, se prêtaient particulièrement à ces fusillades systématiques dont il est clair que le plus rapide devait forcément sortir vainqueur. C'est le souci de rapidité qui explique que le Brown Bess, avec un calibre de .75 (19 mm)[3], ne recevait qu'une balle de .71 (18 mm), voire même de 17,8 mm[4].

1. Surnom donné au jeune Churchill lors de ses débuts dans l'armée française (voir le tome Ier de la *Guerre en dentelle*).
2. Le silex pouvait servir entre 20 et 30 fois en usant successivement ses quatre arêtes vives, avec une moyenne d'un raté sur trente.
3. Calibre approximatif, pouvant approcher de .76, c'est-à-dire 76/100 d'*inch* (pouce). La conversion d'un calibre anglais s'opère en multipliant l'équivalent métrique d'un centième d'*inch* par le calibre donné : 0,254 mm x 76 = 19,304 mm.
4. Aujourd'hui, des « soldats révolutionnaires » du « New York Ranger Battalion » comme Neal Trubowitz tirent des balles de .69 (17,5 mm) avec des armes de calibre .75 très précises jusqu'à 50 mètres (*Campaigns*, n° 20).

ARMÉE NORDISTE, GRADES (II)

1. Regimental quartermaster sergeant. Le pantalon bleu foncé sera abandonné à partir de décembre 1861 et remplacé par le pantalon bleu ciel. L'épée est du modèle réservé aux sous-officiers. (La fig. 3 de la planche suivante montre un modèle doté d'un porte-baïonnette.) — 2. Company quartermaster sergeant. Quoique non officiel avant 1866, ce grade exista dès 1864. — 2a. Épaulette des fig. 1 à 5 et 8.— 3. Sergent-major. — 4. Ordnance sergeant. — 5. Premier sergent. — 6. Sergent. L'épée pouvait être portée sans baudrier. — 6a. Épaulette de sergent. — 7. Caporal. — 7a. Épaulette de caporal et de simple soldat. Le croissant est légèrement plus petit. — 8. Infirmier. — 9. Simple soldat. — 10. Vareuse de campagne. Elle remplacera presque aussitôt l'étroite et inconfortable tunique ci-contre. On la nommait *sackcoat*.

11. Plaque-agrafe. — 12. Insigne de l'infanterie avec le numéro désignant le régiment. — 13. Chapeau des sous-officiers et soldats. À son apparition en 1855 dans la cavalerie et après son extension à toute l'armée en 1858, le *Hardee* comportait une cordelière destinée à être nouée sur le côté, mais en fait, on la noua toujours sur le devant. — 14. Képi. C'est la lettre indiquant la compagnie qui fut d'abord portée réglementairement, puis apparut le numéro du régiment et ensuite l'insigne de l'arme. — 15. Chapeau d'infirmier avec son cordon particulier mêlé de vert et de chamois. — 16. Mode de fixation de l'épaulette par bouton-tourniquet (a).

2a
11
1
2
3
4
12
6a
7a
5
6
7
8
13
9
10
14
15
a
16
a
L. & F. Funcken

Pas question ici du *patching* laborieux que nous avons décrit à propos des *riflemen*, puisque l'arme n'était pas rayée. On pouvait certes utiliser un projectile « serré », très proche du calibre du fusil, et obtenir un tir précis jusqu'à 120 mètres, mais l'encrassement était tel que les résidus de poudre carbonisée rendaient l'arme inutilisable après quelques coups.

La baguette destinée à tasser la balle sur la charge au fond du canon, d'abord en bois de noyer, apparut en fer à partir de 1726 pour devenir standard vers 1750.

La garniture, nommée *furniture* en anglais, comprenait le pontet, la plaque de couche, les viroles, etc. On la fabriqua d'abord indifféremment en fer ou en cuivre, puis exclusivement dans ce dernier métal.

Le tout premier modèle présenté à Marlborough se nommait « Her Majesty Musket » (l'adjectif possessif féminin désignant la reine Anne), ou moins pompeusement « Tower Musket » d'après la marque de l'arsenal de la Tour de Londres, estampée sur sa platine selon un usage qui se perpétuera jusqu'au XIXe siècle. Quant au surnom de Brown Bess, il se répandit dès la distribution en masse, dans les premières années du XVIIIe siècle.

Si l'identification de ce fusil est aisée, sa datation l'est infiniment moins. Marquée du même monogramme GR (Georgius Rex) de 1714 à 1830, sous les règnes de quatre George successifs, la platine n'indiqua qu'exceptionnellement l'époque du seul George II (1727-1760). Le millésime, rarement apposé, disparut d'ailleurs à partir de 1764 afin de ne pas trahir l'âge des platines en stock et de ne pas compromettre leur montage sur les fusils produits ultérieurement !

La production du Brown Bess étant estimée entre huit et dix millions d'exemplaires, il n'est pas étonnant de le voir figurer par milliers dans les collections particulières.

À la fin du XVIIIe siècle, quelques officiers tentèrent successivement — et anonymement — de discréditer cette arme fruste et de la faire remplacer par un fusil rayé. Toujours ils se heurtèrent au problème du prix, mais surtout au vieil argument de la rapidité du tir et du volume de mitraille tout à fait satisfaisant pour les abattoirs qu'étaient les champs de bataille du temps. « Brown Bess » poursuivit sa carrière au-delà de 1850.

GUERRE DE SÉCESSION,
LE SOLDAT NORDISTE

1. Simple soldat. Le galon oblique sur les poignets indique ici cinq années de service ; en rouge il indiqua ensuite une année de guerre. Le pantalon bleu foncé devait être bientôt supplanté par le pantalon bleu ciel (voir les deux planches précédentes). Le fusil est le Springfield modèle 1861, principale arme nordiste dès 1863, avec le fusil Enfield importé. — 2. Caporal. — 3. Premier sergent. Il porte l'épée accordée aux sous-officiers (ici modèle avec porte-baïonnette) et la plaque de ceinturon rectangulaire ornée de l'aigle. — 4. Soldat en petite tenue avec le képi introduit en 1858, qui supplantera le lourd chapeau de feutre. — 5. Plaque de banderole porte-giberne. — 6. Plaque de ceinturon des sergents. La devise et les étoiles pouvaient être argentées mais les exemples sont rares.

Dans le fond, le Capitole de Washington dont le célèbre dôme n'était pas encore achevé en 1861.

5
6
1
2
3
4

De nombreuses consœurs, raccourcies, allégées et de calibres différents, furent acquises par des particuliers et des officiers chez des armuriers de grande classe. Elles constituent une « famille collatérale » très particulière, assez éloignée de l'outil des humbles troupiers.

La carabine Ferguson

Le 2 décembre 1776, un officier écossais de trente-deux ans, le major Patrick Ferguson du 2e bataillon du 71e régiment des « Fraser's Highlanders », déposait sous le no 1139 un modèle perfectionné de carabine se chargeant par la culasse.

Sans prétendre être révolutionnaire, la nouvelle arme offrait néanmoins d'énormes avantages sur ses concurrentes, ainsi que le montrent nos schémas, lesquels nous dispensent de descriptions laborieuses.

Ferguson, ancien élève de l'Académie royale militaire de Woolwich, avait servi dans les fameux « Scots Greys » puis aux Indes, dans l'infanterie. Il y avait été frappé par la maigreur des progrès réalisés dans le domaine du fusil d'infanterie, lourd, imprécis et de portée médiocre.

Eut-il la possibilité d'examiner l'invention du Français La Chaumette, dont le fusil devait, selon son créateur, interdire toute guerre tant était effrayante son efficacité ? Nul ne le sait, mais par contre Ferguson connaissait sûrement les prototypes déjà anciens de Wimore, de Warsop (1720) et de Hadley et Foster, pionniers anglais du chargement par la culasse.

Sans fortune, Ferguson réussit à financer un premier spécimen qu'il obtint de présenter devant une assemblée de hauts fonctionnaires du ministère de la Guerre et d'officiers généraux.

L'Écossais fit une étonnante démonstration : il cribla pendant plusieurs minutes une cible placée à trois cents mètres, au rythme de quatre coups à la minute, puis six, sept et même huit coups. Le jeune officier démontra ensuite la possibilité de tirer quatre balles à la minute en marchant et il termina en touchant le centre d'une cible couchée presque à l'horizontale, à cent mètres ! Il faut toutefois préciser que Ferguson était connu comme un des meilleurs tireurs du temps.

GUERRE DE SÉCESSION, OFFICIERS D'INFANTERIE (I)

1. Général en tenue de gala avec le bicorne dit « chapeau de bras », rarement porté. Pour la disposition des boutons, voir p. 65, fig. 1. Les broderies du col et des poignets, ainsi que la bande dorée du pantalon, sont des fantaisies que seul un général en chef pouvait se permettre. — 2. Brigadier général en grande tenue avec le chapeau dit *Hardee, Kossuth* ou *Jeff Davis*. (Voir p. 65, fig. 2.) — 3. Colonel avec le *Hardee* et la plaque-agrafe rectangulaire. (Voir p. 65, fig. 3.) — 4. Capitaine avec le chapeau du type *Burnside* à fond bas et à plaque-agrafe ovale. (Voir p. 65, fig. 4.) — 5. Lieutenant. (Voir p. 65, fig. 4.) — 6 et 7. Officiers en manteau à rotonde amovible.

1
2
3
4
5
6
7

Le roi George III fut tellement impressionné qu'il envoya le major en Amérique, auprès du commandant en chef des troupes britanniques, sir William Howe, afin d'organiser et de commander un corps spécial de tireurs d'élite. Deux cents Ferguson fabriqués sans délai mais avec le plus grand soin partirent pour le Nouveau Monde.

Ferguson sélectionna une centaine de compatriotes et de miliciens loyalistes particulièrement adroits, dont les exploits ne se firent pas attendre. On leur doit pour une large part les victoires de la Brandywine, de Chads Ford et de Philadelphie.

C'est la balle d'un *rifleman* adverse qui mit un terme provisoire aux performances du redoutable corps, en fracassant le coude droit de son chef.

Après une longue convalescence et privé de l'usage de son bras droit (certains auteurs le disent amputé), Ferguson reprit ses activités guerrières, plus que jamais animé, dévoré pourrait-on dire, d'une haine farouche envers les Whigs rebelles. Son ancienne troupe avait été dispersée par le commandement anglais, hostile à ces « commandos » avant la lettre dont les succès étaient par trop voyants, et le bouillant Écossais retrouva ses chères carabines remisées sans précaution dans une cave new-yorkaise ! Ayant récupéré une quarantaine de pièces encore utilisables et reçu une centaine de nouvelles armes d'Angleterre, il reforma une troupe de 500 miliciens et de 600 tireurs d'élite loyalistes, les « American Volunteers », dont 130, armés de la fameuse carabine, constituèrent une sorte de garde à sa dévotion.

Pendant l'année 1779, Ferguson ravagea les Carolines. Massacrant aussi bien des insurgés surpris dans leur sommeil que faisant pendre des soldats sans uniforme sous prétexte qu'ils étaient des espions, il mérita le surnom de Boucher des Carolines.

La petite histoire veut qu'un jour le féroce Écossais ait eu Washington à sa portée mais que la tenue modeste et l'absence d'escorte abusèrent Ferguson. Il écrivit par la suite[1] qu'il n'avait pas voulu abattre un homme sans défense, le code du chasseur interdisant de tirer un *sitting grouse* — un coq de bruyère posé. Cette attitude chevaleresque est plausible, d'autant plus que l'incident se situe

1. Lettre conservée aux Public Records (Archives nationales) de Londres.

GUERRE DE SÉCESSION, OFFICIERS D'INFANTERIE (II)

Cette planche montre la métamorphose opérée en moins de deux ans de guerre, par rapport aux uniformes de la planche précédente.

1. Capitaine avec le pantalon bleu ciel autorisé en 1861. Le déboutonnage partiel de la tunique était une mode très répandue (cf. planche précédente, fig. 4). — 2. Devant sa tente, un major général porte sa tunique déboutonnée en partie afin de former des revers à la façon des uniformes de la marine. — 3. Exception qui confirme la règle, ce jeune lieutenant en second est resté fidèle au *Hardee*. Il est vrai qu'il appartient à l'une des plus fameuses unités de la guerre de Sécession, « The Black Hat Brigade » (la Brigade au chapeau noir) dont l'ancien chapeau constituait la principale distinctive (voir p. 101, fig. 1). — 4. Lieutenant général. À part les pattes d'épaules et le cordon du chapeau, la ligne est résolument civile. Ulysses S. Grant et maints autres officiers généraux affectionnèrent ces entorses aux ordonnances. Leurs inférieurs s'empressèrent de les imiter, tout au moins en campagne. — 5. Premier lieutenant. — 6. Brigadier général. — 7. Monture d'un officier supérieur, avec la selle McClellan. — 8. Monture d'un officier général du grade de major général.

1
2
3
4
5
6
7
8
L. & F. FUNCKEN

avant la blessure de Ferguson et les répercussions qu'elle eut sur son comportement.

En 1780, le major, placé en couverture sur le flanc de l'armée de Burgoyne, décida témérairement de lancer une expédition contre un centre de rassemblement rebelle dans les montagnes de la frontière commune des Carolines.

Grisés par leurs succès et négligeant toute précaution, les « American Volunteers » se firent surprendre à l'aube du 7 octobre par plusieurs centaines de *riflemen* décidés. Ce qui fut nommé la bataille de King's Mountain se limita à une fusillade furieuse dans laquelle les fameux Kentucky démontrèrent leur redoutable précision : 388 loyalistes furent mis hors de combat en moins d'une heure et nombre d'entre eux tombèrent, foudroyés d'une balle entre les yeux. Ferguson eut sans doute droit à un « traitement spécial », car on le retrouva percé de huit balles !

Privée de son ardent promoteur, la fameuse carabine fut délaissée et disparut. Aujourd'hui, une douzaine de Ferguson font l'orgueil de quelques collectionneurs privilégiés.

MILICES NORDISTES (I)

1. « 1st Rhode Island Volunteers ». — 2. « 2nd Rhode Island Volunteers ». — 3. Officier de la « 22nd New York Militia » dite « Union Greys », organisée par les banques et les compagnies d'assurances. L'uniforme original, justifiant le surnom, était gris, avec le col et les parements rouges. D'allure trop « sudiste », on le transforma par le port de la tunique standard des fédérés. — 4. Officier d'une milice de New York, d'après une peinture du temps. — 5. Soldat, idem. — 6-8 « 7th New York State Militia », « 7th Regiment New York », « National Guard » depuis 1847, surnommé « Old Greybacks » (Vieux Dos gris). Ce corps fameux entre tous se porta au secours de Washington menacée un instant par l'offensive sudiste, mais « le régiment qui sauva Washington » ne combattit pas une seule fois. Il fournit cependant des centaines d'officiers et de sous-officiers distingués aux forces armées fédérales. Le fusil est le Springfield 1855 à amorçoir Maynard à rouleau (voir p. 105, fig. 21). Le numéro de la compagnie était porté sur le képi et écrit en lettres sur la boucle de ceinturon, sous le N G (National Guard).

Le soldat loyaliste

Très mal connus et pratiquement ignorés dans les pays du vieux continent, les loyalistes du parti tory se manifestèrent dès les premières actions des révolutionnaires du parti whig.

Il serait plus juste de dire qu'ils apparurent surtout comme les pitoyables victimes de la populace qui, sous prétexte de saisir chez « ces traîtres » les armes qu'ils cachaient, en profita pour voler l'argent et les objets précieux. Des « épurateurs » d'un genre particulier, dont les pays libérés à la fin de la dernière guerre mondiale ont connu les tristes exploits, traquèrent le loyaliste comme on traquait le renard. Couverts par l'immunité des défenseurs de la « cause des patriotes », ils vengeaient de vieilles querelles ou assouvissaient d'anciennes rancœurs.

Seules quelques villes comme New York et Charleston, reprises en main par l'autorité royale, permirent au « parti anglais » de survivre. Ailleurs, les loyalistes qui n'avaient

1
2
3
4
5
6
7
8
L. & F. FUNCKEN

pas « retourné leur veste » pour épurer leurs amis de la veille n'eurent d'autre ressource que la fuite.

De tels incidents ne pouvaient avoir qu'une regrettable répercussion sur l'attitude des loyalistes enrôlés dans les forces contre-révolutionnaires. Whigs et Tories se vouèrent une haine mortelle et leurs affrontements furent d'une violence extrême sur les champs de bataille, où les cruautés envers les prisonniers rejoignirent souvent la pire des barbaries.

De grandes familles, telles que les De Lancey et les Murray, financèrent de leurs propres deniers des formations militaires actives et puissantes qui, unies aux milices organisées avant la Révolution, composèrent une force de près de 60.000 hommes.

Les troupes loyalistes se subdivisaient en trois catégories distinctes :

1° la Milice, qui servait sur son territoire d'origine;
2° les « Provincial Units », calquées sur les régiments britanniques;
3° les *rangers,* spécialisés dans les combats en forêt et les attaques surprises.

Le plus célèbre corps loyaliste fut sans doute celui des « Queen's Rangers », que nous avons pour cette raison joint aux « American Volunteers » de Ferguson dans nos illustrations.

Le fusil des loyalistes consista avant tout en modèles Brown Bess des types les plus anciens.

L'uniforme

Au début, la Milice arbora une brindille de sapin vert au chapeau ou la cocarde rouge du parti tory pour se distinguer des miliciens adverses avec leur cocarde en papier blanc, mais la traditionnelle cocarde noire ne disparut pas pour autant, et l'on se contenta parfois d'un brassard blanc.

Les unités provinciales bénéficièrent de plus d'attention que la Milice. Elles reçurent des habits verts à revers et parements de couleurs variées : blanc, bleu ou rouge, complétées ensuite par le noir, l'orange et le chamois.

MILICES NORDISTES (II)

1. « 4th New Hampshire Regiment ». Le casque colonial dit *pit-helmet* n'était pas une rareté au début de la guerre : plusieurs régiments en furent pourvus. — 2. Fantassin indien. L'uniforme était souvent complètement absent. — 3. « 54th Massachusetts Volunteers ». Ce fut le premier corps composé de Noirs utilisé par les nordistes en 1863. — 4. « 4th Michigan Volunteers ». À l'instar de beaucoup d'autres unités de volontaires, les officiers portaient l'uniforme réglementaire de l'U.S. Army. — 5 et 6. « Bucktails » (Queues de daim) pennsylvaniens, tireurs réputés dotés d'excellents fusils. Ces volontaires du 42e régiment de volontaires de Pennsylvanie étaient plus communément désignés comme « 13th Pennsylvania Reserve ». Licenciés en 1864, les « Bucktails » se rengagèrent dans les 190e et 191e régiments de la « Veteran Reserve Brigade ». Le corps fut parfois appelé « 1st Pennsylvania Rifles » ou encore « Kane Rifle Regiment ». — 7. « 1st Massachusetts Militia ». — 8. « 2nd New Hampshire Volunteers ». Ils étaient les seuls à porter les retroussis d'une époque révolue. — 9. « 83rd Pennsylvania Volunteers » ou « The Erie Regiment ». L'uniforme d'infanterie légère importé de France était généralement trop petit pour les grands gaillards auxquels le gouvernement des États-Unis l'avait offert comme une faveur.

1
2
3
4
5
6
7
8
9

En 1778, le drap rouge se substitua au drap vert et les régiments des « Provincial Units » ne se distinguèrent plus des régiments anglais que par les galons particuliers des boutonnières, dont on ne connaît malheureusement pas le moindre détail[1].

Le recrutement ne donna jamais que de maigres résultats. Les 10.000 uniformes expédiés au printemps 1778 ne tentèrent que 3.000 amateurs, les 10.000 uniformes rouges arrivés ensuite suffirent amplement à vêtir les 8.000 volontaires rameutés entre 1776 et 1779. Les réformes apportées à l'enrôlement n'eurent que peu d'écho et les régiments « réguliers » provinciaux ne rassemblèrent jamais plus de 10.000 hommes, en dépit de primes alléchantes assorties de dons de terrains de cinquante acres — plus de vingt hectares[2].

C'est de justesse que les autorités parvinrent à combler les pertes au combat ou par désertion, en pardonnant aux fugitifs repentis et en tentant les rebelles par une prime d'engagement supérieure à la moitié de la solde annuelle du soldat loyaliste régulier !

Le soldat britannique

En 1775, l'infanterie anglaise comprenait 73 régiments, dont les trois fameux « Foot Guards » appartenant à la maison du roi.

Des régiments de ligne numérotés de 1 à 70, seuls les suivants restèrent en Grande-Bretagne : 11e, 12e, 13e, 25e, 32e, 36e, 39e, 41e, 48e, 51e, 56e, 58e, 61e, 66e, 67e, 68e et 69e.

En 1775, un nouveau régiment, le 71e, fut levé sous le nom de « Fraser's Highlanders ». On ne doit pas le confondre avec un autre régiment écossais, le *vieux* « Fraser's Highlanders », 78e de 1757 à 1763 et devenu célèbre au cours de la guerre franco-indienne.

Le 71e, détail peu connu, arborait fièrement un signe de reconnaissance et de défi à l'intention des révolutionnaires

1. Chaque régiment anglais avait, rappelons-le, un galon particulier, orné de raies de formes et de couleurs variées.
2. Voir P. Katcher dans la bibliographie.

MILICES NORDISTES (III)

1-3. « 39th New York Volunteers Infantry Regiment » dit « Garibaldi Guards ». Il portait un uniforme semblable à celui des bersagliers italiens. Outre les deux drapeaux réglementaires, le régiment possédait un troisième emblème particulier (fig. 2). L'arme de la fig. 3 est une carabine modèle 1841 dite Mississippi ou Jaeger Rifle, avec son sabre-baïonnette. — 4-7. « 79th New York Volunteers » dit « 79th Cameron Highlanders ». Leur brillant uniforme disparut très vite avec l'entrée en guerre, ainsi que ceux de presque tous les autres volontaires, mais le bonnet écossais, le *glengarry* hâtivement fourni par les familles des survivants, coiffa les vainqueurs à leur retour à New York (fig. 7). Le 4 est en grande tenue, le 5 en tenue de service. — 8. Détail du tartan Cameron of Erracht emprunté au véritable 79e régiment écossais des Cameron Highlanders, aujourd'hui « Queen's Own Highlanders » après l'amalgame avec les Seaforth Highlanders en 1961.

1

2

3

4

5

6

7

8

qu'il avait très vite affrontés : le *red hackle* — plumet rouge. On croit souvent que ce plumet était réservé à la « Black Watch » (42e régiment), qui ne le recevra qu'en 1795.

En 1778, 12 régiments numérotés de 72 à 83 permirent l'envoi en Amérique des 74e, 76e, 80e et 82e (ces trois derniers écossais), que rejoignit en 1779 un 84e régiment, celui des « Royal Highland Emigrants ».

Des corps supplémentaires levés par la suite, seul le 105e régiment des « Volunteers of Ireland » alla renforcer les troupes d'Amérique.

Un régiment se composait en général de 10 compagnies dont une d'élite — de grenadiers — et une autre d'infanterie légère, ce qui donnait un total d'environ 500 hommes[1].

L'uniforme

Le célèbre habit rouge à revers et à parements de couleur distinctive variée portait comme marque supplémentaire des galons propres à chaque régiment. Le lecteur comprendra que leur représentation était impossible dans le cadre de ce volume, mais il en trouvera la plus grande partie dans le tome Ier de notre *Guerre en dentelle*[2].

MILICES NORDISTES (IV)

1, 2 et 4. « Ellsworth's Zouave Cadets » dits aussi « Chicago Zouave Cadets » et « Chicago Zouaves ». Ils composaient la compagnie D (4e) du 19e régiment de l'Illinois. À l'ouverture des hostilités, ils formèrent les compagnies A et K (1re et 11e) du même régiment. — 3. Sergent du « 14th New York State Militia ». La veste se boutonnait par le bordé rouge et simulait une veste de zouave bleue avec un gilet rouge. On bouclait alors le ceinturon par-dessus. — 5. 11e régiment des « New York Volunteers » ou « 1st Fire Zouaves », dit aussi « Ellsworth's Zouaves », levé par Ephraïm Elmer Ellsworth (cf. fig. 1, 2, 4 et 6) qui sera tué à l'âge de 24 ans, en 1861, acquérant le triste privilège d'être le premier officier nordiste mort au champ d'honneur. — 6. 44e régiment des volontaires de New York dit « Ellsworth's Avengers ». Ces « Vengeurs d'Ellsworth » ne recrutaient que des hommes de 1,75 m au moins. L'uniforme réglementaire nordiste fut utilisé dès l'usure de la première tenue. Officiers et sous-officiers ne portèrent jamais que l'uniforme régulier de l'U.S. Army.

Le guerrier indien

Quelques précieuses aquarelles et peintures exécutées dès l'époque des premières explorations nous permettent de nous faire une idée du guerrier Peau-Rouge du XVIIIe siècle.

Il présentait un aspect particulièrement effrayant et sauvage avec sa tête hérissée d'une crête de crins rouges aux ornements barbares et son corps entièrement couvert de tatouages compliqués à base de damiers et de triangles. L'effet fut encore plus saisissant lorsque l'Indien remplaça

1. Plus tard, les 12 compagnies d'un régiment rassemblèrent 800 hommes dont plus de 30 officiers, 72 sous-officiers, 2 fifres et 24 tambours.
2. Jusqu'au 70e régiment. Pour les suivants, voir P. Katcher et J. Mollo dans la bibliographie.

INAUGURATED!
IS THREATENED!
REEMEN
RALLY
1
2
3
4
5
6
L. & F. FUNCKEN

le tatouage, sans doute fort ancien, par l'usage de peintures de couleurs vives dont il se bariola pour ses expéditions guerrières.

Il portait fréquemment de longues jambières confectionnées en peau souple et teintes dans des tons variés, qui semblaient coller à la jambe par leur seule élasticité. En réalité, elles étaient retenues par des espèces de jarretières longues et étroites s'attachant à la taille, comme le montrent les aquarelles de l'un des compagnons de Cavelier de La Salle. La plupart des représentations ultérieures négligent ce détail.

À côté de la célèbre crête existaient d'innombrables autres types de coiffures, qui allaient des cheveux longs et nattés à la coupe courte avec un toupet ou une mèche frontale. Les plumes, largement utilisées, servaient parfois à confectionner des coiffures proches de celles des Peaux-Rouges de la conquête de l'Ouest, popularisés par le cinéma.

Deux mythes absolument opposés, celui du « noble Indien » et celui du « sauvage sanguinaire », surgissent et s'affrontent dans nos esprits encombrés par un énorme fatras littéraire et cinématographique. Le Peau-Rouge, après avoir été le « vilain », est devenu depuis quelques années un être d'exception dont la sagesse le dispute à l'idéal le plus élevé. La vérité réside entre ces deux concepts sommaires, exactement comme pour le Visage pâle du « siècle des lumières » qui, dans son rôle d'envahisseur, fit preuve d'une capacité de cruauté sans égale.

À l'inverse de l'homme blanc, le Peau-Rouge pratiquait rarement la guerre dans un but de conquête, mais bien comme le loisir suprême. Les jeux pacifiques n'étaient-ils pas appelés chez lui « les petits frères de la guerre » ?

Cette guerre était régie par un code précis, comparable à celui de nos preux chevaliers, et, curieusement, certains « coups »[1] inoffensifs comptaient autant qu'un coup mortel.

Le scalp ou tout autre échantillon prélevé sur le vaincu étaient des trophées évidents... que les fringants hussards hongrois n'auraient pas dédaignés, eux qui collectionnaient

1. La langue anglaise a emprunté au français ce « coup » dans son sens d'acte décisif, audacieux.

MILICES NORDISTES (V), ZOUAVES

1. Sous-officier du « 5th New York Volunteers Infantry » dit « Duryée's Zouaves » et « National Zouaves ». Il a revêtu sa pèlerine. — 2. Officier, idem. Il a les traits d'Abram Duryée. — 3. Soldat, idem. Le soldat et le sous-officier portaient parfois la culotte bleu ciel, de même que la ceinture rouge bordée de bleu clair. — 4. Officier du « 9th New York Volunteers » dit « Hawkins's Zouaves ». — 5. Soldat, idem. — 6. Sergent du « 11th Indiana Volunteers » dit « Wallace's Zouaves ». En 1861, la veste devint noire avec le décor style zouave rouge, et le pantalon fut celui de l'infanterie. Leur chef, Lew Wallace, allait plus tard écrire le célèbre *Ben Hur* (1880). — 7. « 69th New York Regiment » dit « Meager's Zouaves ». Le fez rouge à gland bleu était aussi porté. — 8. Sergent du « 10th New York Volunteers » dit « National Zouaves ». Le fez était rouge à gland bleu foncé. — 9. « 95th Pennsylvania Regiment » dit « Gosline's Zouaves ». — 10. Officier du « 114th Pennsylvania Infantry » dit « Collis's Zouaves » et Zouaves d'Afrique. — 11. Soldat, idem. — 12. « 140th New York Regiment ». — 13. « 155th Pennsylvania Infantry ». Ce régiment fut vêtu en zouave en 1864 seulement.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13

les têtes et, frappante similitude, ajoutaient une plume à leur bonnet pour chaque ennemi vaincu !

Nulle explication satisfaisante n'a, par contre, jamais été apportée au sujet de l'abominable pratique de la torture, cette ultime provocation au courage, pratiquée par des « braves » à l'encontre d'un « brave » capturé.

Lorsque la Révolution éclata, les colons loyalistes poussèrent les Indiens à combattre les rebelles. Les avant-postes du Nord et de l'Ouest furent assaillis par des hordes hurlantes armées de fusils, auxquelles une prime avait été offerte pour chaque scalp pris sur un Blanc.

Le résultat escompté ne fut jamais atteint, à part le massacre de fermiers isolés, mais au contraire l'apparition des guerriers rouges incita plus d'une garnison à résister farouchement plutôt que de tomber vivante aux mains de ces impitoyables combattants.

A l'ouest, le jeune George Rogers Clark et ses *riflemen* parvinrent à ramener la sécurité sur le Mississippi et l'Ohio. Au nord, sur la rivière Mohawk, la colonne de secours du brigadier général Nicholas Herkimer, partie vers le fort Stanwix assiégé, fut surprise dans une embuscade. Les Américains livrèrent à Oriskany un combat au corps à corps d'une telle détermination que les Indiens n'osèrent plus jamais affronter les « Yinglees »[1] en bataille rangée.

Mieux encore, la seule nouvelle de l'arrivée imminente d'une deuxième colonne de Continentaux « aussi nombreux que les feuilles des arbres » fit s'enfuir tous les auxiliaires indiens des Anglais et le fort Stanwix ne fut plus inquiété.

Par la suite, le général anglais Burgoyne, gentleman accompli, réclama des Indiens une conduite plus digne de celle d'un soldat, mais la chasse au scalp continua.

Parmi les tribus engagées dans la guerre, beaucoup ont des noms qui nous sont familiers : Algonkins, Ottawas — ou Outaouais, comme les nommaient les Français du Canada —, Mohawks, Sioux, Cherokees... En tout environ 16.000 guerriers[2].

1. Nom adopté depuis la guerre du Roi Philippe en 1675. Il aurait donné le moderne *yankee*, sur l'origine duquel on discute encore.
2. Voir J. Mollo dans la bibliographie.

GUERRE DE SÉCESSION, TIREURS D'ÉLITE DE BERDAN (1st et 2nd U.S. Berdan's Sharpshooters)

1. Les meilleurs tireurs — *sharpshooter* se traduit par « tireur d'élite » ou « tirailleur » — utilisaient des fusils de fort calibre et à lunette, chargés avec le plus grand soin. Habilement dissimulés, ils agissaient isolément en avant des lignes et abattaient les officiers ennemis à cinq cents mètres sans difficulté et souvent à des distances très supérieures. C'était sans doute un des aspects les plus hideux de la guerre. — 2. Lieutenant. Souvent armés du fusil, les officiers portaient, comme celui-ci, l'indispensable cartouchière et sa banderole. — 3. Le soldat est armé d'un fusil à répétition Spencer (celui-ci ne fut cependant jamais réglementaire chez les *sharpshooters)* et se saisit d'un chargeur de crosse tubulaire à sept balles, extrait d'un étui spécial à dix alvéoles. Il porte le pantalon bleu pâle original. — 4. L'arme est le fusil Colt 1855, première arme du corps. La seconde arme officielle sera le Sharps. Les boutons sont ici en caoutchouc non réfléchissant. Le manteau gris fut remplacé par le manteau bleu pâle. — 5. L'équipement, au grand complet ici, était généralement abandonné pour le combat. Les galons sont vert foncé sur fond bleu pâle. — 6. Chargement du Sharps. On distingue la culasse abaissée par le truchement du pontet et l'orifice du canon ainsi dégagé afin d'y introduire la cartouche.

1
2
3
4
5
6

Le soldat français

Le traité signé en 1778 entre la France et les États-Unis avait paradoxalement conduit le « Roi très chrétien » d'une monarchie absolue chancelante à porter secours à une jeune république.

L'intervention militaire confiée à l'amiral comte Charles d'Estaing échoua en 1779, devant New York et Newport. L'année suivante, tentant de tout réparer, Estaing débarqua à Savannah un corps d'environ 3.800 fantassins prélevés dans les Antilles françaises : les régiments de Viennois, Champagne, Auxerrois, la Martinique, la Guadeloupe, Armagnac, du Cap, Gâtinois, Agenois, Cambrésis, Port-au-Prince et Haynault.

Cet assemblage hétéroclite se fit battre[1], laissant sur le terrain 637 hommes hors de combat. Défaite lourde de conséquences pour le Sud, dont les forces tombèrent aux mains des Anglais.

L'uniforme était encore celui de l'ordonnance de 1776-1777[2].

En 1780, Jean-Baptiste de Vimeur, comte de Rochambeau, fit voile vers l'Amérique avec un corps de 6.000 hommes.

Préparée avec méthode et sagesse, l'expédition groupait les régiments d'infanterie de Bourbonnais, de Soissonnais, de Saintonge et de Royal-Deux-Ponts. Superbement équipées, suréquipées pourrait-on dire, ces troupes emportaient en supplément 10.000 chemises, 10.000 paires de chaussures, 4.000 couvertures, 2 millions de cartouches et des dizaines de milliers d'ustensiles de cuisine, un hôpital de campagne complet et... une imprimerie portative !

L'ensemble débarqua sans encombre à Newport en juillet 1780.

Cette fois, l'uniforme était celui de l'ordonnance de 1779[3], qui supprimait les errements et le bariolage excessif du précédent.

Rochambeau attendit un an l'occasion d'attaquer. Et ce ne fut que le 10 juin 1781 à deux heures du matin que

1. Non seulement par manque de cohésion, mais aussi à cause de la trahison d'un rebelle qui dévoila le plan d'attaque allié.
2. Voir *L'Uniforme et les Armes des soldats de la guerre en dentelle,* tome Ier, page 77.
3. Voir le même volume, page 79.

GUERRE DE SÉCESSION, GRADES SUDISTES (I)

1. Général. Galon quadruple. Deux rangées de quatre paires de boutons. — 2. Colonel. Galon triple. Deux rangées de sept boutons régulièrement espacés. — 3. Lieutenant-colonel. Galon triple. — 4. Major. Galon triple. — 5. Capitaine. Galon double. — 6. Premier lieutenant. Galon unique. — 7. Second lieutenant.

8. Nœud hongrois, dit *Austrian knot* (nœud autrichien) mais aussi *chicken guts* (boyaux de poulet). — 9-15. Képis, du général au second lieutenant.

On portait souvent la tunique entièrement grise, sans la couleur distinctive.

1

2

3

8

9

10

11

12

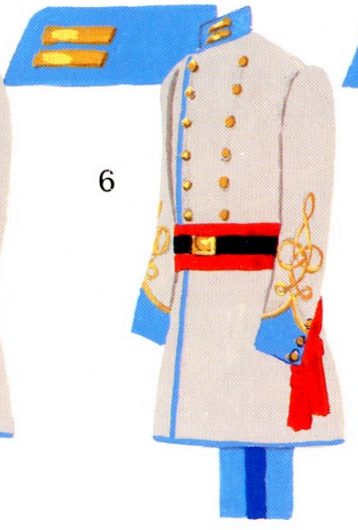
13

14

15

4

5



6

7

L. & F. FUNCKEN

l'armée s'ébranla, à pied, vers la baie de Chesapeake... à huit cents kilomètres « dans le Sud aux abois ».

Entre-temps, Rochambeau avait pris l'initiative de faire revenir 3.000 fantassins des Antilles[1] à l'aide des escadres de l'amiral de Grasse et du comte de Barras.

Débarqués dans la baie près de Yorktown, les renforts français se joignirent aux 1.500 soldats américains du marquis de La Fayette. Les troupes de Rochambeau firent leur jonction avec celles de leurs alliés à Williamsburg, le 14 septembre.

Ce fut au « petit marquis » qu'échut l'honneur de conduire, avec le général américain Gage, le premier assaut de Yorktown, le 14 octobre. Par un curieux hasard, ce furent deux colonels, le Français Geniat et l'Américain Hamilton, qui pénétrèrent ensemble dans la seconde redoute, symbolisant on ne peut plus parfaitement l'alliance franco-américaine.

La capitulation de la ville, le 19 octobre, allait, comme on l'a vu, mettre pratiquement fin à la guerre d'Indépendance.

GUERRE DE SÉCESSION, GRADES SUDISTES (II)

1. Sergent-major. — 2. Quartermaster sergeant. — 3. Ordnance sergeant. — 4. Premier sergent. — 5. Sergent. — 6. Caporal.

7. Képi du premier modèle. Le numéro du régiment était porté... quand le soldat parvenait à se le procurer. — 8. Képi du premier modèle avec l'insigne de l'infanterie. — 9. Couvre-képi imperméable. Le couvre-nuque fut le plus souvent enlevé. — 10. Couvre-képi d'été. On le transforma en filtre à café, en mouchoir, etc. — 11. La rareté du tissu bleu ciel conduisit à fabriquer des képis presque entièrement gris. — 12. Képi entièrement gris porté quelque temps avant l'utilisation du chapeau. — 13. Ceinturon des officiers. — 14. Ceinturon des sergents. On portait aussi le baudrier porte-épée (voir la planche suivante, fig. 4).

Le soldat allemand

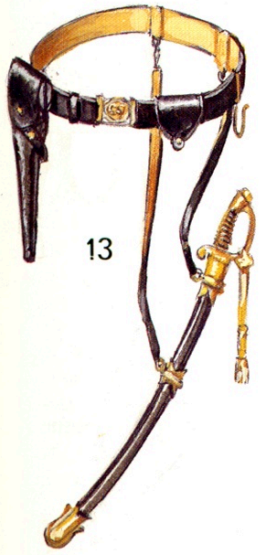
Depuis fort longtemps[2], des contingents levés dans de petits États allemands avaient combattu moyennant paiement dans toutes les guerres européennes.

La Grande-Bretagne, face à l'insurrection d'Amérique, se tourna une fois de plus vers l'Allemagne afin d'y chercher des mercenaires.

Des contrats furent passés avec six États. Le premier d'entre eux fut le Brunswick, le 9 janvier 1776, suivi de la Hesse-Cassel quelques jours plus tard. Vinrent ensuite la Hesse-Hanau en février, le Waldeck en mars, l'Ansbach-Bayreuth en février 1777 et l'Anhalt-Zerbst en octobre.

Les contingents les plus imposants, les mieux équipés aussi, provenaient de la Hesse-Cassel[3].

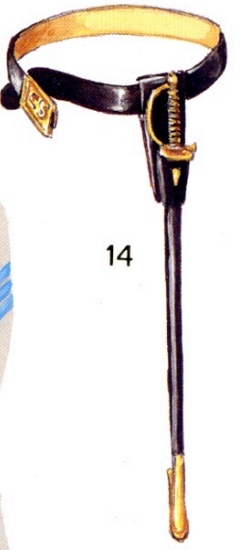
1. Régiments de Gâtinais, d'Agenois et de Touraine.
2. Charles, Ier de Hesse-Cassel avait déjà fourni des troupes à Venise en 1687.
3. Aux Etats-Unis, le mot *Hessian* a pris le sens de « mercenaire ».



13

7

8



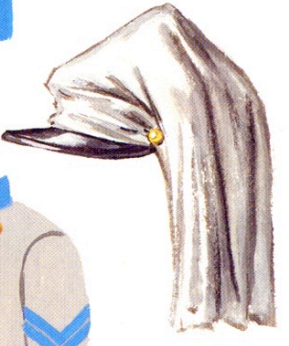
14

1

2

3

9



10

4

5

6

11

12

L. & F. Funcken

Les Britanniques ont jugé sévèrement l'attitude du landgrave Frédéric dans ce commerce de « chair humaine », non sans susciter la vive réaction de certains auteurs allemands modernes, dont les arguments infiniment respectables semblent néanmoins dictés par le patriotisme plutôt que par une parfaite objectivité.

Mercenaire est un terme malsonnant, particulièrement de nos jours, mais comment qualifier des corps entiers loués et expédiés outre-Atlantique pour combattre une cause qui leur était parfaitement étrangère ?

Le fait que le duc Guillaume de Hesse-Hanau (et son fils après lui) ait été le seul souverain à réduire les impôts des familles de ses soldats n'est-il pas révélateur ? Que dire du duc Charles de Brunswick qui n'accepta que le retour de ses soldats en bonne santé ?

Plutôt que de hasarder une réponse, contentons-nous de plaindre ces soldats de louage injustement méprisés, craints comme des « ogres », souvent accueillis avec une extrême réticence[1]... quand on ne les laissait pas croupir trois mois sur les vaisseaux transporteurs, comme l'un des pitoyables contingents d'Anhalt-Zerbst !

Est-ce un hasard ou la confirmation d'un ressentiment opiniâtre, la cécidomyie destructrice, un parasite des céréales, est aujourd'hui encore nommée vulgairement *Hessian fly* — mouche de Hesse — parce qu'on croit qu'elle a été amenée aux États-Unis dans les matelas des soldats de Frédéric[2].

Nos illustrations montrent tout l'éventail des uniformes des divers contingents. Celui de Hesse-Cassel portait une tenue presque identique à celle des armées de Frédéric de Prusse. Quoi de plus naturel quand on sait la dévotion du souverain hessois pour le grand roi qu'il avait servi comme général et dont il avait, en outre, épousé la nièce.

Les espontons, les galons des chapeaux et des habits, de même que les élégants hausse-cols, furent abandonnés par les officiers afin de détourner de leur personne le tir précis des Kentucky.

1. Les Français de Rochambeau, alliés des insurgés, connurent eux-mêmes pas mal d'ennuis durant leur séjour à Boston.
2. Phénomène assez amusant, la légende, inversée, s'est également implantée en Europe, s'il faut en croire le Grand Larousse encyclopédique : « ... on l'a considérée (la mouche de Hesse) comme ayant été importée d'Amérique par les troupes hessoises à la fin du XVIIIe siècle » !

GUERRE DE SÉCESSION, INFANTERIE SUDISTE, GRANDE TENUE

1-3. Fantassins en tenue conforme à l'ordonnance de 1861, qui sera, en fait, fort peu suivie. Le fusil est un Springfield modèle 1861, capturé. Avec l'Enfield importé en masse de Grande-Bretagne, il sera l'arme la plus fréquemment utilisée. — 4. Sergent-major.

Dans le fond, le Capitole des confédérés, à Richmond, en Virginie.

2
1
3
4

Partenaires de second ordre de l'armée britannique, position qu'ils partageaient avec les unités provinciales, les Allemands, quand ils le purent, firent honneur à leur contrat. Solides, courageux, mais complètement inadaptés à une guerre d'un genre particulier et strictement non concernés sur le plan moral, ils prirent part à toutes les batailles importantes, mais n'en furent pas moins jugés avec sévérité et souvent considérés comme un poids mort.

Les critiques nombreuses à l'égard de leur équipement ou de la condition physique de certains de leurs contingents ne peuvent être toutes subjectives. Il est évident que certains contractants ne furent guère pointilleux sur la qualité du matériel humain qu'ils offraient.

Le régiment d'Anhalt-Zerbst, par exemple, perdit à travers l'Allemagne 40 % de ses 828 hommes et le colonel combla partiellement les vides au hasard des étapes. Que dire du second contingent, bizarrement vêtu « à la bosniaque » ? On avait « soigné l'emballage », certes, mais comment décida-t-on 441 hommes, 21 femmes et 12 enfants à se lancer dans une telle aventure ?

Environ 37.000 Allemands, renforts compris, servirent la cause loyaliste et 17.400 d'entre eux ne regagnèrent jamais l'Europe.

Les chasseurs des différents contingents, payés le double du prix d'un vulgaire *Musketier,* donnèrent lieu à des critiques amères. Ces critiques portaient sur la condition physique et l'inexpérience de recrues allant de 15 à 55 ans, qui étaient censées être des spécialistes chevronnés capables d'évincer les redoutables *riflemen* adverses !

La responsabilité en incombe non seulement aux princes allemands dont plus de trente s'ingénièrent à placer leur « marchandise », mais aussi à l'émissaire anglais, le colonel William Fawcitt, dont la candeur et la confiance excessive permirent l'enrôlement d'un certain nombre de chasseurs néophytes, armés de carabines désuètes.

Croire sans réserve à la présence massive de soldats-enfants et d'adultes inaptes au sein de ces formations serait bien imprudent, et la considération acquise par les chasseurs sur le terrain, en particulier par ceux de Hesse-Cassel, invite à porter un jugement plus nuancé sur leur valeur.

Il est évident que le fait d'appartenir au camp des vaincus valut aux contingents allemands l'habituel rejet des

GUERRE DE SÉCESSION, OFFICIERS SUDISTES (I)

1. Général en grande tenue avec le bicorne. Le képi est visible sur la planche des grades, p. 87. — 2. Colonel. — 3. Major. — 4. Capitaine. — 5. Lieutenant.

Tous les insignes de grades et les coiffures sont détaillés dans la planche des grades, p. 87.

1
2
3
4
5
L. & F. Fonclen

responsabilités sur le dos des alliés, dont l'histoire nous montre tant d'exemples.

Comment s'en étonner alors que les volontaires français de La Fayette et même les troupes régulières de Rochambeau connurent l'hostilité ouverte d'une partie du peuple américain. Pire encore : quelques années après la victoire acquise fraternellement, l'Amérique allait mobiliser en toute hâte, face aux menaces de la jeune République française !

GUERRE DE SÉCESSION, OFFICIERS SUDISTES (II)

1. Le général Robert E. Lee, en 1862. Prématurément blanchi, le héros sudiste n'avait alors que cinquante-cinq ans. — 2. Type d'étendard sudiste montrant une des variantes du « Stars and Bars » adopté en 1861 et utilisé jusqu'en 1863. — 3 et 4. Officiers en tenue semi-militaire, une pratique courante chez les officiers des deux camps. La fig. 4 arbore l'étoile du Texas sur son chapeau. — 5. Général d'infanterie. Comme l'officier de la fig. 3, il porte encore les épaulettes de style fédéral. — 6. Général d'infanterie. Il porte le même uniforme que celui de la fig. 5, mais il a ouvert sa tunique et replié puis boutonné ses revers à la façon des uniformes du XVIIIe siècle. — 7. Les guêtres étaient parfois portées au début de la guerre, dans les deux camps, mais elles furent très vite abandonnées. Le tissu gris, introuvable, a été remplacé par une étoffe teinte par des moyens de fortune.

TROISIÈME PARTIE

LA PÉRIODE POSTRÉVOLUTIONNAIRE

Le succès de la Révolution américaine ayant été définitivement scellé par le traité du 3 septembre 1783, le Congrès s'empressa de démobiliser sa coûteuse armée, désormais inutile. Washington donna l'ordre de dissolution le 3 novembre.

Quelques dizaines d'hommes seulement furent conservés, 58 soldats à West Point et 29 à Fort Pitt. Nos amis collectionneurs de soldats de plomb pourraient faire tenir toute l'armée américaine de l'époque dans un modeste diorama !

En 1784, l'agitation de certaines tribus indiennes décida le Congrès à écouter les récriminations des États qui demandaient le rétablissement d'une armée fédérale[1] de 700 hommes. En réalité, la Pennsylvanie, le Connecticut et le New Jersey, avec leurs contingents respectifs de 250, 165 et 110 hommes, furent les seuls à fournir les huit compagnies d'infanterie[2] de la nouvelle armée.

Mené sans enthousiasme, le recrutement n'avait encore rassemblé que 595 recrues en 1785. Ces « myrmidons[3] de

1. Dépendant du gouvernement central.
2. Plus 2 compagnies d'artillerie.
3. Homme de petite taille et de peu de valeur, par allusion au peuple de l'ancienne Thessalie mêlé aux légendes troyennes.

1
2
3
4
5
6
7
L. & F. Funken

la tyrannie » furent disséminés sur les frontières, face à la menace des Shawnees et des Iroquois.

En 1786, le soulèvement des fermiers du Massachusetts frappés par la dépression économique fit voter d'urgence la constitution d'une armée de 1.340 soldats, mais l'intervention énergique des milices mit fin aux désordres et la nouvelle armée resta à l'état de projet.

En 1789, l'armée fut portée à 960 hommes. En fait, elle alignait moins de 800 soldats, et ils étaient mal entraînés.

Mais grâce à Washington, élu président cette même année 1789, l'armée augmenta sérieusement ses effectifs : 1.283 hommes en 1790, 3.324 en 1796, sans compter les forces d'urgence levées contre les Indiens à partir de 1792, qui portèrent à 6.100 le total des soldats réguliers.

Excités et armés par les Anglais du Canada, les Algonkins du Nord-Ouest s'étaient soulevés en 1790, dans l'espoir de recouvrer leur ancien territoire. Washington chargea le général Josiah Harmar de les châtier, mais les quelque 1.500 miliciens et les 320 fantassins réguliers s'éparpillèrent dans les sous-bois, cherchant davantage à piller les camps des Peaux-Rouges qu'à les combattre. Et quand vint la mauvaise saison, les Américains, fort éprouvés, durent songer à la retraite.

Au printemps suivant fut autorisée la levée de 2.000 soldats pour une durée de six mois. Mais la campagne de recrutement n'eut guère de succès : elle permit tout au plus l'incorporation de 800 fantassins, lesquels se joignirent à 600 soldats réguliers et à 600 miliciens. La petite armée, commandée par le major général Arthur Saint Clair, un homme malade, souffrant de rhumatismes, d'asthme et... de coliques, s'ébranla en septembre, avec plusieurs mois de retard sur la date prévue.

Décidé à ne pas répéter les erreurs de son prédécesseur, Saint Clair garda ses forces massées, sans en distraire le moindre éclaireur. Et à l'aube du 4 novembre 1791, sur les bords de la rivière Wabash, à cent soixante kilomètres de Cincinnati, ce fut le drame : attaquant par surprise, 1.000 Indiens mirent 900 hommes hors de combat. Les misérables débris de l'expédition punitive s'enfuirent en désordre.

Les Algonkins bénéficièrent d'un tel prestige que même leurs ennemis héréditaires, les Iroquois, acceptèrent de faire alliance avec eux. Il s'ensuivit une terrible chasse aux fer-

MILICES SUDISTES (I)

1. « Maryland Guard Zouaves ». — 2. « Louisiana Zouaves », dits « Pelicans » d'après leur emblème national estampillé sur la boucle de ceinturon. — 3. « Louisiana Tiger Zouaves ». La figure au premier plan est armée d'une carabine copiée sur le modèle Sharps, dite Richmond carabine ou Confederate Sharps, plutôt réservée à la cavalerie. — 4. « McClellan's Zouaves ». — 5. « Charleston Zouave Cadets ». — 6. « Chichester Zouave Cadets ».

Ces trois derniers corps n'avaient, on le voit, du zouave que le nom. Ils affichaient fièrement l'emblème de la Caroline du Sud, le palmier nain *(palmetto)*, sur leurs képis et sur la plaque de leurs banderoles de gibernes, ou encore sur leurs plaques de ceinturons.

1
2
3
4
5
6
TIGERS
CSA
L. & F. FUNCKEN

miers, qui refluèrent dans les monts Alleghanys sous la poussée irrésistible des tribus delawares, shawnees, ottawas, miamis, wyandots...

Alarmé, le Congrès vota le doublement des effectifs de l'armée par la création de trois régiments « additionnels » et décida de confier l'ensemble des troupes américaines à un chef unique.

La Légion

C'est sous ce nom de Légion que l'armée fut réorganisée en une seule grande unité « toutes armes ». Le chef suprême n'était autre qu'Anthony Wayne surnommé « Antoine le fou » — un ancien général de la Révolution, on s'en souviendra.

La Légion de 1792 fut subdivisée en quatre sous-légions qui comprenaient chacune deux bataillons d'infanterie, un bataillon de *riflemen* (carabiniers), un escadron de dragons et une compagnie d'artillerie, sous le commandement d'un brigadier général.

Wayne installa ses troupes dans un camp situé à une cinquantaine de kilomètres au nord-est de Cincinnati et baptisé « Legionville » pour la circonstance. Il y entraîna ses troupes durant tout l'hiver.

En octobre 1793, après huit mois de vaines négociations, les hostilités reprirent et Wayne déclencha les premières opérations de sa campagne.

Plus malade encore que Saint Clair[1] mais doté d'une volonté de fer, le général avança vers le nord en territoire hostile, ponctuant sa route de fortins dont le dernier, édifié sur les lieux mêmes de la défaite de Saint Clair, fut baptisé Fort Recovery.

Entre-temps, les Algonkins n'avaient pas cessé d'envoyer des émissaires porteurs de vagues offres de paix, en alternance avec des actions de guérilla. L'attaque décisive eut lieu fin juin 1794. Les troupes de Wayne, malgré de nombreuses désertions, firent face.

L'assaillant reflua. Ayant reçu le renfort de miliciens montés, le général se lança à sa poursuite et ses 3.000

1. Wayne devait mourir en 1796.

MILICES SUDISTES (II)

1. « 1st Virginia Regiment ». — 2. « 5th Georgia Volunteers » dit « Clinch Rifles ». — 3. « Woodis Rifles ». — 4. « Alexandria Rifles », 6e bataillon des « Virginia Volunteers ». — 5. « 4th Texas Volunteers » : 5a. compagnie A : « Hardeman Rifles » ; 5b. compagnie B : « Tom Green Rifles » ; 5c. compagnie H : « Porter Guards ». — 6. « 20th Tennessee ». Le fusil à silex armait encore fréquemment ces fermiers pauvres. — 7. « Citadel Cadets » (« South Carolina Volunteers »). — 8. « Savannah Volunteers Guards ». — 9. « 23rd Virginia Volunteers » dit « Brooklyn Grays » (d'où le BG sur le képi). Il s'agit du Brooklyn sis dans le Halifax County. Les revolvers étaient, au début, extrêmement répandus chez les fantassins des deux camps, mais ils les jetèrent ensuite pour se soulager d'un poids inutile.

1
2
3
4
5a
5b
5c
6
7
8
9

soldats se heurtèrent, le 20 août, aux forces indiennes de Blue Jacket. Elles étaient massées sur un front de plus de trois kilomètres, derrière le rempart naturel de centaines de troncs d'arbres abattus par un récent ouragan : la bataille prit pour cette raison le curieux nom de « Fallen Timbers » — Arbres abattus. Les baïonnettes des fantassins américains délogèrent les Indiens de leur abri et les livrèrent à la cavalerie légère, qui les dispersa aisément[1].

Les camps et les villages indiens furent rasés et les stocks de céréales impitoyablement détruits. Avec l'hiver tout proche, les Indiens demandèrent la paix. Le traité de Greenville, signé en 1795, les contraignit d'abandonner leurs territoires de l'Ohio et une partie de l'Indiana.

Parmi les chefs vaincus, des sages comme Petite Tortue avaient depuis longtemps compris l'inutilité de la lutte; d'autres, jeunes et impétueux, comme le légendaire Tecumseh, allaient encore se laisser prendre aux séductions anglaises et mourir pour une cause qui n'était pas la leur!

L'uniforme

Les illustrations le montrent, l'uniforme avait pris une allure nettement française vers la fin de la guerre révolutionnaire. L'ordonnance de 1782 décida l'adoption d'un habit bleu à revers et à parements rouges, mais il est infiniment peu probable que quiconque se soit soucié de faire confectionner le moindre uniforme neuf à une époque où l'armée commençait à gronder, allant jusqu'à menacer de ne plus combattre tant que la solde en retard de plusieurs mois ne serait pas réglée, voire même de prendre ses propres intérêts en main.

C'est ce qui explique mieux encore la miniaturisation extraordinaire de l'armée en 1783 : le Congrès craignait un coup de force.

Quant à la demi-solde à vie promise aux officiers, elle fut remplacée par... la paie entière pendant cinq ans. La reconnaissance, surtout au niveau national le plus élevé, n'a jamais été monnaie courante!

L'ordonnance de 1782 n'entra donc en application

1. Les forts anglais voisins fermèrent leurs portes aux fuyards qu'ils avaient conseillés, armés et poussés au combat.

GUERRE DE SÉCESSION, INFANTERIE RÉGULIÈRE NORDISTE

1. Presque anachronique parmi les troupes nordistes, ce fantassin a conservé l'uniforme désuet distribué en 1861 et qui avait valu à son unité le surnom de « The Black Hat Brigade » avant celui de « The Iron Brigade » (la Brigade de fer), conquis au prix de sacrifices énormes (voir p. 73, fig. 3). — 2. « Irish Brigade » (brigade irlandaise). L'arme est un fusil rayé Wesson se chargeant par le basculement du canon. Calibres .32 (8,12 mm), .38 (9,65 mm) et .44 (11,17 mm). — 3. Le soldat est armé d'un Enfield transformé se chargeant par la culasse, du type Mont Storms. On distingue le protège-cheminée pendu à sa chaînette. — 4. Premier sergent armé de l'Enfield court pour sous-officiers, modèle 1853, calibre .577 (14,65 mm). — 5. L'absence de plaques d'identité conduisit les combattants à fixer sur leurs vêtements une pièce de tissu ou un bout de papier portant leur nom et leur lieu d'origine, pour éviter une éventuelle sépulture anonyme. — 6. Soldat de la « Coloured Infantry ». Il porte les épaulettes de cuivre destinées à protéger des coups de sabre. Les autres combattants délaissèrent ces épaulettes dès leur arrivée au corps afin de ressembler aux troupes aguerries. — 7. Le fusil est un ancien modèle à silex dit modèle 1812 ou modèle 1815 (année de mise en fabrication), transformé en système à percussion avant et pendant la guerre. Le modèle 1835 fut également réutilisé de la même façon pour répondre aux besoins croissants de la mobilisation. Ces fusils étaient du calibre .69 (17,52 mm). — 8. Fantassin avec le fusil modèle 1835 (fabriqué entre 1840 et 1844), dernier mousquet à silex réglementaire de l'U.S. Army (voir légende de la fig. 7). Le port du revolver était fréquent parmi les fantassins au début des hostilités. — 9. Soldat en manteau. — 10. Troupier noir avec la tunique amputée de ses basques.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
L. & F. FUNCKEN

qu'en 1784, pour les troupes qui allaient combattre les Indiens avec les fortunes diverses que l'on sait.

En 1794, l'armée de Wayne avait une allure très proche des uniformes définis par l'ordonnance de 1779, à l'exception de la coiffure comme le montrent nos dessins. Signalons toutefois une aquarelle naïve conservée au musée de Winterthur[1], qui nous montre les fantassins coiffés d'un simple chapeau haut de forme relevé à gauche, avec un plumet blanc pour tout ornement.

La « Provisional Army »

La Révolution française et la coalition européenne dressée contre elle en 1793 compliquèrent singulièrement la position des États-Unis.

Résolu à une stricte neutralité, le Congrès parvint à faire lever le blocus anglais de ses côtes, non sans provoquer la riposte de la France qui saisit plusieurs vaisseaux américains. Les émissaires envoyés à Paris en 1797 se virent confrontés à trois personnages qui leur réclamèrent la remise d'une forte somme préalablement à toute discussion... « *Not a sixpence* », ripostèrent les Américains avant de s'en retourner chez eux.

L'affaire XYZ, ainsi qu'elle est appelée aux États-Unis, eut une répercussion énorme et dressa le peuple indigné contre ses alliés de la veille.

La Légion avait été dissoute en 1797 et l'infanterie reconstituée sous la forme de 4 régiments de 8 compagnies chacun. Le total des forces, fixé à 3.300 hommes, n'atteignit cependant que le chiffre de 3.000.

La menace d'une guerre imminente avec la France fit mettre sur pied une « Provisional Army » — armée provisoire — dont le recrutement commença dès le mois de mai 1799. On prévoyait au départ 12 régiments d'infanterie, mais on se contenta de faire passer le nombre des compagnies de 8 à 10 dans les 4 régiments existants.

L'orage s'étant éloigné, la « Provisional Army » fut dis-

1. Washington passe en revue les troupes qui venaient de réprimer la « Whisky Insurrection », révolte de petits paysans distillateurs frappés par un impôt sur l'alcool.

GUERRE DE SÉCESSION, INFANTERIE RÉGULIÈRE SUDISTE

1. Le pantalon réglementaire bleu ciel était le plus souvent pris à l'ennemi. Le fusil est un produit de la Georgia Armory, calibre .55 (13,9 mm). — 2. La tunique est raccourcie par manque de tissu et le pantalon gris remplace le bleu ciel réglementaire. Le fusil est une copie du Tower anglais, fabriquée à Jamestown; calibre .58 (14,73 mm). — 3. Le képi devient gris avant de céder la place au chapeau civil de toutes teintes. La tunique est à un seul rang de boutons afin d'économiser le tissu. Le fusil est un Whitneyville type « Navy » du calibre .69 (17,52 mm). — 4. Combattre pieds nus n'avait rien d'exceptionnel chez les sudistes, mais cela n'excluait pas l'usage d'excellentes armes comme le Norman Brockway calibre .38 (9,65 mm). — 5. Le tissu gris, épuisé, a été remplacé par une étoffe teinte à l'aide de brou de noix et de rouille. La variété de noix employée, dite *butter-nut*, valut aux rebelles le surnom de « Butternuts ». Les souliers sont d'une facture grossière et à semelles de bois. Le fusil est un modèle artisanal fabriqué à Nashville, calibre .59 (14,98 mm).

1
2
3
4
5

soute en juin 1800. Elle ne rassemblait alors que 4.000 hommes en tout.

Le président Jefferson, élu en 1801, adopta une politique de paix et d'économie. L'armée fut ramenée à 3.220 officiers et soldats, effectif qui resta inchangé de 1802 à 1812[1].

Le vieux fort de West Point avait accueilli en 1802 les premiers professeurs de la « United States Military Academy », dont les premiers cadets allaient démontrer l'excellent enseignement dix ans plus tard.

L'uniforme

Si l'on se base sur les affiches de recrutement de la « Provisional Army », l'uniforme reflète très nettement l'abandon des modes militaires françaises qui s'étaient maintenues jusque-là.

La *variegated cockade* — la cocarde noir et blanc des beaux jours de l'alliance française — perdit bien évidemment son symbolique centre blanc au bénéfice d'un aigle aux ailes déployées.

L'habit orné de boutonnières oblongues de style anglais apparut en même temps que les demi-guêtres, et le chapeau « retapé » acheva la métamorphose.

La guerre de 1812

Souhaitée par le parti républicain au pouvoir et combattue par les fédéralistes[2], cette guerre fut déclarée à la Grande-Bretagne en riposte à la dictature intolérable que sa puissante flotte imposait sur le trafic maritime.

Les menaces que les agents provocateurs britanniques accumulaient à la frontière du Canada n'étaient pas faites pour arranger les choses. Excités, instruits et armés par les Anglais, les Shawnees de Tecumseh avaient attaqué par

1. Excepté une « armée d'urgence » levée en 1808.
2. Ce parti était favorable au renforcement du pouvoir central et à l'existence d'une puissante armée fédérale. Les républicains reprochaient aux fédéralistes leur complaisance à l'égard de l'Angleterre.

GUERRE DE SÉCESSION, FUSILS ET CARABINES

1. Hall 1820, calibre .53 (13,46 mm). Premier fusil de l'U.S. Army se chargeant par la culasse. — 2. Hall modifié à percussion, modèle 1833, avec sa culasse ouverte. — 3. U.S. Model 1840, calibre .69 (17,52 mm). — 4. U.S. Model 1841, calibre .69 (17,52 mm). Premier fusil officiel à percussion. — 5. U.S. Musket Model 1855, calibre .58 (14,73 mm). Il est équipé de l'amorçoir Maynard (voir fig. 21). — 6. U.S. Musket Model 1861, calibre .58 (14,73 mm). — 7. Remington 1862, calibre .58 (14,73 mm), dit « fusil de zouave ». — 8. Harpers Ferry 1855, dit aussi « fusil de zouave ». Son nom venait de la Harpers Ferry Armory. — 9. Enfield 1853, calibre .57 (14,65 mm), avec son protège-cheminée de mise à feu. — 10. Colt 1855 à cinq coups, calibre .56 (14,22 mm). Arme des *sharpshooters* de Berdan (voir planche particulière, p. 85) avant l'adoption de la carabine Sharps. — 11. Sharps « New Model » 1863, calibre .52 (13,2 mm), se chargeant par la culasse. — 12. Spencer 1862 à répétition, se chargeant par la crosse; six balles du calibre .52 (13,2 mm). On utilisa parfois des magasins tubulaires prêts à l'emploi, réduisant les lenteurs du chargement. — 13. Carabine Henry à répétition, 15 balles dans le magasin tubulaire sous le canon. Calibre .44 (11,17 mm). Commercialisé en 1862.

14. Cartouchière modèle 1841. — 15. Cartouchière modèle 1842. — 16. Cartouchière modèle 1855. — 17 et 18. Pochettes à amorces fulminantes. — 19. Cartouche métallique Maynard. La mise à feu se faisait par le petit trou de la douille obturé par un disque de papier ciré. — 20. Cartouches en papier pour fusils se chargeant par la bouche : a. à balle ronde; b. à balle conique; c. à chevrotines; d. à balle et à chevrotines. — 21. Amorçoir Maynard avec son ruban fonctionnant comme celui des pistolets à capsules des enfants. Il évitait la manipulation d'une capsule fulminante pour chaque coup tiré (voir la planche suivante, fig. 20). — 22. Cartouches Sharps en papier et en toile.

Les belligérants utilisèrent quantité d'autres modèles, dont le lecteur trouvera de nombreux exemples aux mains des personnages figurant dans les diverses planches.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
a
b
c
d
US

surprise, en septembre 1811, une petite armée américaine à Tippecanoe, tuant soixante hommes et en blessant une centaine d'autres.

Quoique très secondaire par rapport aux entraves au commerce, l'incident de Tippecanoe provoqua la fureur des colons de la frontière. La conquête du Canada parut alors à beaucoup un excellent moyen de pression, capable de briser l'orgueil britannique... ce que la petite marine de guerre américaine aurait été bien incapable de réaliser face à la formidable Royal Navy !

Les opérations militaires débutèrent dans l'euphorie, mais toutes se soldèrent par un éclatant fiasco. Le vieux général William Hull n'échoua pas seulement dans sa tentative d'invasion, il perdit Fort Dearborn et capitula en août à Fort Detroit avec 2.000 hommes. Quant au major général Solomon Van Rensselaer, un officier dont le grade se justifiait uniquement par sa position sociale, il se faisait battre sur le Niagara, abandonnant 1.000 prisonniers à la bataille de Queenston, en octobre. Revenu de ses rêves de gloire, le stratège amateur céda la place à un certain général Smyth, plus porté aux proclamations qu'aux actions efficaces, et qui eut la bonne idée de démissionner après quelques mois perdus en timides et inutiles mouvements.

GUERRE DE SÉCESSION, PISTOLETS ET REVOLVERS

1. Colt Army 1860, six coups, calibre .44 (11,17 mm). Il mesure 35,56 cm de long. Les fig. 2, 3 et 4 sont à la même échelle. — 2. Colt Navy 1851, six coups, calibre .36 (9,14 mm). — 3. Remington « New Model » Army 1861, six coups, calibre .44 (11,17 mm). Le modèle « Marine » du calibre .36 (9,14 mm) était moins populaire. Plus précis et plus solide que son célèbre concurrent, le Colt, il avait l'énorme avantage de posséder un barillet amovible garni à l'avance. Il ne faut pas oublier que ces armes à percussion exigeaient un temps de chargement assez long. En effet, chaque alvéole du barillet devait recevoir une cartouche introduite par l'avant, la charge la première. La balle était alors poussée sur sa charge à l'aide du levier de chargement visible sous le canon des revolvers représentés dans les fig. 1, 2, 3, 4, 5, 7 et 12. Cette opération calait la balle de plomb dans l'alvéole. Le barillet complètement garni, on déposait alors une capsule de fulminate (fig. 19) sur chacune des cheminées communiquant avec les alvéoles du barillet. Pratiquée avec une poire à poudre et avec des balles séparées, l'opération était encore plus longue et difficile à mener à bien dans la fièvre du combat, tandis que le possesseur d'un Remington pouvait disposer de plusieurs barillets tout prêts. L'esthétique du Colt et le prestige acquis depuis la guerre du Mexique prévalurent pour beaucoup sur les qualités indiscutables de son jeune concurrent. — 4. Starr Army 1860, six coups, calibres .36 et .44 (9,14 mm et 11,17 mm). C'est l'un des premiers revolvers à « double action » dont le chien s'armait automatiquement par la pression sur la détente. — 5. Colt Dragoon 1848, six coups, calibre .44 (11,17 mm). Il a 39 cm de long ! — 6. Pistolet U.S. Army Model 1842, calibre .58 (14,7 mm). — 7. Colt 1847 dit Walker Colt, Whitneyville Walker ou simplement Walker, du nom d'un héros de la guerre du Mexique. Six coups, calibre .44 (11,17 mm). Aujourd'hui cette arme rarissime atteint les dix mille dollars. — 8. Pistolet U.S. Model 1855 à amorçoir à ruban Maynard (voir détail fig. 21 de la planche précédente). — 9. Copie sudiste, sans amorçoir, du modèle précédent. — 10. Colt Navy 1851 avec sa crosse amovible formant gourde. — 11. Revolver à dix coups, calibre .54 (13,7 mm), fabriqué par les sudistes. La cartouche est du type à ergot (fig. 15 et 16). — 12. Pistolet à répétition Volcanic de 1856, calibre .38 (9,65 mm). Il a sous le canon un magasin tubulaire contenant huit balles commandées par un levier de sous-garde. Le célèbre Samuel Winchester développera cette invention sur ses fameuses carabines. — 13. Revolver Le Mat fabriqué en France, neuf coups, calibre .40 (10,10 mm). De plus, une charge de mitraille pouvait être tirée par le canon inférieur, qui a un diamètre de 19 mm environ. — 14. Revolver Lefaucheux (France) à six coups, calibre .44 (11,17 mm), cartouches à ergot.

15 et 16. La cartouche à ergot. Le chien frappait l'ergot qui heurtait la charge de fulminate, laquelle enflammait la charge principale. — 17. Cartouche en plomb creux empli de poudre, dotée d'une capsule fulminante à la base. Utilisée avec le Volcanic, dont elle provoquera la faillite par son manque de puissance. — 18. Cartouche métallique Henry de 1858. Le bourrelet de sa base contenait un mélange fulminant qui explosait sous le choc du percuteur, quel que soit l'endroit de la circonférence frappé. Sa vitesse initiale était de 360 m/s contre 150 m/s au Volcanic. — 19. Types de capsules fulminantes. — 20. Fonctionnement du système de mise à feu par capsule à percussion. Un dé contenant une petite dose de fulminate de mercure est posé sur la cheminée creuse qui communique par le canal de lumière avec le fond du canon de l'arme chargé de poudre et d'une balle. Le choc du chien-marteau faisait exploser le fulminate, ce qui déterminait la mise à feu de la charge expulsant le projectile. — 21. Les armes à percussion autres que les fig. 11, 12, 13 et 14 utilisaient la cartouche à enveloppe en papier à combustion ultra-rapide ou, à défaut de celle-ci, la poudre dosée à la poire et la balle séparée, avec le concours indispensable de la capsule fulminante de la fig. 19.

5
6
19
1
7
20
9
8
2
11
16
10
21
3
12
17
18
13
4
14
15
L. v. Funcken

La plus grande partie des forces américaines étaient, pendant ce temps, massées loin à l'est, près d'Albany. Leur commandement avait été confié à une autre « compétence », le major général Henry Dearborn. Celui-ci, qui était censé opérer simultanément avec ses collègues du front Nord-Ouest, tergiversa jusqu'en novembre avant de se lancer à la conquête du Montréal. La « promenade militaire » dont il rêvait se réduisit à une piteuse excursion : bloqué à la frontière, il opéra une magistrale retraite sur Plattsburg pour y prendre ses quartiers d'hiver !

Fin 1812, l'armée du Nord-Ouest fut confiée au héros malheureux de Tippecanoe, le brigadier général William Henry Harrison, avec pour objectif la reprise de Detroit que réclamait l'opinion publique, irritée par une telle suite d'humiliantes défaites. En dépit d'un hiver très rigoureux, Harrison se mit en marche avec 6.500 hommes dont une fraction atteignit en janvier 1813 le petit poste canadien de Frenchtown, l'enleva et s'y installa.

La contre-attaque anglaise prit les Américains par surprise et presque sans munitions. Des 1.000 soldats, 400 furent tués au combat ou massacrés ensuite par les Indiens ; le restant, à part 33 hommes, fut fait prisonnier. La désastreuse bataille de la Raisin River força Harrison à se retirer sur les forts Meigs et Stephenson pour y reconstituer ses troupes.

Au printemps, le général Dearborn fut chargé d'attaquer Kingston puis York (aujourd'hui Toronto) sur la rive canadienne du lac Ontario. Il s'agissait de couper la voie de ravitaillement ennemie entre l'Est et l'Ouest, afin de pouvoir ensuite s'emparer des forts du Niagara en liaison avec des troupes massées à Buffalo dans cette attente.

Dearborn, ayant appris le renforcement de la garnison de Kingston, choisit d'attaquer York et confia cette délicate mission à son adjoint, le brigadier général Zebulon Pike. Ce dernier débarqua sans encombre devant l'objectif, qu'il fit enlever rondement à la baïonnette par les milices et les fantassins réguliers dont il disposait. Mais l'explosion d'une poudrière allait tout compromettre et tuer le brave Pike. Le colonel Pearce, qui le remplaça, fut incapable d'empêcher ses troupes de piller et d'incendier la ville, et ce n'est qu'après une semaine de désordres qu'il parvint à relancer son armée à l'assaut des forts du Niagara.

GUERRE DE SÉCESSION, DRAPEAUX NORDISTES (I)

1. Drapeau national de l'Union (Nord), le fameux « Stars and Stripes » ou « Old Glory ». Il compta d'abord trente-trois étoiles, puis des étoiles supplémentaires marquèrent l'admision de nouveaux États dans l'Union : Kansas (29 janvier 1861), Virginie de l'Ouest (20 juin 1863) et Nevada (31 octobre 1864). Aucune des étoiles représentant les États sécessionnistes ne fut jamais enlevée du drapeau américain. De nombreuses variantes existèrent tant dans la disposition des étoiles que dans leur couleur, parfois dorée. Elles furent parfois à six et à sept branches. — 2. Drapeau régimentaire. Il avait les mêmes dimensions que le drapeau national, soit 1,98 x 1,82 m environ. Les treize bandes rouges et blanches symbolisent les treize premiers États de la guerre d'Indépendance, exactement comme les treize bandes horizontales du drapeau national. Curieusement, on les représente souvent, en dehors des États-Unis, en nombre inférieur et variable, par ignorance de leur signification quasiment sacrée. Les bandes peuvent néanmoins compter indifféremment sept rouges et six blanches ou six rouges et sept blanches. Tout dépend alors de la présence ou de l'absence d'un serti autour de l'écusson. Les règles héraldiques interdisant l'usage de l'argent avec l'argent, le serti borde une première et une dernière bande obligatoirement rouges : il y a donc sept bandes rouges. Sans serti, on commence par le blanc, soit sept bandes blanches et six rouges. Le sommet de l'écu, le « chef d'azur », symbolise l'ensemble de la nation. — 3. Les deux emblèmes étaient emmenés conjointement au combat et généralement défendus avec la plus grande résolution. Certains soldats affectés à la garde des drapeaux n'hésitèrent pas, tels ceux du 7e régiment, à acheter à leurs frais des carabines Henry à cinquante dollars... trois mois de solde !

4. Premier sergent chargeant un fusil Plymouth calibre .69 (17,52 mm). La baïonnette-coutelas assortie est visible sur le soldat couché à l'extrême gauche. — 5. Caporal tirant avec un Norris et Clement calibre .58 (14,73 mm), fort semblable au Springfield mais fabriqué en mille exemplaires seulement.

1
2
E PLURIBUS UNUM
6th. Regt. U.
SIXTH U.S. INFANTRY
3
4
5
L. & F. FUNCKEN

Pendant ce temps, les Canadiens avaient préparé une riposte : ils attaquèrent Sacketts Harbor, la base américaine de départ sur le lac Ontario, qui était faiblement défendue par 400 réguliers et 750 miliciens sous le commandement du brigadier général Jacob Brown. Brown parvint à repousser les assauts furieux de l'ennemi et, mieux encore, le mit en déroute par un audacieux mouvement enveloppant.

Dearborn, quant à lui, s'était tourné vers l'ouest du lac. Fort Niagara avait été pris, puis Queenston plus au sud, grâce à l'énergie du colonel Winfield Scott. Le général n'exploita malheureusement pas ces victoires : les deux détachements qu'il finit par envoyer à la poursuite des Anglais furent écrasés, l'un en mai, l'autre en juin. Il démissionna.

Ces revers avaient montré la nécessité de chasser l'adversaire du lac Érié. L'efficace commandant Oliver Hazard Perry affronta la flottille anglaise et la défit à l'ouest du lac, à Put-in-Bay. Cela permit la prise de Fort Malden et la reprise de Fort Detroit par les troupes de Harrison, qui poursuivirent l'ennemi en retraite jusque sur les bords de la rivière Thames.

Le 5 octobre, les Américains enfoncèrent les Anglo-Indiens au cri de « *Remember the River Raisin!* » Tecumseh, le « général des Shawnees », mourut avec beaucoup de ses braves. Auparavant, il s'était dépouillé de l'uniforme rouge qu'il tenait de ceux qui l'avaient abusé[1].

Sur le front de Montréal, en revanche, les généraux Wade Hampton et James Wilkinson, qui se détestaient cordialement et menaient des combats séparés, se firent l'un et l'autre copieusement rosser. Ils durent battre en retraite, ce qui donna aux Anglais l'occasion de reprendre sans mal les forts Niagara et George.

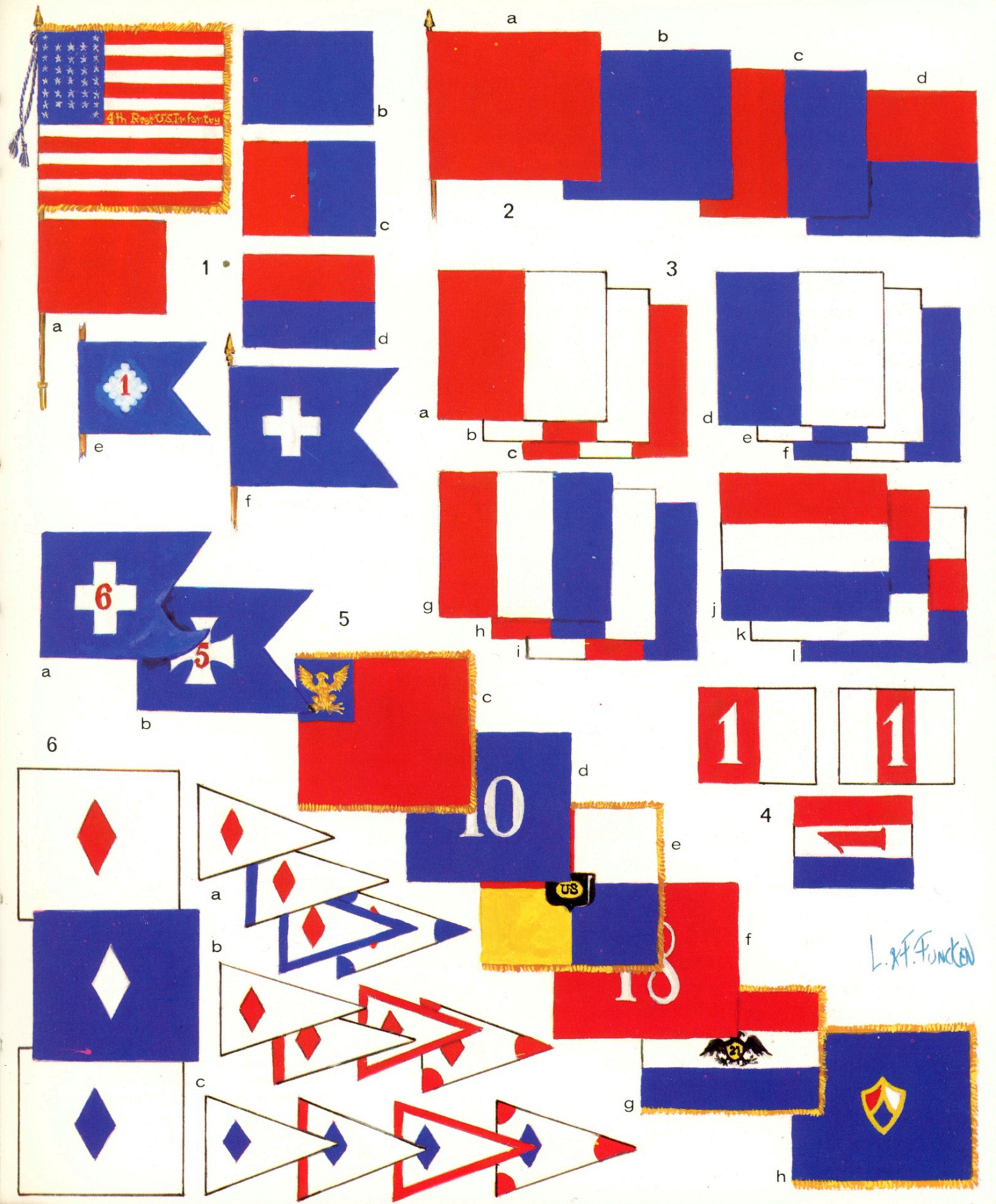
Hampton alla grossir les rangs des officiers généraux retraités tandis que Wilkinson tentait une incursion en territoire canadien... pour s'effondrer, en mars 1814, devant un ennemi très inférieur en nombre. On se décida enfin, mais un peu tard, à placer des officiers plus jeunes et plus actifs à la tête des troupes de la nouvelle Amérique. Ils s'appelaient Brown, Izard, Scott.

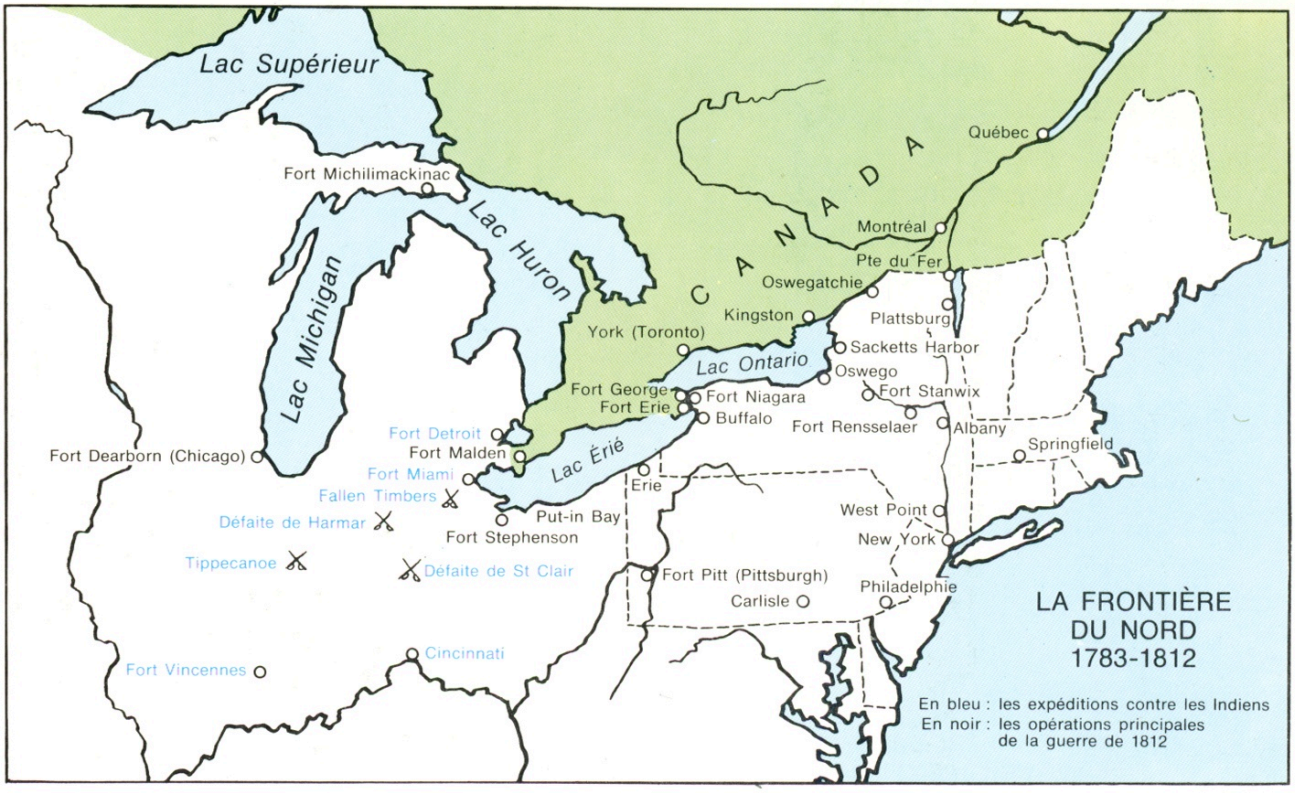
1. Tecumseh sera présenté plus longuement dans le second tome de cet ouvrage.

GUERRE DE SÉCESSION, DRAPEAUX NORDISTES (II)

1. Drapeaux des corps. On les attachait sous le drapeau national selon l'ordonnance n° 102 de 1862. La longueur réglementaire de la hampe du drapeau national étant d'environ trois mètres, l'adoption de ces suppléments dut faire adopter des hampes de quatre mètres au moins ! a. 1er corps ; b. 2e corps ; c. 3e corps ; d. 4e corps ; e. amendement à ce système (ordonnance générale n° 10) : le numéro du corps s'inscrit dans une croix tréflée ; f. en 1863, on adopta le modèle rectangulaire ou bifide bleu avec l'insigne du corps, *sur une hampe à part* (ordonnance n° 53, voir fig. 5). — 2. Drapeaux divisionnaires de l'ordonnance n° 102 de 1862 : a. 1re division ; b. 2e ; c. 3e ; d. 4e. — 3. Drapeaux des brigades selon l'ordonnance n° 102 de 1862 : a, b, c. 1re, 2e et 3e brigades de la 1re division ; d, e, f. 1re, 2e et 3e brigades de la 2e division ; g, h, i. 1re, 2e et 3e brigades de la 3e division ; j, k, l. 1re, 2e et 3e brigades de la 4e division. — 4. Afin de mieux distinguer la position de chacun des régiments composant une brigade, on imagina un système destiné à les identifier avec précision au sein de l'ordre de bataille. On introduisit donc les chiffres montrés ici sur les drapeaux du tableau 3. Trop élaboré, ce système ne fut jamais entièrement appliqué. — 5. Les combinaisons montrées dans les schémas 1 à 4 conduisirent à l'ordonnance n° 53 de 1863. Le drapeau du corps, rectangulaire ou, le plus souvent, bifide, devait être bleu avec le symbole du corps recelant son numéro en rouge (a et b), mais plusieurs corps choisirent un emblème particulier (c à h) : c. 4e et 14e corps ; e. 15e corps ; h. 23e corps. — 6. Exemple complet des drapeaux d'un corps entier, désignant divisions et brigades. Il s'agit ici du 3e corps. a. 1re division, 1re, 2e, 3e et 4e brigades ; en b et en c, les 2e et 3e divisions et leurs brigades respectives. Certains corps choisirent de reproduire leur emblème particulier sur leur drapeau de brigade, disposé dans une, deux, trois ou quatre étoiles blanches sur fond entièrement bleu foncé.

Rappelons qu'un groupe de corps formait une armée. Un corps ne comptait le plus souvent que deux ou trois divisions. Une division représentait deux à cinq brigades et chaque brigade groupait trois à six régiments.


4th Regt U.S. Infantry
1
2
3
4
5
6
US
L. & F. Funcken



La maîtrise ennemie sur le lac Ontario, consolidée par l'arrivée des troupes britanniques aguerries que libérait la chute de Napoléon en Europe, n'empêcha pas les nouveaux généraux américains de restaurer le prestige militaire de leur pays par les victoires de Chippewa et de Lundy's Lane, en juillet 1814.

Cependant, l'Anglais attaquait de toutes parts, menaçant New York par la vallée de l'Hudson, contrôlant les accès du lac Michigan, pénétrant profondément dans la région du Mississippi. Plus humiliant encore : il ravageait les rives de la baie de Chesapeake et, par une véritable opération amphibie, allait incendier les édifices publics de Washington !

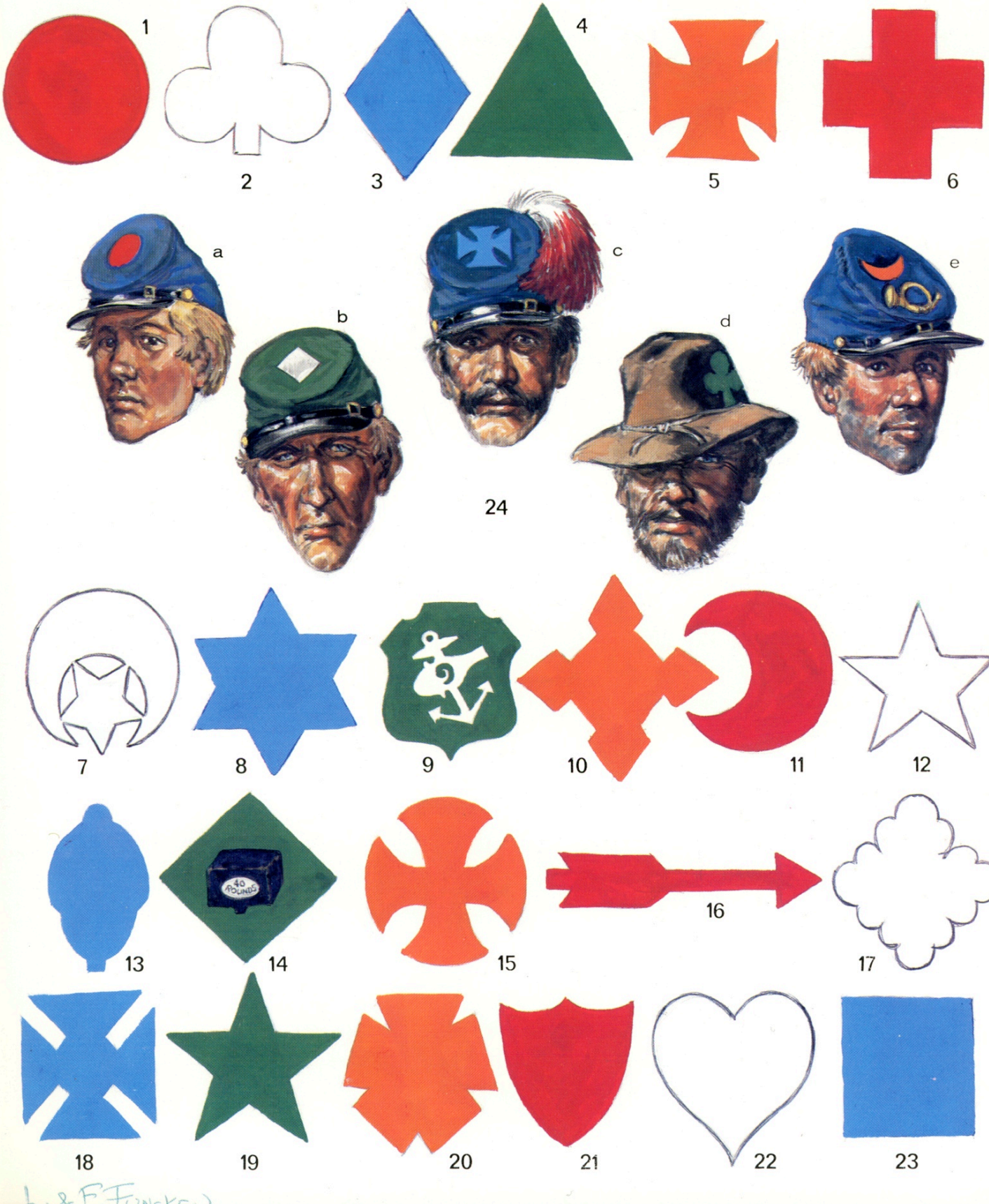
Le siège de Baltimore allait inspirer à Francis Scott Key le célèbre *Star-spangled Banner* (la Bannière étoilée), futur hymne national américain.

Il y eut, bénéfiques pour le moral, quelques victoires de la petite marine des États-Unis et la défaite infligée aux Anglais sur terre, à La Nouvelle-Orléans, par les troupes

GUERRE DE SÉCESSION, INSIGNES DES CORPS NORDISTES

1. 1er corps, 1re division. — 2. 2e corps, 2e div. — 3. 3e corps, 3e div. — 4. 4e corps, 4e div. — 5. 5e corps, 5e div. — 6. 6e corps, 1re div. — 7. 7e corps, 2e div. — 8. 8e corps, 3e div. — 9. 9e corps, 4e div. — 10. 10e corps, 5e div. — 11. 11e corps, 1re div. — 12. 12e corps, 2e div. — 13. 14e corps, 3e div. (le 13e corps n'avait pas d'insigne). — 14. 15e corps, 4e div. — 15. 16e corps, 5e div. — 16. 17e corps, 1re div. — 17. 18e corps, 2e div. — 18. 19e corps, 3e div. — 19. 20e corps, 4e div. — 20. 22e corps, 5e div. (le 21e corps n'avait pas d'insigne). — 21. 23e corps, 1re div. — 22. 24e corps, 2e div. — 23. 25e corps, 3e div.

24. Les corps se reconnaissaient à leur insigne, la couleur de celui-ci désignant chacune des divisions. Les figures présentent les 1re (a), 2e (b), 3e (c), 4e (d) et 5e (e) divisions de cinq corps différents. b est un tireur d'élite du « 1st United States Sharpshooters » et c un des « Bucktails » du « 42nd Pennsylvania Volunteers ».


1
2
3
4
5
6
a
b
c
d
e
24
7
8
9
10
11
12
13
14
40 ROUNDS
15
16
17
18
19
20
21
22
23

L. & F. Funcken

du major général Andrew Jackson[1], mais l'étau continuait de se resserrer.

La paix fut signée à Gand, le 2 décembre 1814, un événement aujourd'hui sorti de bien des mémoires, et la guerre de 1812-1814 se solda par le *statu quo ante bellum*, le retour à la situation d'avant-guerre. Les pertes des États-Unis s'élevaient à 2.260 tués — la Révolution en avait exigé 4.435 — et on estimait à 4.505 le nombre des blessés.

De ce conflit aussi stupide qu'inutile, le peuple américain garda curieusement un goût de victoire. Plus objectivement, son sentiment national s'en trouva renforcé.

L'uniforme et le fusil

À l'approche de la guerre, le Congrès avait voté un accroissement substantiel des forces armées, qui portait les effectifs à 27.500 hommes. Moins de 12.000 étaient rassemblés en juin 1812.

Les dix-huit premiers *new regiments* revêtirent le nouvel uniforme adopté peu avant les hostilités, dans des circonstances mal éclaircies. Son élément principal était le *cotee*, une sorte de jaquette courte de couleur bleue, à haut col et à parements rouges, copieusement galonnée de blanc.

Le chapeau céda la place à un shako en cuir de forme assez lourde, dont la plaque était ornée d'un aigle survolant un trophée de drapeaux. Il fut remplacé dès 1812 par un shako en feutre de style anglais dit *Waterloo* ou *Belgian shako*, puis par un modèle identique en cuir, l'année suivante, tandis que le *cotee* prenait une apparence plus simple.

Un modèle blanc existait pour l'été, sans basques. Par la force des choses — le blocus anglais ! — il devint le seul uniforme distribué entre 1812 et 1813.

L'arme réglementaire de l'infanterie était à l'époque le nouveau mousquet américain Springfield à âme lisse, une arme de calibre .69 (17,5 mm) dotée d'une platine à silex.

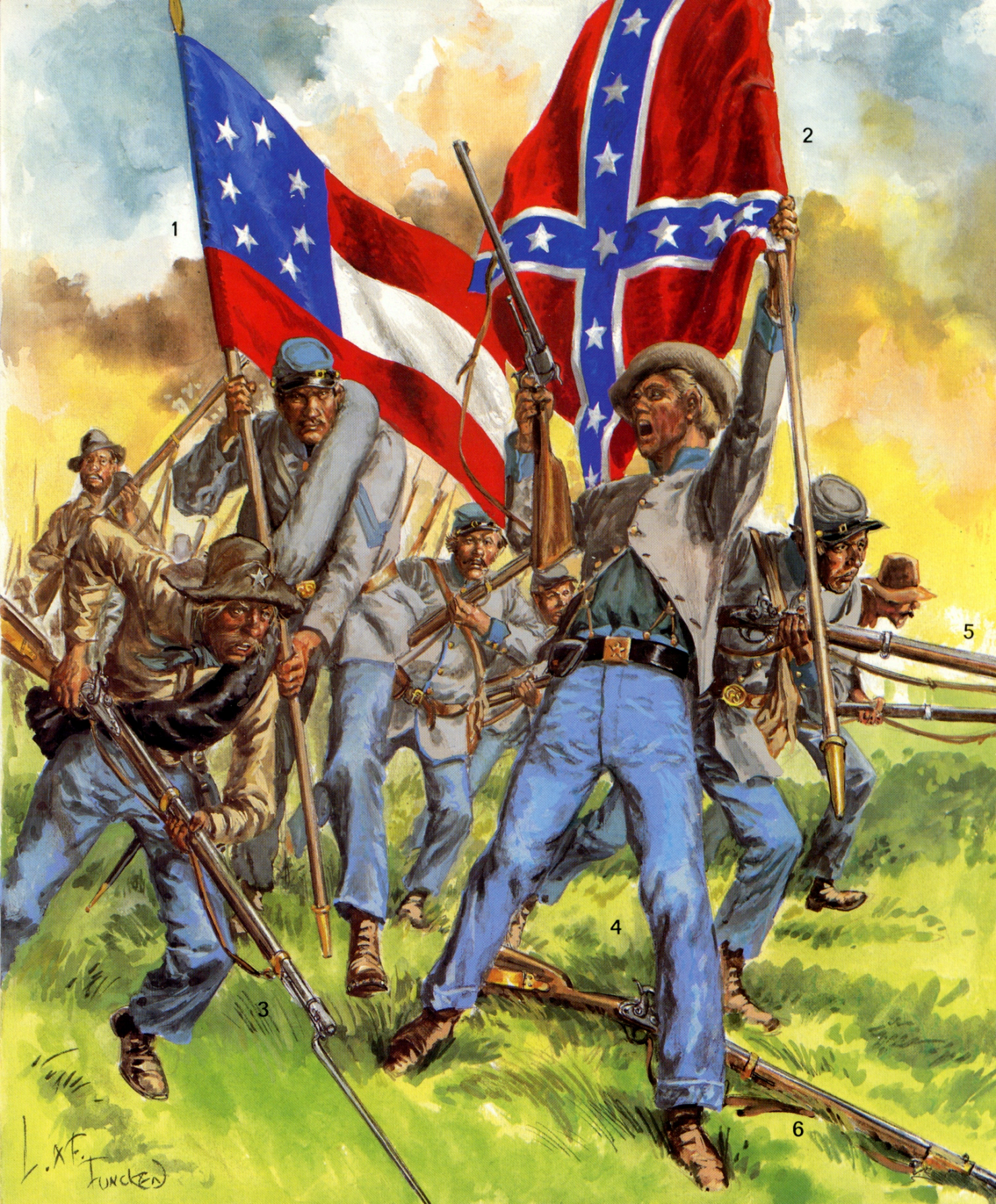
La cartouchière contenait 25 cartouches disposées verticalement dans des alvéoles, mais il y avait deux compartiments de 6 cartouches dans le fond de l'étui, de part et d'autre d'une case contenant les silex de rechange.

1. Qui sera le septième président des États-Unis, de 1829 à 1837.

GUERRE DE SÉCESSION, DRAPEAUX SUDISTES (I)

1. Le « Stars and Bars », premier drapeau des confédérés. Ses couleurs et leur disposition le feront parfois confondre avec le drapeau de l'Union, « le Stars and Stripes ». Le nombre des étoiles passa de sept à treize au fur et à mesure des adhésions. Les dimensions étaient de 0,60 m sur 0,90 m. — 2. Drapeau de bataille adopté en 1861. Il ne constitua jamais un emblème officiel national mais fut emmené au combat jusqu'à la fin du conflit. Il posséda jusqu'à dix-sept étoiles et connut des variantes (voir la planche suivante). Ses dimensions sont ici de 1,21 m x 1,21 m. Nous avons cependant vu des associations patriotiques arborant un emblème de 1,20 m sur 1,60 m environ dans leurs reconstitutions historiques annuelles.

3. Fusil Mississippi confédéré, similaire au modèle U.S. 1841. Calibre .58 (14,73 mm). — 4. Le porte-drapeau est armé d'une carabine Lefaucheux française, calibre .44 (11,17 mm). Les armes françaises étaient extrêmement populaires dans l'armée confédérée. — 5. Cook et Brother calibre .58. — 6. Au sol, un Palmetto calibre .53 (13,46 mm).


1
2
3
4
5
6
L. & F. Funcken

Quatre guerres indiennes, 1815-1845

Dès février 1815, les 33.000 hommes de l'armée régulière furent réduits à 1.000. L'infanterie se composa alors de 8 régiments.

En 1816, le massacre d'un petit poste par les Séminoles en Géorgie provoqua la première des nouvelles guerres indiennes, dite première guerre des Séminoles. C'est le bouillant général Jackson qui leva de sa propre autorité un corps de 1.500 volontaires, auquel se joignirent autant d'Indiens Cherokees, Uchees et Creeks.

Pendant trois mois, Jackson ravagea le nord de la Floride, territoire espagnol où se réfugiaient les guérilleros séminoles. Les Espagnols eux-mêmes se virent expulsés du port de Pensacola, et malgré ses protestations l'Espagne finira par céder la Floride aux États-Unis.

La deuxième guerre fut provoquée par le retour des Indiens Sacs (ou Sauks) et Fox sur les territoires de l'Illinois dont la poussée des pionniers les avait chassés.

Black Hawk (Faucon noir), un ancien allié des Anglais pendant la guerre de 1812, décida de s'opposer par la force aux envahisseurs. Un affrontement confus avec les milices — dans lesquelles un capitaine de vingt-trois ans nommé Abraham Lincoln faisait ses premières armes[1] — marqua le début de ce conflit qui fut appelé la guerre de Black Hawk.

Après quelques succès initiaux, Black Hawk affronta les troupes régulières du général Atkinson sur la rivière Wisconsin, à trois cents kilomètres au nord-ouest de Chicago.

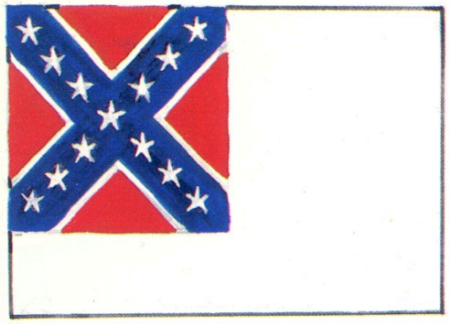
Battu et capturé, le vaillant chef fut emprisonné à Fort Monroe, en Virginie. Les débris de ses troupes, acculés sur les bords d'un affluent du Mississippi, la rivière Bad Axe, furent impitoyablement massacrés avec femmes et enfants le 2 août 1832.

Une troisième guerre, dite deuxième guerre des Séminoles, découla du massacre par surprise d'un détachement de cent dix fantassins en 1835.

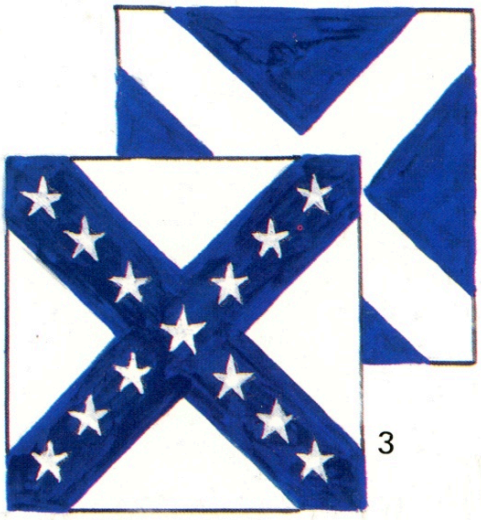
1. Lincoln, selon son propre aveu, ne rencontra pas un seul Indien hostile mais eut, par contre, « de sanglants combats avec les moustiques ».

GUERRE DE SÉCESSION, DRAPEAUX SUDISTES (II)

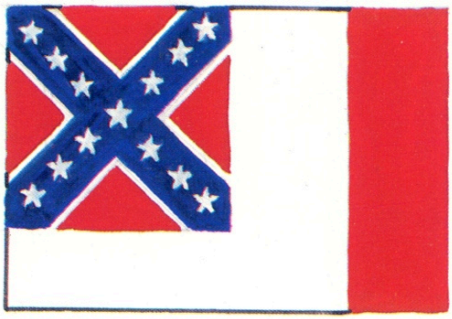
1. Deuxième drapeau national sudiste, de 1863, choisi pour éviter tout risque de confusion entre les emblèmes sudiste et nordiste (voir planche précédente, fig. 1). — 2. Troisième drapeau national, créé en 1865. Le précédent faisait trop penser à un drapeau blanc de capitulation quand le vent ne le déployait pas. — 3. Variantes du drapeau de bataille. La seconde fut arborée par les unités de l'Arkansas. — 4a. Drapeau de la Caroline du Sud jusqu'à la guerre de Sécession. — 4b. Caroline du Sud, modèle adopté en décembre 1861. — 5. Caroline du Nord. — 6. Texas. Les Texans exhibèrent toujours fièrement leur « Lone Star » (Étoile solitaire). — 7. À côté du drapeau officiel (fig. 6), le « Bonnie Blue Flag » connut la célébrité comme emblème des confédérés pendant l'année 1861. — 8. Floride, drapeau de volontaires. — 9. Louisiane. — 10. Virginie. — 11. Enseigne de la marine. — 12. « Jack » de la marine, déployé sur la terre ferme.



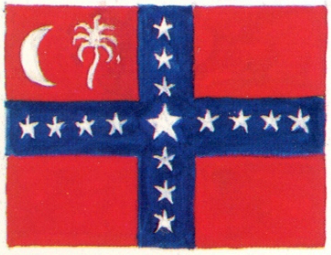
1



3

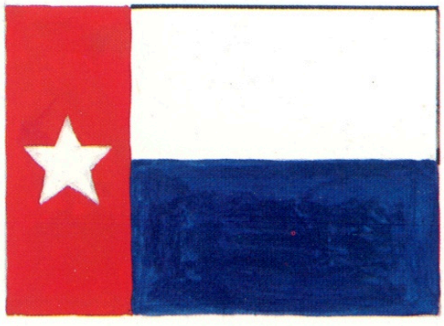


2

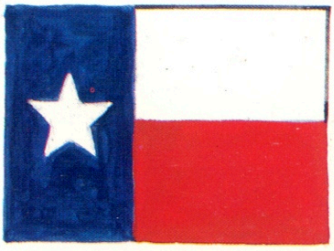


4a

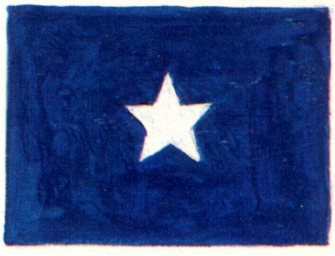
4b



5



6

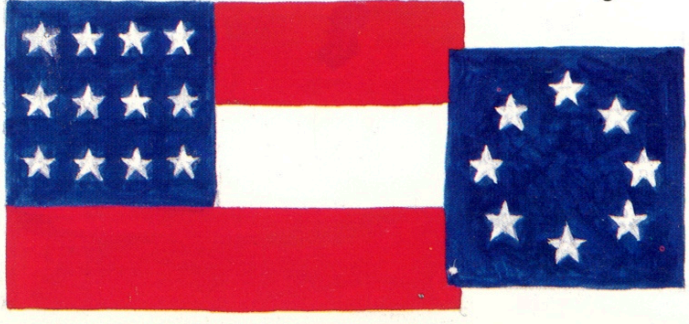


7

8

9

10



11

12

L. & F. FUNCKEN

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

ST. NICHOLAS HOTEL

Les troupes américaines s'épuisèrent pendant sept années terribles, face aux insaisissables guerriers du chef Osceola. Sept généraux échouèrent successivement et ce ne fut qu'au prix d'une odieuse traîtrise que le chef séminole put être capturé. Cela ne fit que durcir encore la résistance de « la tribu qui ne se rendit jamais »[1].

Des 5.000 soldats réguliers et des 20.000 volontaires opposés aux 1.000 guerriers des marais, 1.500 périrent dans cette guerre peu glorieuse.

La quatrième guerre survint en 1838 alors que la précédente n'était pas terminée. Elle fut menée simultanément contre les Creeks et les Cherokees, lesquels avaient l'audace de défendre les territoires qui leur appartenaient.

Les Creeks furent balayés en une courte et sanglante campagne, mais les Cherokees, plus nombreux et plus civilisés, en appelèrent aux tribunaux américains par tous les moyens légaux imaginables.

Malheureusement pour eux, l'or que recelait leur terre était trop tentant et le général Scott se vit chargé de « persuader » les Indiens. Ce qu'il fit, semble-t-il, avec un certain tact, puisqu'il réussit à éloigner la majeure partie des quinze mille Peaux-Rouges de leur sol. Quant aux autres, leur opiniâtreté fut brisée par deux régiments d'infanterie et un corps de volontaires géorgiens.

Les troupes nécessaires à toutes ces opérations avaient fait porter les effectifs à 13.000 hommes en 1838, mais ce chiffre était retombé à 8.600 en 1842 et à 5.300 en 1845.

La guerre d'Indépendance du Texas

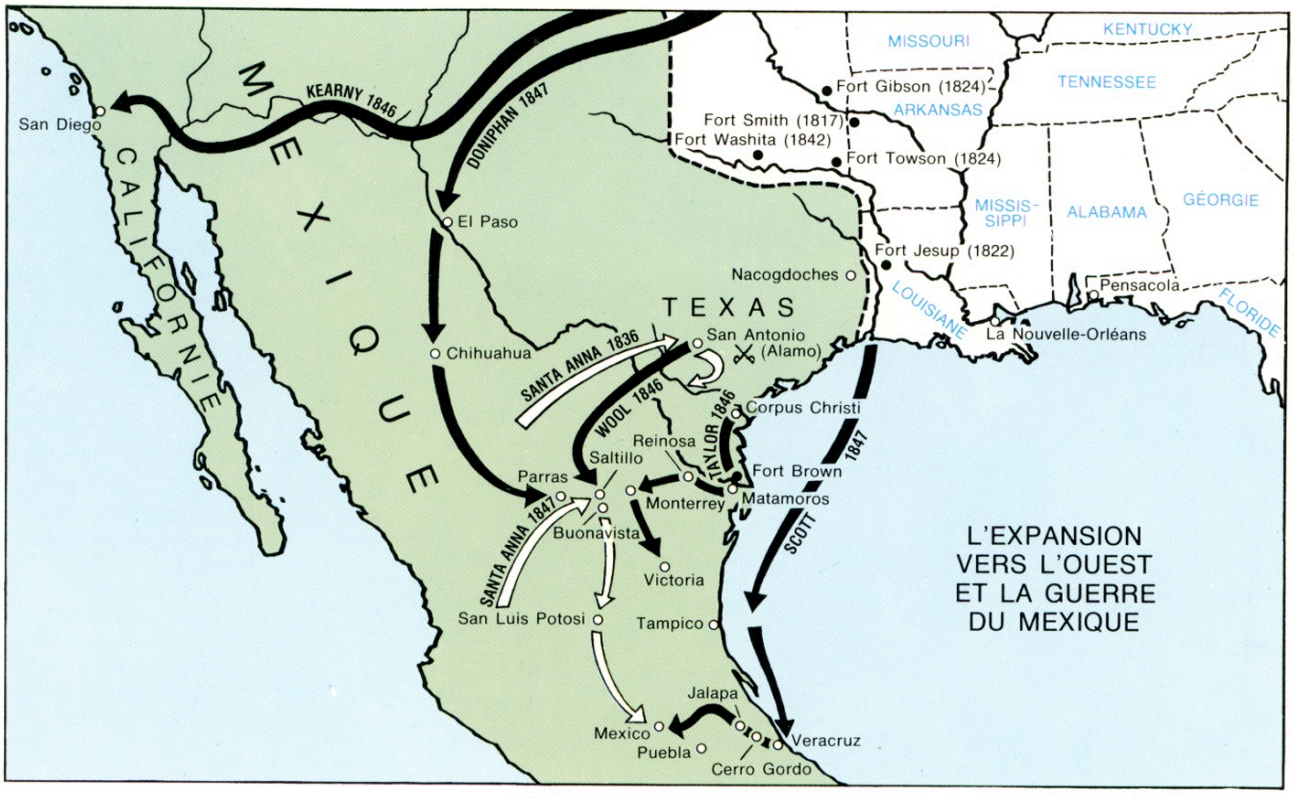
Entre 1822 et 1835, sous l'impulsion de Moses Austin puis de son fils Stephen, plus de trente mille immigrants américains d'origine allemande et irlandaise avaient été autorisés par le gouvernement mexicain à s'établir dans le territoire du Texas.

Peu à peu, le Mexique installa des postes militaires, pour instaurer ensuite des droits de douane et finalement fermer les frontières à l'immigration.

1. En principe, les Séminoles sont aujourd'hui encore en guerre avec les États-Unis!

GUERRE DE SÉCESSION, MUSICIENS
(pages 118-119)

Rassemblés fraternellement pour les besoins de la mise en page, voici quelques-uns des types de musiciens nordistes et sudistes. D'après des documents photographiques.
1. Trompette nordiste. Sa frêle carrure n'est manifestement pas encore à l'échelle de ses épaulettes. — 2. Le plus souvent en bois et en cuivre, les tambours ne présentaient pas tous le décor soigné de cet instrument de la clique d'un régiment d'infanterie régulière nordiste. — 3. Tambour-major, tambours et fifres d'un régiment de ligne nordiste. Le tambour-major a le grade de quartermaster sergeant, représenté par des galons particulièrement généreux. On notera quelques-unes des multiples formes de képis portés (voir aussi la fig. 8). Arrivés au front, les musiciens cessaient généralement leur fonction pour se trans-



former en brancardiers. — 4. Jeune tambour. Au combat, les galons du plastron étaient le plus souvent enlevés afin de moins attirer l'attention des tireurs ennemis. — 5. Trompette avec l'uniforme de l'ordonnance de 1858. — 6. Tambour-major sudiste du 1er régiment des Volontaires de Virginie, 1861. — 7. Aux côtés du gigantesque tambour-major, voici le minuscule tambour sudiste des « Elliot Grays ». — 8. Les instruments de cuivre étaient tous basés sur le même modèle, apparu en 1840 et abandonné vers 1870. Ils existaient en au moins huit tailles.

9. Tente Sibley conique, surtout utilisée dans les camps permanents. Elle a été adaptée ici pour l'hiver avec des parois en rondins. — 10 et 11. La cheminée d'une maison détruite ou de vieux tonneaux superposés rendaient l'hiver plus supportable. — 12. Tente pour deux hommes. — 13. Tente pour quatre hommes.

Le peuple texan, irrité, commença à rêver d'un État indépendant et les rumeurs croissantes de révolte incitèrent le général-dictateur mexicain Antonio López de Santa Anna à intervenir militairement. Ses 6.000 soldats balayèrent aisément les fractions dispersées des 1.500 rebelles de l'armée de Sam Houston, un politicien mué en commandant en chef.

Et ce fut Alamo, haut lieu de l'histoire du Texas où, du 24 février au 6 mars 1836, 180 héros parmi lesquels Davy Crockett et James Bowie résistèrent jusqu'à la mort aux Mexicains. Nul ne fut épargné et aussitôt le cri de vengeance : « *Remember Alamo!* » rameuta les volontaires texans et américains.

Santa Anna, convaincu de son invincibilité, se laissa surprendre à San Jacinto, le 21 avril suivant, par une armée de 743 enragés. Les 1.600 vétérans mexicains s'enfuirent à toutes jambes et leur chef se fit capturer le lendemain.

La république indépendante du Texas fut reconnue en mars 1837 par les États-Unis. L'armée américaine n'était intervenue que passivement en occupant avec un régiment d'infanterie la ville de Nacogdoches.

La guerre du Mexique

Le rattachement du Texas aux États-Unis, en 1845, provoqua l'indignation du Mexique, lequel n'entendait pas se voir déposséder d'une province dont il ne désespérait pas de reprendre le contrôle.

Depuis près de dix ans d'ailleurs, des combats furieux n'avaient cessé de se dérouler aux frontières entre commandos texans et mexicains.

Guidés bien davantage par l'intérêt que par la solidarité, les États-Unis expédièrent 4.000 hommes, dont 5 régiments d'infanterie, 1 régiment de dragons et une *flying artillery*[1] mise sur pied pour la circonstance.

Le fort édifié par les Américains sur le Rio Grande fut assiégé dès le 3 mai et résista deux longs jours à un bombardement sévère. Le 7 mai, alors que l'assaut allait se déclencher, les Mexicains durent soudain faire face à l'attaque du gros des troupes américaines du général Zachary Taylor, accourues à la rescousse.

Quoique inférieurs en nombre — 2.000 contre 6.000 —, les Yankees livrèrent la première bataille de la guerre, le 8 mai, à Palo Alto[2]. Combattant comme des vétérans napoléoniens, les fantassins et l'artillerie volante infligèrent une sanglante défaite à l'ennemi, le rejetant ensuite au-delà du fleuve.

Le fort prit plus tard le nom de son vaillant commandant, le major Jacob Brown.

Le Congrès décida de doubler les effectifs des compagnies d'infanterie — qui compteraient désormais 100 hommes — et autorisa la levée de 50.000 volontaires pour un an.

1. Artillerie « volante », c'est-à-dire conçue pour des évolutions rapides.
2. C'est seulement le 13 mai que les États-Unis déclarèrent officiellement la guerre au Mexique.

1872-1875

1. Caporal en grande tenue, avec le shako de 1872. Le fusil est un Springfield modèle 1873, se chargeant par la culasse. — 2. Sergent en grande tenue, 1875. L'uniforme est identique à celui de la fig. précédente excepté l'insigne : deux fusils croisés au lieu du cornet. Ce type de tunique se nommait « basque » et avait des basques nettement plus courtes que celles de l'uniforme des années 1860. — 3. Lieutenant en grande tenue, 1875. Il porte la Médaille d'honneur du Congrès (fig. 4). Ses cheveux gris ne doivent pas surprendre, car depuis la guerre de Sécession les promotions étaient devenues extrêmement lentes.

4. La Médaille d'honneur du Congrès : elle se situe au sommet de la *pyramid of honor* et récompense le plus haut fait héroïque. Ce modèle est celui fixé par la loi du 12 juillet 1862. Depuis lors, sa médaille et son ruban ont été modifiés et déposés afin d'en empêcher toute imitation plus ou moins ressemblante par les associations patriotiques. — 5. Une épaulette.

4

5

1 2 3

L. & F. FUNCKEN

Pour le déroulement ultérieur de la guerre, nous renvoyons le lecteur à la carte de la page 121, qui lui permettra de suivre aisément les opérations.

Comparée à celle de 1812, l'armée de 1845-1848 était méconnaissable. À part le siège de Fort Brown et la bataille de Buona Vista, les Américains prirent l'initiative de tous les engagements. Au prix, il est vrai, de 1.733 soldats tués et de 11.550 autres morts d'accident ou de maladie.

Vaincu, Santa Anna abandonna le Texas et vendit le Nouveau-Mexique et la Californie à ses vainqueurs, dont le territoire atteignit ainsi les limites qui sont les siennes aujourd'hui.

L'uniforme

La casquette à coiffe gonflée fut sans doute l'élément le plus caractéristique de la silhouette du soldat de l'époque. Elle existait depuis 1825, alors que sévissaient les guerres contre les Indiens.

Si l'on en croit certaines gravures du temps, l'infanterie aurait arboré un bandeau blanc distinctif, mais il est probable que la plupart des casquettes en furent dépourvues.

Les peintures de James Walker conservées au musée de West Point nous montrent de curieuses casquettes en forme de cloche renversée avec un fond concave à bords aigus, tout à fait différentes d'aspect. Elles ont beaucoup intrigué les chercheurs et nous nous demandons si cette forme ne serait pas due à une housse protectrice en toile cirée[1].

Par contre, la suite de ravissantes lithographies en couleur de l'architecte Carl Nebel[2] nous offre des casquettes à coiffes gonflées et molles, parfaitement conformes d'ailleurs à la mode civile du temps.

Les officiers portaient depuis 1835, avec la petite tenue de service et de campagne, des pattes d'épaules, les *straps*, posées à cheval sur les épaules afin de permettre la « lecture » du grade de face comme de dos.

1. Supposition qui est devenue une quasi-certitude depuis notre examen sur place.
2. Témoin des opérations, Nebel rapporta de précieux croquis retraçant les principales phases de la campagne et qui s'attachaient à reproduire les sites et les bâtiments mexicains. Contrairement aux personnages stéréotypés de Walker, ceux de Nebel confèrent une vie intense à ses reconstitutions. Plusieurs d'entre elles « inspirèrent » indubitablement des artistes moins adroits, jusqu'à la limite du plagiat.

1881-1890

1. Officier subalterne d'infanterie en grande tenue, 1884. La distinctive blanche (au lieu de bleu ciel) visible sur les épaulettes différencie cet uniforme de l'ancien, porté entre 1872 et 1884. — 2. Clairon en grande tenue, 1890. Le pantalon a deux fines bandes blanches sur les côtés (voir la planche 1902-1907). — 3. Casque modèle 1881 pour les officiers d'infanterie, reconnaissable à l'insigne aux fusils croisés. Le numéro du régiment est visible sur l'écusson américain. — 4. Casque modèle 1881 pour les sous-officiers et soldats.

Le soldat avait l'uniforme montré sur la planche 1872-1875, avec le col entièrement blanc. Cette nouvelle couleur distinctive s'étendant bien entendu aux épaules, pattes de parements, etc., comme il en est du clairon montré ici, à l'exception du galonnage réservé aux musiciens. Les grades de sous-officiers, par contre, étaient dorés.

1

3

2

4

L. & F. FONCKEN

Le major général avait deux étoiles,
le brigadier général une étoile,
le colonel un aigle aux ailes déployées;
le major ne portait aucun ornement;
le capitaine avait deux barres rectangulaires à chaque bout,
le lieutenant une barre à chaque bout,
le second lieutenant n'en avait aucune.

La coiffure de l'ordonnance de 1834, un lourd shako, n'était évidemment pas portée en campagne. Les représentations du temps, rares et maladroites, hésitent entre le cylindre, le tronc de cône, voire la cloche renversée, alors que les auteurs modernes donnent la préférence à un cylindre légèrement concave.

La hauteur du plumet variait de 305 millimètres pour le sergent-major à 254 millimètres pour les sous-officiers de grades inférieurs. Le simple sergent, le caporal et le soldat n'avaient droit qu'à un plumet de 203 millimètres.

TYPES D'OFFICIERS, 1888-1907

1. Major général, 1888. Si l'allure est parfaitement conforme à la mode militaire de l'époque, les surprenants étriers « western » ne laissent aucun doute sur la nationalité du cavalier. — 2-4. Officiers en manteau, 1888. — 5 et 6. Colonel en petite tenue et général en tenue de campagne, 1898-1900. La petite tenue fut également portée en campagne durant la guerre hispano-américaine de 1898. — 7 et 8. Officier subalterne et officier supérieur en tenue de campagne kaki, 1898-1900. — 9. Tenue kaki des officiers généraux, 1898-1900. — 10. Brigadier général en grande tenue à cheval, 1902-1907.

De 1848 à la Guerre civile

La guerre du Mexique à peine terminée, l'armée américaine se mit à fondre une fois de plus[1], en dépit des responsabilités créées par la ruée de milliers d'émigrants vers les régions riches mais inhospitalières qui s'offraient à leur esprit aventureux.

Les nouvelles possessions devenues aujourd'hui le Nouveau-Mexique, l'Utah, le Nevada et une partie du Wyoming et du Colorado furent envahies par les trappeurs et les fermiers. Ils se heurtèrent bientôt aux Peaux-Rouges des tribus cheyennes, sioux, pawnees, comanches et apaches, pour ne citer que les plus connues.

L'armée se consacra à la protection des convois. En dix ans, elle établit soixante-huit forts permanents et à peu près autant de forts provisoires, dispersés sur un immense territoire, elle ne mena pas moins de vingt-deux « guerres » distinctes, sans compter les innombrables expéditions effectuées entre-temps[2].

1. En 1861, à la veille de la Guerre civile, l'armée tout entière comptait 1.098 officiers et 15.304 soldats.
2. Notre second volume reviendra longuement sur ce sujet.

2
3
4
1
5
6
7
8
9
10
L. & F. FUNCKEN

L'une de ces campagnes, fort peu connue, dut être organisée contre la secte des Mormons[1]. Ceux-ci, au nombre de 148, avaient atteint la vallée du Grand Lac salé en 1847 sous la conduite de Brigham Young et, à force de labeur, étaient parvenus à fertiliser cette région aride.

Après la création du territoire de l'Utah par le gouvernement fédéral en 1850, la nomination d'un gouverneur non mormon en 1857 provoqua l'indignation des pionniers qui s'opposèrent à l'installation de l'intrus. Une armée de 2.500 soldats fédéraux fut dépêchée vers la capitale rebelle, mais l'hiver la surprit après trois mois de marche sur la route de près de deux mille kilomètres qu'elle devait parcourir. De plus, Young lança sa milice contre l'envahisseur, émanation d'un gouvernement dont, disait-il, « la puanteur offensait les narines ».

Il fallut attendre le printemps et l'arrivée de renforts pour traiter avec les irréductibles Mormons. Le nouveau gouverneur fut accepté et l'armée, mortifiée, fut autorisée à défiler à travers la ville avant de se retirer définitivement.

L'uniforme

Après la guerre du Mexique, l'uniforme de campagne avait acquis une simplicité relative. Simplicité que la grande tenue ne tarda pas à observer elle aussi, dès l'ordonnance de 1852. Les plumets des guerres napoléoniennes firent place à des pompons de la couleur distinctive de l'arme et le shako diminua nettement de taille : on le nommait *gig cap*, *gig* signifiant en argot une punition militaire légère. Il perdit bientôt son bandeau de la couleur distinctive, le bleu de Saxe accordé à l'infanterie, tandis qu'apparaissait un mince passepoil bleu ciel. Et le shako lui-même fut peu à peu remplacé, à partir de 1855, par un chapeau cylindrique à larges bords dont on relevait indifféremment l'une ou l'autre aile[2].

Le képi mou, dit *bummer's cap* — *bummer* : pillard, maraudeur — pendant la guerre de Sécession, avait été

1. C'est au cours d'un voyage d'étude en 1977 que nous avons découvert l'évocation picturale de cette étrange guerre sous la coupole de la somptueuse « House of Representatives » du Sénat de l'Utah, à Salt Lake City.
2. En 1861, le règlement fixa le côté à relever : à gauche dans l'infanterie, à droite dans la cavalerie.

GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE, 1898
PHILIPPINES, 1899-1902

1. Sous-officier en tenue de campagne tropicale modèle 1898, fort peu répandue dans la troupe. Celle-ci, au contraire, porta le plus souvent un mélange d'uniformes anciens et modernes (voir fig. 5). Le fusil des troupes régulières était le Krag-Jorgensen modèle 1892, du calibre .30 (7,62 mm). — 2. Officiers en tenue tropicale, 1898. Cet uniforme leur fut plus largement distribué, de même que le casque tropical. — 3 et 4. Officier et sous-officier en 1902, avec la tenue modèle 1898 portée aux Philippines. La seule différence importante réside dans la couleur blanche distinctive sur le chapeau et les chevrons du sergent, lesquels se rencontraient encore de couleur bleu ciel sur les uniformes anciens. Le revolver de l'officier, un Colt calibre .38 (9,65 mm), fut prétendu incapable de briser l'assaut furieux des Moros coupeurs de têtes philippins. On s'empressa de calmer les inquiétudes en distribuant quinze mille vieux Colt .45 (11,43 mm) du modèle 1873. En réalité, ce n'était pas le calibre qui était en cause mais bien la vitesse initiale trop faible de la balle utilisée. Le fusil est un Springfield modèle 1903 du premier type (1903-1906). La cartouchière contenait cent cartouches et pesait près de trois kilos. — 5. Quelques exemples des uniformes hybrides mentionnés à propos de la fig. 1. Généralement, la troupe n'avait reçu du nouveau modèle 1898 que les guêtres et le chapeau.

5
US
2
1
U.S.
3
4
13
U.S.
27
L. & F. Funcken

adopté vers 1860 et continua d'être préféré au lourd chapeau par les unités des régions de l'Est. Initialement, le képi se portait avec une tunique courte destinée aux corvées, que l'on avait baptisée *sack coat* — terme qui en disait long sur ses pauvres qualités esthétiques.

Ce furent ces deux éléments vestimentaires qui finirent par constituer l'uniforme standard de la majorité des troupes fédérales pendant la Guerre civile.

Le chapeau, dit *Kossuth* ou *Hardee* ou encore *Jeff Davis*, connut une version à fond plus bas qu'on appela *Burnside hat*[1].

Dans le Sud, le shako de 1852 en forme de pot de fleurs renversé exista sans doute, ainsi qu'en témoigne notamment une affiche de recrutement pour l'armée confédérée. On le portait avec un plumet frissonnant de faibles dimensions. Une ordonnance sudiste assez nébuleuse évoque une coiffure particulière, vraisemblablement de ce type.

Mais dès 1862, la *forage cap* ou képi mou devint la coiffure générale.

1902-1907

1. Premier sergent en grande tenue, 1902-1907. — 2. Regimental sergeant-major en grande tenue. Le fusil est un Springfield 1903 second modèle, utilisé de 1906 à 1929. — 3. Clairon en grande tenue. — 4. Officier en tenue de service, 1907. — 5. Sergent-major en tenue de service, 1907. — 6 et 7. Tenue d'hiver d'un lieutenant général et d'un major, 1902-1907. — 8-10. Tenues d'hiver, 1902-1907.

Les galons des avant-bras indiquaient :
en or : une blessure de guerre ;
en blanc : un an de service en guerre ;
en bleu ciel : les engagements successifs.
En dépit des apparences, la couleur distinctive de l'infanterie était le blanc, mais elle ne se voyait réellement que sur le galon des pantalons et pas toujours sur les chevrons de grade (voir fig. 2).

QUATRIÈME PARTIE

LA GUERRE CIVILE (GUERRE DE SÉCESSION)

Connu en Europe sous le nom de guerre de Sécession, ce conflit fratricide opposa les fédérés des États du Nord aux confédérés du Sud[2]. Ces appellations offrant des risques de confusion, nous avons choisi d'utiliser les termes

1. Ces noms sont ceux de personnages en vue à l'époque : Lajos Kossuth (héros de l'indépendance hongroise), William Joseph Hardee (général sudiste), Jefferson Davis (président de la Confédération sudiste), Ambrose Everett Burnside (général nordiste).
2. S'ils se ressemblent, les mots « fédéré » et « confédéré » recouvrent des notions juridiques différentes : la confédération est un groupement de plusieurs États qui conservent chacun leur souveraineté, alors que la fédération est l'union de plusieurs États en un seul État dit fédéral ou fédératif. La confédération a tendance à évoluer vers la fédération à mesure que s'impose la nécessité d'un pouvoir central. C'est ainsi, par exemple, que la Confédération suisse est aujourd'hui une fédération. Aux États-Unis, la tendance confédérale des États du Sud, au moment de la guerre de Sécession, apparaît comme une réaction, une façon d'exprimer leurs particularismes face à l'emprise mal supportée du gouvernement de Washington.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
L. & F. Funcken

sommaires mais familiers à notre langue : nordistes et sudistes.

Nous présentons ici les origines et le déclenchement de la guerre. Le lecteur trouvera la suite de ce chapitre important de l'histoire de l'armée américaine dans le second volume traitant de la cavalerie et de l'artillerie, avec un résumé des opérations et aussi des cartes qui lui permettront de situer les principales batailles.

Les causes de cette terrible confrontation entre le Nord industrialisé et le Sud « féodal » avec sa main-d'œuvre d'esclaves noirs sont multiples et ne peuvent se résumer à la notion de guerre antiesclavagiste.

À l'holocauste de quatre cent trente soldats tués en moyenne *chaque jour* pendant quatre ans, c'est-à-dire plus de morts que toutes les autres guerres américaines réunies y compris celle de Corée, il doit y avoir d'autres motivations : différences d'ordre économique, désir du Sud de préserver à tout prix son mode de vie, ou encore et surtout, tensions accumulées depuis des dizaines d'années à l'insu des populations du Nord...

Sur les frontières se déroulaient cependant depuis plusieurs années des « guerres civiles » de petit format entre partisans de l'esclavage et abolitionnistes, des accrochages qui avaient fait des centaines de victimes dans le Kansas et le Missouri.

John Brown, un leader passionné de l'antiesclavagisme, s'était manifesté dès 1856 par l'exécution de cinq adversaires en représailles des raids de *border ruffians*, « bandits des frontières » dont les commandos étaient organisés par les tenants de l'esclavagisme.

En 1859, avec une vingtaine de ses partisans, Brown se saisit de l'arsenal fédéral de Harpers Ferry en Virginie afin de se procurer les armes nécessaires à sa « croisade » pour un territoire libre des monts Appalaches, d'où il comptait diriger la révolte de tous les Noirs du Sud.

Capturé, condamné à mort pour trahison et exécuté, John Brown fut considéré comme un martyr par les adversaires de l'esclavage. Une chanson intitulée *John Brown's Body* devint même un hymne patriotique en vogue dans le Nord.

INFANTERIE DE MARINE

1. « Gooch's Marines » en 1741. Il était le n° 33 de la liste des régiments d'infanterie. — 2. Infanterie de marine régulière des « Continental Marines » en 1776. — 3. « Continental Marines » en 1779. La distinctive est devenue rouge. — 4. Infanterie de marine de Pennsylvanie, époque révolutionnaire. — 5. Infanterie de marine du Maryland, époque révolutionnaire. — 6. 1798-1804. — 7. Soldat, 1805-1818. — 8. Officier, 1826. — 9. Soldat, 1833. — 10. Soldat, 1840. La bande rouge du pantalon sera très vite remplacée par une bande bleu foncé. — 11. Officier, 1847. — 12 et 13. Officier et soldat des *marines* selon l'ordonnance de 1859. Les pantalons blancs étaient portés en été. — 14-16. Guerre de Sécession, 1861 : grande tenue, petite tenue et tenue de campagne. Cette dernière est intégralement celle de l'infanterie avec, pour seule marque particulière, un M pour *marines* au centre du cor de chasse de l'infanterie nordiste. — 17. Sergent, 1875. — 18. Sergent en grande tenue, 1900. — 19. En Chine, 1900. L'insigne du corps est porté sur un fond rouge.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19

Loin de rassurer les populations blanches des États du Sud, le retentissement du procès de Brown augmenta leurs craintes d'une possible insurrection des Noirs. Les abolitionnistes du Nord trouvaient parfois des sympathisants dans le Sud, tel ce pasteur du nom de Henry Ward Beecher qui récolta parmi ses ouailles les fonds nécessaires à l'achat de vingt-cinq carabines Sharps ultramodernes... lesquelles furent familièrement surnommées *Beecher's bibles*[1].

L'élection d'Abraham Lincoln à la présidence des États-Unis en 1860 provoqua la sécession immédiate de la Caroline du Sud, imitée en quelques mois de temps par le Mississippi, la Floride, l'Alabama, la Géorgie, la Louisiane, le Texas, la Virginie, la Caroline du Nord, l'Arkansas et le Tennessee. Les sécessionnistes constituèrent les États confédérés d'Amérique le 9 février 1861.

Le sudistes s'emparèrent immédiatement des forts et des arsenaux fédéraux établis sur leurs territoires, à l'exception des places fortes de Fort Sumter à Charleston et de Fort Pickens à Pensacola, en Floride.

C'est la décision de Lincoln de ravitailler Fort Sumter qui fit partir le premier coup de canon de la guerre, le 12 avril.

Bombardée par les sudistes pendant trente-quatre heures sans interruption, la position, sérieusement endommagée, ravagée par les incendies et à court de munitions, se rendit tandis que l'escadre de secours attendait passivement à l'entrée du port. Pas un seul homme n'avait, par miracle, été touché, et la garnison fut autorisée à s'embarquer après avoir salué d'un coup de canon à blanc le drapeau étoilé. Mais, cruelle ironie, le canon explosa, tuant un artilleur nordiste et faisant de lui le premier mort de la première bataille de la guerre de Sécession !

La capitulation de Fort Sumter, incident relativement minime, bouleversa une large part de l'opinion nordiste qui y vit une menace pour l'avenir de l'Union. Lincoln décida de répliquer au défi de la « rébellion » et demanda aux gouverneurs loyaux de lever 75.000 miliciens. L'enthousiasme était tel que près de 100.000 hommes furent aussitôt rassemblés.

1. Quelques-unes de ces « bibles de Beecher » sont conservées dans les musées du Kansas et de l'Ohio.

MARINE
DE LA RÉVOLUTION AMÉRICAINE

1 et 2. Capitaines en 1776 et 1777. Le premier uniforme, jugé trop simple, fut remplacé l'année suivante par un autre modèle mieux en rapport avec le goût des capitaines. Il ne fut pourtant jamais autorisé officiellement. — 3. Aspirant, 1797. — 4. Maître, 1797. — 5. Capitaine. Il porte l'uniforme *blue and buff* de l'ordonnance de 1797 relative à la première marine des États-Unis. Les boutons marquaient accessoirement les grades, ici quatre sur les poches. — 6. Lieutenant, 1797. Il est vêtu selon l'ordonnance, avec les trois boutons de son grade aux poches et une seule épaulette, à droite. — 7. Canonnier, 1779. — 8 et 9. Matelots. Aucun uniforme n'était prescrit. Il fallut attendre plusieurs années après la Révolution pour voir apparaître les premières ordonnances.

10. « Jack » ou pavillon de beaupré de la marine continentale. Les drapeaux à l'emblème du serpent à sonnettes étaient fort répandus. On y plaçait la devise NE MARCHEZ PAS SUR MOI, c'est-à-dire : Ne me provoquez pas, particulièrement explicite. Le « Grand Union Flag » était toutefois l'emblème principal. — 11. Caroline du Sud. — 12. Serpent lové de Gadsden, Caroline du Sud.

DONT TREAD ON ME
DONT TREAD ON ME
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
L. & F. FUNCKE

Les vingt-deux États du Nord regroupés sous l'autorité de Lincoln représentaient 20.700.000 personnes en majorité de race blanche, tandis que les onze États de la Confédération, luttant pour leur indépendance, rassemblaient seulement 5.450.000 Blancs et 3.654.000 esclaves de race noire. Le déséquilibre industriel était encore plus important : dix contre un, le réseau ferroviaire était trois fois plus développé dans le Nord et la fabrication des armes trente fois supérieure, sans oublier l'écrasante disproportion des moyens financiers et commerciaux.

Enfin, quoique dépourvu d'une flotte puissante, le Nord avait toutes les possibilités de l'augmenter rapidement et de rendre encore plus efficace le blocus des côtes rebelles décidé le 4 juillet 1861.

RÉVOLUTION, MARINES FRANÇAISE, BRITANNIQUE ET AMÉRICAINE

1. Matelots français, 1785 et 1797. — 2. Capitaine français, 1780. — 3. Capitaines anglais, 1775 et 1795. — 4. Matelots anglais.

U.S. Navy : 5. Chirurgien, 1797. Ce type de spécialiste n'était pas autorisé à porter le bleu et le chamois des officiers de marine. — 6. Aide-chirurgien, 1797. Les poches de ces deux auxiliaires ne possédaient pas de boutons car, ne faisant pas partie du corps des officiers, ils ne suivaient pas le *rank by buttons* (le « grade par les boutons ») de ces derniers. — 7. Commissaire, 1797. — 8 et 9. Matelots. Leur uniforme se résumait souvent aux vêtements civils les plus adéquats.

L'infanterie nordiste

L'armée régulière américaine ne comptait qu'un peu plus de 16.000 hommes le 1er janvier 1861. Anticipant sur l'agrément du Congrès, Lincoln ordonna la levée de 40 régiments de *volunteers* représentant 42.034 hommes[1], ainsi que de 10 régiments d'infanterie régulière formés à l'aide de volontaires sur la base d'une organisation nouvelle.

En effet, jusque-là le régiment régulier avait eu la même organisation que ceux de la Milice et des « U.S. Volunteers », c'est-à-dire qu'il se composait d'un bataillon de 10 compagnies désignées alphabétiquement de A à J, qui rassemblaient théoriquement 100 hommes chacune.

Deux de ces compagnies, la compagnie A et la compagnie B, étaient dites « de flanc » et formaient en principe une infanterie légère. Les hommes, armés de carabines rayées, devaient combattre en tirailleurs et rechercher le contact direct avec l'ennemi.

Le régiment régulier « nouveau » comptait, lui, 3 bataillons de 800 hommes, subdivisés en 8 compagnies de 100 hommes, mais en fait un seul régiment posséda réellement ses trois bataillons.

1. Voir plus loin le chapitre consacré aux milices et aux volontaires, page 140.

1
2
3
4
5
6
7
L. & F. FUNCKEN
8
9

En dépit des avantages de plus en plus attirants qui leur étaient offerts, les volontaires préféraient toujours se joindre aux régiments de *volunteers*, car ces régiments étaient encore mieux payés, on y était moins strict sur le chapitre de la discipline et ils offraient en outre une atmosphère plus amicale... sans parler de l'attrait d'uniformes souvent beaucoup plus séduisants.

Le bel engouement du début s'étant émoussé, il fallut en venir à la conscription. La mesure fut repoussée jusqu'en 1863 et appliquée uniquement aux États où le volontariat n'avait pas atteint le quota désiré. L'impopularité de l'*enrollment bill* était telle que quatre-vingt-dix-huit agents fédéraux recruteurs furent tués en quatre mois!

Les appelés assez riches pouvaient fournir un remplaçant ou obtenir l'exemption contre trois cents dollars[1].

Les régiments n'atteignirent jamais les effectifs idéaux. Ils se situèrent le plus souvent aux environs de 500 hommes, et rares furent ceux qui approchèrent les 800.

L'infanterie sudiste

Mise sur pied par plus de 300 officiers de l'armée des États-Unis originaires du Sud et ayant embrassé la cause des confédérés[2], l'infanterie sudiste adopta forcément une organisation semblable à celle du Nord.

Le recrutement fut nettement mieux mené et l'esprit de corps des régiments préservé en maintenant leurs effectifs par l'apport de nouvelles recrues, contrairement à la dissolution pratiquée par le Nord à l'égard de ses régiments trop éprouvés.

La brigade, unité tactique de base, groupait de 2 à 5 régiments. Ceux-ci étaient toujours originaires du même État, ce qui assurait une cohésion et une solidarité remarquables entre les combattants.

Grâce à sa main-d'œuvre essentiellement noire, le Sud put enrôler un million environ de ses citoyens[3] sur une

1. Dans le Sud, la conscription, instaurée dès avril 1862, n'était pas appliquée aux propriétaires de vingt puis de quinze esclaves au moins, étant donné la responsabilité que ceux-ci représentaient.
2. Plus de 30% des cadres de 1861.
3. Les chiffres varient entre 600.000 et 1.500.000.

MARINE, 1800-1812

1. Capitaine, 1802. L'ordonnance du 27 août 1802 introduisit le *blue and gold* dans la U.S. Navy. — 2. Lieutenant, 1802. Son uniforme était identique à celui du capitaine à l'exception du galon des parements et des revers et du galon, plus étroit, des boutonnières. Les uniformes de petite tenue étaient dépourvus de galons. — 3. Aspirant, 1800. — 4. Master-commandant, 1812. Ce grade avait été créé en 1799 et se situait entre ceux de capitaine et de lieutenant. Il fut aboli en 1801, rétabli en 1806 et transformé en commander en 1837. Ainsi qu'on pourra le voir sur la planche suivante, il n'existait que de très faibles différences entre l'uniforme du master-commandant et celui du capitaine. — 5. Chirurgien en grande tenue, 1802. L'ordonnance de 1802 autorisa l'usage du tissu bleu marine par les officiers médecins. — 6. Premier maître, 1812. — 7. Matelot, 1800-1810. — 8. Matelot, 1812.

6
7
8
3
5
1
2
4
L. & F. FUNCKEN

population blanche de 5.450.000 âmes[1], tandis que le Nord, qui avait 20.700.000 habitants, mobilisait plus de deux millions d'hommes.

Parmi ces « hommes » se trouvaient, dans chaque camp, environ 200.000 garçons de quinze à seize ans !

Milices et volontaires

Les formations de soldats-citoyens de la Milice avaient connu un net déclin depuis la fin de la guerre de 1812-1814 et le sentiment de quiétude qui en avait résulté. La discipline et l'entraînement disparurent de ces formations dont les prestations obligatoires rassemblaient des civils désormais davantage préoccupés de participer à l'essor économique général[2].

Certains États, comme le Massachusetts, abrogèrent même les lois de conscription et se tournèrent vers ceux de leurs citoyens que passionnaient encore le port d'un uniforme et la pratique des exercices militaires. Ainsi naquirent les *volunteers*[3], dont nous avons montré de nombreux types à côté des miliciens.

Volontaires et miliciens, liés à leur État d'origine, ne pouvaient évidemment pas tenir le rôle d'une armée nationale. Ils constituèrent par contre, pour les deux camps, un potentiel militaire plus ou moins bien organisé mais très précieux.

L'uniforme

Comme le montrent nos illustrations, ces soldats amateurs offraient aux regards le spectacle d'uniformes extrêmement variés et bigarrés, parfois différents d'une compagnie à l'autre au sein d'un même régiment !

1. La proportion généralement admise se base sur une population *globale*, incluant les Noirs, de 9 millions, soit 1 homme sur 9 contre 1 sur 10 pour le Nord, mais il nous semble évident que la proportion réelle devait être de 1 sur 5, et tout au plus de 1 sur 7 si l'on inclut les 300.000 recrues noires, problématiques et restées d'ailleurs inactives.
2. Cet état d'esprit est illustré au cours des années 1820-1830 par l'apparition d'une nouvelle philosophie politique appelée l'*American System*. Elle préconisait le rassemblement de toutes les forces de la nation en vue de son expansion agricole, industrielle et commerciale.
3. À ne pas confondre avec les *war volunteers* — les volontaires de guerre s'enrôlant dans les régiments réguliers en temps de crise.

MARINE, 1812-1817

1. Capitaine en grande tenue, 1812-1815. Son uniforme diffère uniquement de celui du master-commandant de la page précédente par une seconde épaulette, le galon du col et le galonnage des pattes de poches. — 2. Commodore en petite tenue, 1812-1815. Ce titre occasionnel désignait un capitaine chargé du commandement d'une escadre. — 3. Uniforme de petite tenue complètement fermé. Le pantalon était bleu en hiver avec cette tenue (fig. 2). — 4. Aspirant, 1813. Cette année-là apparurent les pantalons « à la cosaque ». — 5. Lieutenant, 1813. Le lieutenant faisant office de commandant portait son épaulette à droite. Cette remarque est valable pour la fig. 2 de la planche précédente. Les parements et les poches n'avaient que trois boutons. Culottes, bas et escarpins firent place aux pantalons avec ou sans sous-pieds, infiniment plus pratiques. — 6. Maître, 1812. — 7. Matelot, 1817. Le chapeau haut de forme s'étendra à tous les officiers, de même que ce type de col porté avec le vêtement habituel dépourvu de galons, pour la petite tenue. Le pantalon à « pattes d'éléphant » des matelots apparut à cette époque.

L. & F. Funcken

Les tenues d'inspiration française, en particulier celles des zouaves, se rencontraient à profusion, avec des ajouts, des retouches, des mélanges audacieux des styles zouave et chasseur à pied. Le 5e régiment des volontaires de New York, dit zouaves de Duryée, fut de tous ces régiments l'un des plus authentiquement « zouaves ».

Les appréciations peu flatteuses venant d'observateurs britanniques comme Russell sont à mettre sans doute sur le compte d'une allergie bien excusable aux modes militaires françaises, et il est vrai que certaines élucubrations vestimentaires se souciaient peu des règles de l'uniformologie. Mais il faut reconnaître que nos braves volontaires présentaient un aspect extrêmement pimpant. Faut-il le leur reprocher ?

La vanité puérile n'est jamais absente des jeux de la guerre, et c'est elle aussi qui explique des surnoms tels que « les Mangeurs de feu », « les Chevaliers de la frontière », « les Chats sauvages »...

Les Gardes de Garibaldi, quoique vêtus en bersagliers, n'en étaient pas moins constitués en majeure partie d'Allemands et de Hongrois. Ce beau régiment sera capturé en 1861, échangé — oui, échangé ! — et combattra fort convenablement jusqu'en 1865, comme la plupart des autres formations du même type.

Dans le Sud, les zouaves furent beaucoup moins nombreux ou n'avaient de zouaves que le nom. Nos illustrations présentent leurs principales formations, au premier rang desquelles brillaient les « Tigres de la Louisiane » qui justifiaient leur surnom par une redoutable efficacité.

MARINE, 1820-1847

1. Capitaine en petite tenue, 1830-1841. — 2. Lieutenant en petite tenue, 1830-1841. — 3. Capitaine en grande tenue, 1830-1841. — 4. Aspirant confirmé, grande tenue, 1830-1841. L'aspirant ne portait pas l'étoile au col. — 5. Lieutenant en grande tenue, 1830-1841. — 6 et 7. Matelots, 1830-1835. — 8. Capitaine en petite tenue, 1841. Cette ordonnance supprimait tout galonnage doré à l'exception du col des lieutenants. Les grades se marquaient surtout par le nombre de boutons aux parements, aux poches, etc. (voir le texte général). — 9. Matelot, 1819-1830. — 10. Quartier-maître, 1830-1841. — 11. Bicorne du capitaine et du master-commandant. — 12. Bicorne des autres officiers, 1830. — 13. Insignes de col : a. chirurgien, 1830; b. chirurgien, 1832; c. commissaire, 1830; d. chirurgien, 1841; e. commissaire, 1841. — 14. Ordonnance de 1820 : a. commodore, capitaine commandant une escadre; b. dos de l'uniforme des capitaines; c. capitaine, cinq ans de service; d. capitaine, moins de cinq ans de service; e. master-commandant; f. lieutenant-commandant; g. lieutenant.

Le soldat noir

Dans sa Proclamation d'émancipation du 1er janvier 1863, le président Lincoln avait ouvert aux esclaves noirs libérés les rangs de l'armée fédérée.

Dès le 26 janvier, on décida d'enrôler pour trois ans les citoyens de « descendance africaine » et de les grouper en corps distincts sous le commandement d'officiers blancs. Déjà, en automne 1862, les premières unités noires avaient

14
a
b
c
d
e
f
g
11
12
13
a
b
c
d
e
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10

été formées en Caroline du Sud et en Louisiane[1]. Elles furent amalgamées aux 300.000 volontaires levés entre 1863 et 1865, qui formèrent 166 régiments dont 145 d'infanterie.

Trouver une dénomination satisfaisante à ces nouvelles cohortes ne fut pas facile ; en Louisiane, on avait opté pour un « Corps d'Afrique » (en français), mais plus tard on parla carrément de « United States Coloured Troops ».

Souvent mal tolérés par leurs compagnons d'armes blancs et méprisés par le haut commandement, les soldats noirs furent en définitive peu utilisés par le Nord. Néanmoins 2.750 d'entre eux perdirent la vie en combattant sur un total de plus de 140.000 morts fédérés[2]. Le courage et l'allant de ces *damned niggers* forcèrent l'admiration, même si certains prétendaient expliquer leur acharnement au combat par la peur de retomber en esclavage en cas de capture.

Le Sud n'eut que très peu de troupes noires par suite de ses sentiments racistes. Les esclaves, soumis tardivement à la conscription, ne participèrent à aucune opération.

Les Indiens

Les Peaux-Rouges ne restèrent pas à l'écart de cette guerre. Les Delawares, par exemple, combattirent parmi les forces nordistes, les Choctaws et les Séminoles parmi les sudistes, mais d'autres tribus — Creeks, Cherokees, Osages — avaient des guerriers dans les deux camps. Ils intervinrent parfois en masse, comme à Pea Ridge en 1862, où ils furent 3.500 braves à charger aux côtés des sudistes.

L'accoutrement traditionnel du « sauvage » était évidemment plus répandu que l'uniforme réglementaire.

1. Ne perdons pas de vue que des bases nordistes existèrent toujours sur les côtes sudistes, comme Port Royal en Caroline du Sud, Fernandina en Géorgie, Pensacola, Jacksonville et St. Augustine en Floride. En outre, d'importantes tranches de territoires furent conquises sur les « rebelles » par les « Yankees » au cours de la guerre, notamment la Géorgie pour une moitié, la Louisiane pour un tiers et l'Arkansas pour deux tiers entre 1862 et 1863. À la fin des hostilités, le Sud était coupé en trois morceaux séparés les uns des autres. Nous donnerons dans le tome II une carte relative aux gains territoriaux du Nord.

2. Il faut ajouter à ce chiffre 224.097 décès dus à d'autres causes. Aucune statistique ne permet de chiffrer exactement les pertes sudistes. On les estime à environ 160.000 morts dont 30.000 dans les camps de prisonniers.

MARINE,
RÈGLEMENT DE 1852

Uniformes (a. grande tenue ; b. tenue de service ; c. petite tenue) : 1. Captain (correspond à peu près à capitaine de vaisseau). — 2. Commander (correspond à peu près à capitaine de corvette). — 3. Lieutenant. — 4. Master (maître). — 5. Passed midshipman (aspirant confirmé). — Les pantalons étaient ornés d'un galon d'or en grande tenue seulement ; de 38,1 mm pour le captain, de 31,7 mm pour le commander, de 25,4 mm pour le lieutenant, de 22,5 mm pour le maître et de 12,7 mm pour l'aspirant confirmé. Sous les tropiques, le pantalon blanc sans galon était de rigueur.

6. Épaulettes de grande tenue et pattes d'épaules autorisées avec la petite tenue : a. captain (le capitaine commandant une escadre portait une seconde étoile près du bouton) ; b. commander ; c. lieutenant ; d. commissaire (lettres PD : Purser Department) ; e. maître ; f. médecin (lettres MD : Medical Department) ; g. chef ingénieur. Les lettres sont argent sur la patte d'épaule.

7. Cols et parements : a. médecin ; b. commissaire ; c. chef ingénieur.

8. Insignes de casquette : a. captain ; b. commander ; c. lieutenant, maître et aspirant confirmé ; d. médecin ; e. commissaire ; f. ingénieur.

a
b
c
4
5
2
3
1
6
7
8
a
b
c
d
e
f
g

Après la Guerre civile : de 1865 à 1900

En novembre 1865, les formidables forces fédérales avaient été réduites de 800.000 hommes, et dès l'année suivante, les 234.000 soldats restants avaient été ramenés à 38.500. Ensuite on remonta à 54.000, en 1878, et ce chiffre resta à peu près stationnaire jusqu'en 1898.

Après l'occupation du Sud vaincu jusqu'en 1877, l'armée retourna à ses tâches de l'avant-guerre, qui incluaient la protection des colons en territoire indien hostile.

Le second tome de notre ouvrage, en partie consacré à la cavalerie, fera une large place aux campagnes et aux multiples engagements des dernières guerres indiennes, fascinante épopée s'il en fut !

La brève guerre hispano-américaine de 1898 provoqua la mobilisation précipitée de 125.000 puis de 142.000 volontaires supplémentaires qui, joints aux forces régulières, portèrent l'armée à plus de 280.000 hommes. Lancée sans préparation ni équipements adéquats dans une guerre de jungle, l'U.S. Army perdit cinq fois plus d'hommes par la maladie que par le feu[1] pour libérer les révoltés cubains du joug du général Valeriano.

Vint ensuite l'insurrection des Philippines. Dans cet archipel lointain, cédé aux États-Unis en 1898 par l'Espagne vaincue, 56.000 soldats américains durent combattre durant trois ans. Ils avaient en face d'eux les redoutables guerriers du leader philippin Emilio Aguinaldo, bien décidé à affranchir les îles de toute mainmise étrangère.

Lors de la révolte des Boxers en 1900, les Américains prirent part depuis leur base de Manille à l'expédition internationale en Chine, à la prise de Pékin et au sauvetage des légations assiégées.

Les États-Unis furent désormais considérés par les grandes puissances coloniales comme un partenaire dont elles devaient tenir compte dans leur action politique en Extrême-Orient.

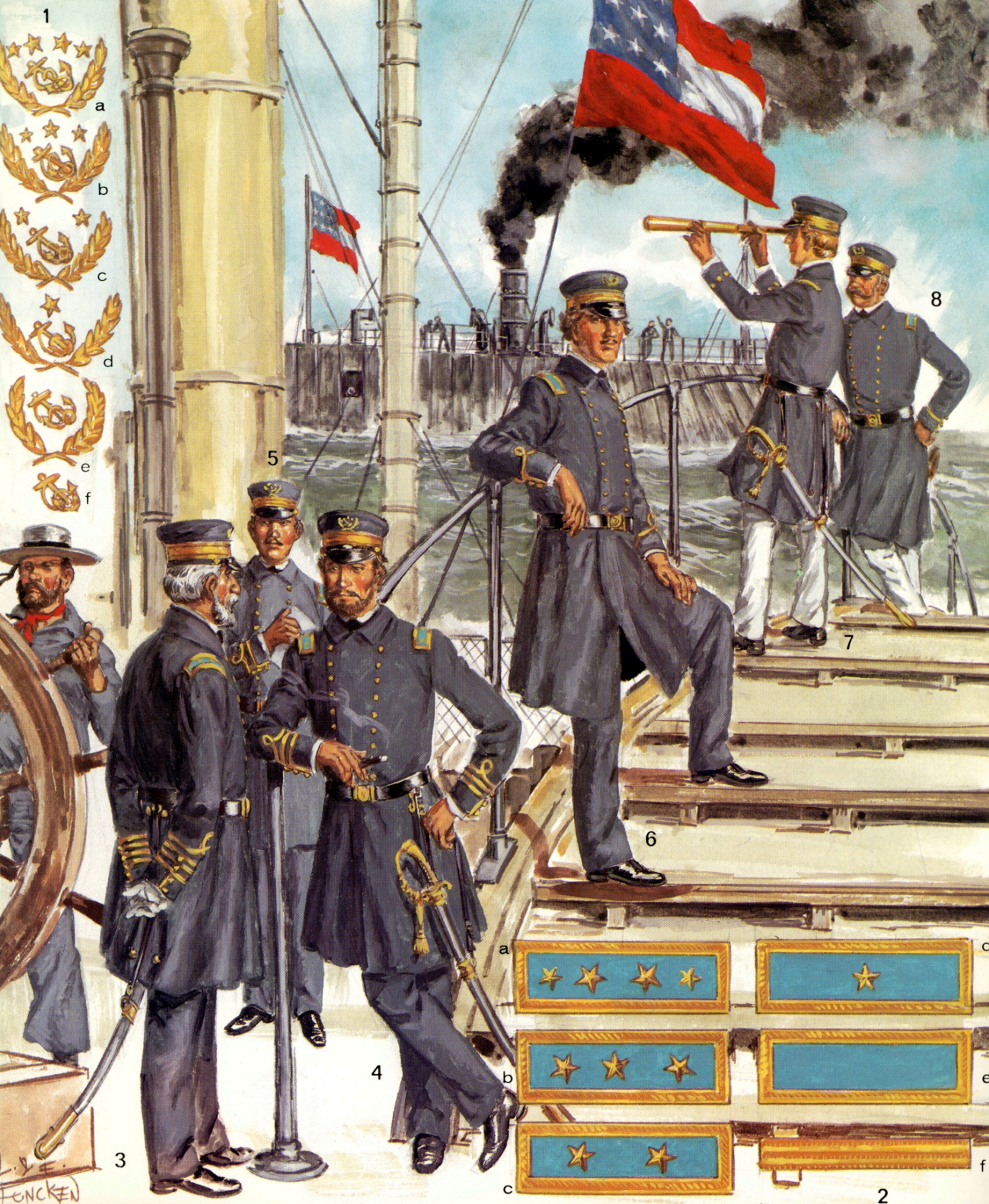
Nous retrouverons les armées des dernières décennies du XIXe siècle dans le second volume.

1. 2.061 sont morts de maladie, 369 ont été tués au combat.

MARINE SUDISTE

1. Insignes de casquette : a. flag officer (officier général) ; b. captain ; c. commander ; d. lieutenant ; e. master ; f. passed midshipman. — 2. Pattes d'épaules : a. flag officer ; b. captain ; c. commander ; d. lieutenant ; e. master ; f. passed midshipman. — 3. Officier général. — 4. Captain. — 5. Commander. — 6. Lieutenant. — 7. Passed midshipman. — 8. Maître. L'espèce d'escalier figuré ici était disposé au-dessus des roues à aubes du navire.

Au fond, on entrevoit le *Virginia*, ex-*Merrimack* nordiste transformé en cuirassé capable de supporter, disait-on, le tir des plus gros canons ennemis. Sa rencontre avec le premier *Monitor* nordiste, le 9 mars 1862, est restée célèbre dans les annales de l'histoire maritime.


1
a
b
c
d
e
f
2
a
b
c
c
e
f
3
4
5
6
7
8

CINQUIÈME PARTIE

LA MARINE

Les jeunes États-Unis de l'époque révolutionnaire n'avaient pour toute marine de guerre que quelques navires marchands faiblement armés, mais dotés d'équipages décidés qui pratiquèrent la guerre de course à l'encontre de la flotte marchande britannique.

John Paul Jones (1747-1792), l'une des grandes figures de l'épopée de la « Continental Navy », eut l'honneur de déployer le premier « Grand Union Flag » de l'histoire navale américaine.

Dès la fin des hostilités, le Congrès supprima la marine de guerre et vendit ses vaisseaux. Mais, en 1794, les méfaits des pirates barbaresques en Méditerranée forcèrent le gouvernement à autoriser un *naval armament* de 6 frégates.

En 1797 paraissaient les premières ordonnances officielles définissant l'uniforme *blue and buff* (bleu et chamois)[1] des officiers, remplacé en 1802 par le *blue and gold* (bleu et or). Quant aux équipages, ils s'habillaient au gré de leur fantaisie.

La guerre de 1812 donna l'occasion aux 22 navires de la marine de guerre d'accomplir quelques actions d'éclat[2]. Ils furent cependant incapables de se mesurer aux puissantes escadres qui attaquèrent des ports comme Baltimore et La Nouvelle-Orléans ou qui incendièrent Washington. Sur les lacs, par contre, les flottilles américaines d'Oliver Hazard Perry surclassèrent celles de l'ennemi.

En 1814, seuls cinq navires étaient encore en service.

Les uniformes

L'ouverture des hostilités avait nécessité une nette augmentation des effectifs et favorisé l'adoption d'un uni-

MARINE NORDISTE EN 1861

1. Galonnage des manches et épaulettes de l'ordonnance de 1861. Les pattes d'épaules et les insignes de la casquette de la tenue de service étaient identiques à ceux du règlement précédent. a. Chef d'escadre; b. captain; c. commander; d. lieutenant; e. maître; f. aspirant confirmé; g. aspirant. — 2. Bicorne de a et b. — 3. Bicorne de c, d, e, f, g. — Les pantalons s'ornaient, en grande tenue, d'un large galon semblable à celui décrit à propos de la planche précédente.

4. Capitaine en tenue de service. — 5. Lieutenant en grande tenue. — 6. Lieutenant en tenue de service. — 7. Maître-canonnier en tenue de service.

8. Sloop à vapeur *Hartford*, armé à l'origine de seize canons de 22,86 cm. Nanti de douze canons et obusiers supplémentaires, il fut le navire amiral de Farragut lors de l'attaque du port confédéré de Mobile en 1864. Le blocus de l'un des derniers ports accessibles aux ravitailleurs du Sud fut un spectaculaire succès de la marine nordiste. L'aspect étrange de ce navire est dû au fait que les deux tiers de sa mâture étaient démontés pour le combat. En effet, les voiles étaient inutilisables dans les combats en rivière comme celui de Mobile Bay. — 9. Mortier lourd de 33 cm, sur plate-forme flottante remorquable en rivière.

1. *Buff* désigne le cuir souple fabriqué avec la peau du buffle ou du bison; également l'étoffe ayant la couleur de ce cuir. La peau de chamois, semblable d'aspect, donne l'équivalent en français.
2. Les frégates *Constitution* et *United States* remportèrent de fort beaux combats singuliers face à la Royal Navy.

1
2
3
a
b
c
d
e
f
g
8
9
4
5
6
7

forme entièrement nouveau, rompant avec les modes vestimentaires désormais désuètes du siècle précédent. Les détails en furent consignés dans l'ordonnance du 23 novembre 1813.

Il faut attendre 1817 pour voir apparaître l'uniforme des matelots. Jusque-là, une relative uniformité s'était néanmoins installée dans l'accoutrement des équipages, dont les effets usés au cours de longues croisières étaient remplacés par les vêtements fonctionnels et de coupe identique emportés en réserve.

En 1820, une nouvelle ordonnance parut, qui semblait vouloir répandre le galon d'or sur ses héros de la veille — cette exubérance sera réduite, dès 1830, à des broderies sur le col des officiers. En 1820 aussi, les ancres croisées ou non apparurent pour la première fois dans les marques de grade de l'U.S. Navy.

1841 vit, évolution logique, disparaître la plupart des dorures, et l'uniforme prit l'allure si caractéristique du romantisme de l'époque.

Les grades se distinguaient par les boutons des parements et des poches : quatre pour le capitaine, trois pour le commander et le lieutenant, lequel conservait, par économie, le col brodé d'or de l'ordonnance de 1831.

Les pattes, portées à cheval sur les épaules, apparurent afin de suppléer l'absence des épaulettes classiques à franges portées dans les grandes occasions. Elles ne faisaient que confirmer l'usage — officialisé en 1830 — qui considérait les petits passants d'épaulettes dorés, déjà anciens, comme des marques de rang en petite tenue, lorsque les épaulettes frangées étaient ôtées.

Les nouvelles pattes, beaucoup plus importantes, mesuraient 6,35 cm de long sur 3,81 cm de large. Elles étaient en drap bleu foncé bordé d'or, avec une étoile d'argent au centre pour le commodore et sans aucun signe pour le capitaine. Le commander se contentait de *straps* de 6,35 cm sur 1,27 cm entièrement dorées, et le lieutenant d'une seule, sur l'épaule droite.

L'ordonnance de 1841 fixait en outre officiellement, pour la première fois, l'uniforme de l'équipage.

En 1852, la première ordonnance illustrée et en couleur apparut sous la forme de cinq planches, pour le bonheur des illustrateurs modernes.

MARINE,
RÈGLEMENTS DE 1862 ET 1864

1. Galons et épaulettes du règlement de 1862 : a. contre-amiral ; b. commodore ; c. captain ; d. commander ; e. lieutenant-commander ; f. lieutenant ; g. master. À part l'étoile du contre-amiral, les officiers jusqu'au grade de lieutenant-commander portaient l'ancien insigne de casquette à peine modifié, ainsi qu'on peut en juger. Le lieutenant et le maître portaient l'ancre inclinée ; l'enseigne (fig. 5) et le midship, l'ancre verticale. Les bicornes de grande tenue étaient identiques aux précédents, la ganse de cocarde diminuant de largeur à partir du grade de lieutenant-commander. Les pattes d'épaules de la petite tenue suivaient l'ancienne ordonnance, excepté pour celles représentées ici.

2. Règlement de 1864. Quoique prescrit, l'uniforme de grande tenue n'avait pas été porté depuis le début de la guerre de Sécession. On ne devait plus s'en occuper avant 1866. a. Contre-amiral ; b. commodore ; c. captain ; d. commander ; e. lieutenant-commander ; f. lieutenant ; g. master. Les insignes de casquettes se limitaient à deux modèles ; le second commençait avec le commodore (fig. b) et se prolongeait jusqu'à l'enseigne (fig. 7), juste après le master. Un troisième insigne, constitué uniquement de feuillages dorés, était accordé à tous les grades inférieurs.

3. Contre-amiral en grande tenue, 1862 (David G. Farragut). — 4. Commodore en grande tenue, 1864. — 5. Enseigne en tenue de service, 1862. — 6. Canonnier, 1864. — 7. Enseigne en tenue de service, 1864.

8. Un monitor. La France acheta l'un de ces cuirassés révolutionnaires. — 9. Le monitor *Keokuk*. — 10. Le nouvel *Ironside* cuirassé à éperon.

1
a
b
c
d
e
f
g
2
a
b
c
d
e
f
g
3
4
5
6
7
8
9
10
L. & F. FONCKEN

L'U.S. Navy reçut naturellement une vigoureuse impulsion de la guerre de Sécession. Elle passa de 90 navires et 10.000 marins à 626 navires et 51.500 marins.

La cause du Sud attira un certain nombre d'officiers, qui emmenèrent avec eux onze navires et luttèrent héroïquement mais inutilement contre un adversaire infiniment plus puissant.

En dépit de l'efficacité dont elle fit preuve tout au long de la Guerre civile, l'U.S. Navy fut ensuite négligée, et ce n'est qu'en 1883 que le Congrès décida la mise en chantier de quatre nouveaux navires de guerre.

À partir de 1898, et après de faciles victoires sur la flotte espagnole au cours de la guerre hispano-américaine, la flotte de guerre ne cessa de croître en puissance et en efficacité. Elle comptera plus de 200 navires vers 1917.

1870-1900

Officiers en grande tenue : 1. 1881. — 2. 1886. — 3. 1886. — 4. 1898.

5. Maître 1898. Tenue d'hiver. — 6. Maître, 1898. Tenue d'été. — 7. Musicien, 1886. Cet uniforme pour orchestre de cirque disparut en 1897. Curieux paradoxe, ce fut précisément à cette époque que la musique de la « U.S. Marine » atteignit à la célébrité sous la conduite de l'illustre John Philip Sousa. — 8. Musicien, 1897. Le tambour est du petit modèle plat à l'allemande. — 9. Casquette de sous-officier, 1886. — 10. Casquette d'officier, 1886. — 11 et 12. Les chevrons modernes des sous-officiers apparurent en 1886 pour se développer en 1894.

Les « marines »

L'existence officielle de l'infanterie de marine remonte à 1798, et elle apparut en tant que corps distinct sous la dénomination de « U.S. Marine Corps ».

Dès 1776 cependant, les *marines* avaient participé aux guerres. S'ils connurent une courte éclipse après la Révolution, ils participèrent ensuite activement aux opérations contre la France (1798-1801), les Barbaresques (1801-1805), les Anglais (1812-1813) et le Mexique (1846-1848). Pendant la Guerre civile (1861-1865), ils se trouvèrent face à un corps identique créé par les sudistes.

Après avoir combattu dans la guerre hispano-américaine de 1898, le corps prit beaucoup plus d'ampleur, car visiblement l'avenir était chargé de menaces.

Les *leathernecks* — nuques de cuir —[1] doivent à leur légendaire bravoure de figurer encore aujourd'hui à l'aile droite des troupes de la marine dans les revues et de marcher à leur tête dans les défilés.

Leur musique, considérée comme celle du président des États-Unis, « The President's Own », participe à toutes les solennités de la Maison Blanche.

1. Par allusion au couvre-nuque des XVIIIe et XIXe siècles, ainsi qu'au col montant adopté par la suite.

9
10
5
6
1
2
3
4
7
8
11
12

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Les premières et rares sources de l'histoire du costume militaire américain sont, comme pour l'Europe, les inestimables représentations que quelques témoins du temps nous ont léguées sans mesurer sans doute avec quelle avidité les hommes du futur scruteraient leurs œuvres pâlies et souvent imprécises.

Les aquarelles des compagnons des tout premiers conquérants du Nouveau Monde, puis celles du lieutenant du Verger du régiment Royal-Deux-Ponts et de quelques autres, constituent la seule base solide sur laquelle les pionniers de l'uniformologie américaine purent fonder leurs premières reconstitutions.

Ces rares et providentiels dessins sont comme les fumets indispensables à la grande cuisine ; c'est grâce à eux — et avec le complément précieux de textes de l'époque patiemment rassemblés par des chercheurs obstinés — que la science uniformologique a pu proposer un portrait ressemblant du combattant des premières épopées américaines, avant que le gouvernement ne commence à éditer ses premières ordonnances illustrées.

Le tout premier d'une longue lignée fut, sans conteste, Henry Alexander Ogden[1]. Il s'attacha d'abord à intéresser un jeune public à son histoire nationale, mais connut ensuite la consécration, en 1890, avec la parution de son *Uniforms of the United States Army*[2], suivi peu après d'une deuxième série de planches relatives aux uniformes de 1888 à 1907[3]. À part quelques erreurs bien compréhensibles, cette impressionnante suite de planches in-folio constitue une mine de renseignements d'une extraordinaire richesse.

Le successeur d'Ogden fut le lieutenant Charles Lefferts. Les cinquante planches et le texte de son *Uniforms of American, British, French and German Armies in the War of the American Revolution* furent publiés en 1926[4], peu de temps après sa mort. Lefferts était parvenu à tirer de l'oubli et à éclairer d'un jour nouveau l'aspect multicolore et multiforme du *military garb* révolutionnaire, accoutrement, comme partout ailleurs, très différent des sacro-saintes ordonnances.

Entre-temps, le dessinateur allemand Richard Knötel avait intégré à son imposant *Uniformkunde* quelques planches américaines, inspirées semble-t-il de l'ouvrage d'Ogden, et qu'il transposa ensuite dans son célèbre *Handbuch der Uniformkunde* édité en 1896 et réédité plusieurs fois[5].

En 1949, la fondation de la « Company of Military Collectors and Historians » de Washington par un petit groupe d'Américains fervents allait donner une extraordinaire impulsion à l'étude des uniformes de leur grande nation. En un peu plus d'un quart de siècle, avec l'ardeur et l'efficacité dont les fils de l'Oncle Sam ont toujours fait montre, une pléiade de chercheurs et de dessinateurs ont conjugué leurs efforts, produisant des centaines de planches et d'articles de la plus grande rigueur, touchant à tous les aspects de l'histoire militaire des États-Unis.

Aux côtés d'historiens comme Frederick P. Todd, John E. Elting, James C. Tily[6] et bien d'autres apparurent les illustrateurs de talent capables de traduire en images le puzzle patiemment rassemblé. Il faut placer à leur tête l'extraordinaire H. Charles McBarron. Cet artiste a signé une quantité impressionnante de dessins à l'encre de Chine d'une remarquable élégance, dans le style, aisé en apparence, familier aux grands initiateurs de la bande dessinée américaine.

Dans son œuvre picturale, McBarron, échappant aux restrictions du dessin au trait, montre une habileté technique éblouissante. À côté de ses séries exécutées pour le compte des « Publications of the U.S. Army Center of Military History », comme *The American Soldier, 1775-1965* ou *Soldiers of the American Revolution*[7], la plupart des lithographies du siècle précédent font piètre figure !

En Europe, ces ouvrages ont valu à McBarron le surnom de « Rousselot américain », ce qui n'est pas un mince hommage. Et ses seuls travaux sur la période américaine de 1812-1814 suffiraient à faire de lui une figure de tout premier plan.

Deux volumes récemment parus : *Military Uniforms in America*[7], rassemblent plusieurs centaines d'uniformes de 1755 à 1851, dessinés par ce grand spécialiste ainsi que par toute une théorie de dessinateurs et de peintres talentueux comme Harry Larter, Donna Neary, Marvin Pakula, Frederick T. Chap-

man, Frederick E. Ray, Clyde A. Risley... sans oublier deux amis : Donald A. Burgess, de Los Angeles, et le Britannique Robert J. Marrion. Un autre ami de longue date, Eugène Leliepvre, a signé les planches magistrales relatives aux troupes françaises.

La liste des ouvrages parus sur le sujet est énorme, sans parler des milliers d'articles publiés en Amérique comme en Grande-Bretagne. Aussi avons-nous, sans aucune intention restrictive, choisi quelques titres susceptibles de fournir au lecteur passionné un maximum de plaisir pour un minimum de débours :

Harold L. Peterson : *The Book of the Continental Soldier*, Stackpole Books, Harrisburg 1968. Une encyclopédie en grande partie photographique des armes et des équipements de la Révolution, avec des dessins de McBarron.

Gene Gurney : *A Pictorial History of the United States Army,* New York 1966. Une histoire abondamment illustrée des origines à nos jours.

Martin Windrow et Gerry Embleton : *Military Dress of North America, 1665-1970,* Londres 1973. Un texte brillant et de superbes illustrations de Gerry Embleton, qui réussit le prodige de conférer la force évocatrice de l'anecdote à la quasi-totalité de ses personnages isolés.

C. Keith Wilbur : *Picture Book of the Continental Soldier*, Harrisburg 1969. Une encyclopédie dessinée du soldat révolutionnaire, de son équipement et des détails de sa vie militaire, conçue avec un respect et une ferveur qui forcent l'admiration.

John Mollo et Macolm McGregor : *Uniforms of the American Revolution,* Londres 1975. Une étude d'ensemble de l'uniforme, de l'organisation et des opérations militaires de tous les belligérants, d'une extraordinaire densité. Les illustrations restituent admirablement l'allure des soldats dans leur époque.

Philip R.N. Katcher : *Encyclopaedia of British, Provincial and German Army Units, 1775-1783,* Harrisburg 1973. Une nomenclature alphabétique de tous les corps loyalistes, anglais et allemands, avec leur uniforme, leur formation et leurs campagnes, illustrée entre autres par d'excellents dessins de George C. Woodbridge.

Alan Kemp : *American Soldiers of the Revolution*, Almark, Surrey, 1972. Étonnante synthèse des troupes révolutionnaires et loyalistes avec leurs armes, leurs uniformes et leurs drapeaux, abondamment illustrée.

La populaire série « Men-at-Arms » d'Osprey a produit plusieurs excellentes études de Philip Katcher, qui s'étendent à toutes les grandes phases de l'évolution de l'U.S. Army.

Sur la Guerre civile existent également des maîtres-livres parmi lesquels :

Francis A. Lord : *Civil War Collector's Encyclopaedia*, Harrisburg 1965. Un véritable dictionnaire des armes, des uniformes et des équipements des deux camps, illustré de nombreuses photographies.

Jack Coggins : *Arms and Equipment of the Civil War,* New York 1962. Une encyclopédie illustrée dans le style puissant, aussi artistique que précis, caractéristique de cet écrivain-illustrateur.

Sur les uniformes de l'infanterie, Almark a publié *American Civil War Infantry* de Michael Blake et *Union Infantry Uniforms* de Chris Warner, petits chefs-d'œuvre de concision et de documentation.

Dans le domaine de la marine, deux beaux ouvrages offrent un panorama complet :

The Uniforms of the United States Navy du capitaine James C. Tily, New York 1964.

Uniforms of the Sea Services par le colonel Robert H. Rankin, Annapolis 1962.

1. Nous parlons ici de dessinateurs. Une très importante série de descriptions d'uniformes révolutionnaires avait été rassemblée dès 1860 par Thompson Westcott de Philadelphie.
2. Réédité par Sagamore Press Inc. en 1959.
3. Réédité par Thomas Yoseloff Ltd. en 1960.
4. Réédité par WE Inc. en 1971.
5. On attribue souvent cette œuvre à Herbert Knötel, digne continuateur de son père. Il compléta en réalité le manuel lors de l'édition de 1937, ajoutant environ trois cents dessins aux treize cents déjà existants. C'est l'édition qui a été reproduite en 1964 par H.G. Schulz de Hambourg.
6. Qui fut le premier spécialiste étranger à nous encourager dès la parution de nos premiers ouvrages.
7. The Company of Military Historians, 1849, Post Road, Warwick, Rhode Island 02886.

Imprimé en Belgique par Casterman, s.a., Tournai, septembre 1979. N° édit.-impr. 2513.
Dépôt légal : 4e trimestre 1979 ; D. 1979/0053/132.

Table des matières

Avant-propos 7

Première partie : Les soldats de l'Amérique coloniale 8

Indiens et colons 8
La Milice et les compagnies indépendantes 12
Les troupes régulières 14

Deuxième partie : Les soldats de la Révolution américaine (guerre d'Indépendance) 16

Les patriotes 16
Les *minutemen* et la Milice 18
Le *rifleman* 20
Le *rifle* 20
Le soldat continental 26
Juillet 1775 — L'uniforme 26
1776 : de la retraite à la victoire 30
1777 36
1778 38
1779 — L'uniforme 40
1780 46
1781-1783 — L'uniforme 48
La coiffure et l'équipement du soldat continental 52
La coiffure 52
La culotte et les guêtres 56
L'équipement : havresac, musette, cartouchière, gourde 56
Les armes de la guerre d'Indépendance 60
La pique 60
Le tomahawk 60
Le couteau 62
L'épée et le sabre 62
Le fusil : français, anglais, carabine Ferguson 62
Le soldat loyaliste 74
L'uniforme 76
Le soldat britannique 78
L'uniforme 80
Le guerrier indien 80
Le soldat français 86
Le soldat allemand 88

Troisième partie : La période postrévolutionnaire 94

La Légion 98
L'uniforme 100
La « Provisional Army » 102
L'uniforme 104
La guerre de 1812 104
L'uniforme et le fusil 114
Quatre guerres indiennes, 1815-1845 116
La guerre d'Indépendance du Texas 120
La guerre du Mexique 122
L'uniforme 124
De 1848 à la Guerre civile 126
L'uniforme 128

Quatrième partie : La Guerre civile (guerre de Sécession) 130

L'infanterie nordiste 136
L'infanterie sudiste 138
Milices et volontaires 140
L'uniforme 140
Le soldat noir 142
Les Indiens 144
Après la Guerre civile : de 1865 à 1900 146

Cinquième partie : La marine 148

Les uniformes 148
Les « marines » 152

Sources et bibliographie 154

1
2
3
4
5
6
6
7
L & F FUNCKEN

ISBN 2-203-14321-5.